UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01667288 3

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO
A BLUT ARBOR ÆTO

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

The Estate of the late

Miss Margaret Montgomery

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/levraichristophe00vign

LE VRAI CHRISTOPHE COLOMB

HAm
V681v

LE VRAI
CHRISTOPHE COLOMB
ET LA LÉGENDE

LA DATE EXACTE DE LA NAISSANCE DU GRAND GÉNOIS. — SA FAMILLE. — LES INDICATIONS QU'IL AVAIT. — TOSCANELLI, PRÉTENDU INITIATEUR DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. — L'OBJET VÉRITABLE DE L'ENTREPRISE DE 1492.

PAR

HENRY VIGNAUD

Président de la Société des Américanistes
Conseiller honoraire de l'ambassade américaine
Correspondant de l'Institut, etc., etc.

391706
24.4.41

PARIS
AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR
Libraire des Archives nationales et de la Société de l'Ecole des Chartes
82, RUE BONAPARTE, 82

1921

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PRÉFACE

Je donne ici, en abrégé, la substance des principaux résultats obtenus par la critique moderne sur Colomb et sur son œuvre.

*J'ai exposé ces résultats, avec tous les détails et toutes les preuves nécessaires, dans mes trois volumes d'*Études critiques *publiés de 1905 à 1911 ; mais le grand public ne lit pas ces gros volumes, bourrés de faits et de documents, dont beaucoup en langues étrangères, et les spécialistes eux-mêmes n'en ont guère lu que les chapitres qui se rapportent à leurs travaux. L'ensemble a échappé au lecteur courant, et c'est cet ensemble que je voudrais faire connaître à tous ceux qui s'intéressent aux véritables origines du plus grand fait de l'histoire du monde : a découverte de l'Amérique.*

Ce volume n'est pas d'ailleurs un simple résumé de ce que j'ai déjà dit. Il comprend aussi les résultats de nouvelles études, pour lesquelles j'ai tenu

compte des critiques sérieuses que mes livres ont soulevées et des documents découverts depuis.

Ayant toujours visé à être précis et à éviter toute équivoque, j'indique ici d'avance le but que je poursuis. Ce que je cherche à démontrer et ce que je crois avoir établi, c'est que le Colomb qui est entré dans l'histoire est celui que montrent les seuls documents de sources colombiennes, lequel est bien différent de celui que nous font connaître les renseignements qui n'ont pas cette origine, et que, contrairement à l'opinion généralement accréditée, la découverte de l'Amérique ne s'est pas faite en cherchant à gagner les Indes asiatiques par la voie de l'ouest, c'est-à-dire par hasard et d'une manière inattendue, mais qu'elle fut la conséquence logique, inévitable, prévue d'avance, d'une expédition organisée expressément pour chercher la terre même qui reçut ensuite le nom d'Amérique.

J'expliquerai comment, à ce fait, qui est aussi bien établi que l'événement le mieux connu de l'histoire, on a substitué la légende de la recherche du Levant par le Ponant, en y ajoutant une autre légende, aussi peu justifiée historiquement, mais dont l'influence fut considérable, celle qui fait de Toscanelli l'initiateur de la découverte de l'Amérique.

Avec la complicité inconsciente des littérateurs,

des poètes, des peintres, des sculpteurs et même de graves historiens, on a accrédité ces deux légendes qui dénaturent complètement l'œuvre de 1492, et on est arrivé ainsi à dresser des statues à Colomb pour une chose qu'il n'a pas voulu faire, alors que l'on garde le silence sur la grande chose, bien plus méritante et bien plus digne de l'admiration de la postérité, qu'il a sciemment voulu faire et qu'il a réellement faite, au prix d'efforts héroïques que rien n'a pu lasser.

Cette déclaration préliminaire est nécessaire, car le nombre est grand de ceux qui, ne connaissant mes livres que par des comptes rendus superficiels ou incomplets, voient en moi un contempteur du grand Génois, alors que je prétends montrer que sa véritable gloire n'est pas où, par une aberration singulière, lui-même l'avait mise, et où après lui tout le monde l'a placée.

Avec toutes les faiblesses inhérentes à notre nature, le vrai Colomb que je vais m'efforcer de montrer est plus grand que celui de la légende.

Bagneux, Seine. 1916.

INTRODUCTION

I. — *Les sources colombiennes.*

L'histoire de Colomb et des origines de la découverte de l'Amérique a fait l'objet de tant d'ouvrages, remarquables à divers titres, qu'on étonnera sans doute bien des lecteurs en disant que cette histoire doit être écrite à nouveau sur d'autres bases.

Quelques pages suffiront, je l'espère, pour justifier cette assertion

On ignore généralement que nos principales et plus importantes sources d'information sur la vie du grand homme que fut Christophe Colomb et sur sa mémorable découverte sont d'origine colombienne.

C'est, en effet, par des écrits d'un caractère personnel : les lettres du découvreur même, sa vie par son fils et l'*Histoire des Indes occidentales* par Las Casas, ouvrage composé entiè-

rement, en ce qui concerne Colomb, d'après les papiers de sa famille, que nous connaissons, dans ses parties les plus intéressantes et les plus essentielles, l'histoire de l'entreprise de 1492. Mais par leur origine, ainsi que par leur caractère, ces divers écrits sont apologétiques. C'est la version de Colomb qu'on y trouve de tous les faits auxquels il prit part ou auxquels il fut intéressé.

En dehors des informations puisées à ces différentes sources, qui sont particulièrement riches en ce qui concerne les faits auxquels Colomb prit part, puisqu'elles remontent à lui-même, nous ne possédons à cet égard que quelques rares documents et des bribes de renseignements éparpillés de divers côtés et ne visant pas toujours Colomb, mais qui, néanmoins, complètent et souvent rectifient ceux qui viennent de lui ou de sa famille.

Pendant longtemps on négligea les documents de cette nature, qui sont d'ailleurs rares et peu connus, et on s'en rapporta exclusivement à ceux d'origine colombienne. On était facilement autorisé à en agir ainsi par le fait curieux que la découverte du Nouveau Monde, qui eut dans la suite un si grand retentissement, paraît n'en avoir guère eu en Espagne à l'origine même.

C'est, du moins, ce qu'on est en droit de conclure des très brèves mentions que l'on trouve à cet égard chez les chroniqueurs et historiens contemporains qui, cependant, s'étendent longuement sur la colonisation et la conquête des nouvelles régions ; quelques-uns se bornent à quelques lignes sur Colomb.

II. — *Formation de la tradition colombienne.*

Les auteurs du XVIIe et ceux du XVIIIe siècle, ainsi que ceux de la plus grande partie du XIXe, ne connurent que l'unique source d'information d'origine colombienne. Elle paraissait même si sûre qu'on n'hésita pas, dans nombre de cas, à ajouter aux indications qu'elle fournissait d'autres particularités qui n'y étaient point mentionnées, mais qui en étaient la conséquence logique et qui semblaient devoir les compléter heureusement.

C'est ainsi que la tradition s'est enrichie de traits nouveaux, à l'aide desquels on a peint le Colomb de convention qui est entré dans l'histoire, ce Colomb qui, dès l'âge de 14 ans, embrassa avec ardeur la carrière maritime

qu'avaient suivie ses nobles ancêtres, qui fit campagne pour le bon roi René et qui servit sous les ordres de ses illustres parents les deux amiraux Colombo, qui, tourmenté du désir de scruter les secrets de la nature, parcourut pendant 40 ans toutes les mers et poussa ses aventureuses navigations jusqu'au delà de l'Islande, qui rechercha le commerce des savants et étudia leurs ouvrages, qui se familiarisa avec les sciences mathématiques et cosmographiques au point de pouvoir prendre la mesure d'un degré terrestre, qui conçut enfin le vaste dessein de se rendre aux Indes par l'ouest et qui provoqua les confidences d'un célèbre astronome sur ce projet, qu'il réussit à faire agréer aux Rois Catholiques, par lesquels il aurait été payé d'ingratitude, bien qu'il leur eût donné un monde nouveau.

C'est sous l'influence de ces données, dont la critique moderne devait démontrer la complète inexactitude, que furent écrites les deux histoires de Colomb et de son œuvre qui ont le plus contribué à accréditer les légendes formées sur son nom : celle de Washington Irving et celle de Roselly de Lorgues, qui ont été traduites dans toutes les langues usuelles et réimprimées plus de vingt fois.

III. — *Les premiers critiques de la légende.*

Les premiers biographes de Colomb et historiens de la découverte ont à peine tenu compte des renseignements ayant une autre source que ceux d'origine colombienne ; ceux-ci sont d'ailleurs si abondants et si solidement accrédités, qu'il semblait également inutile de chercher à les compléter ou de les soumettre à aucun contrôle. La tradition sur la découverte de l'Amérique en cherchant le Levant par le Ponant s'accrédita donc facilement.

Peu à peu cependant, on reconnut que sur certains points, notamment en ce qui concerne les antécédents de Colomb et les causes immédiates de sa découverte, il y avait des lacunes surprenantes et des erreurs singulières dans ce que nous disent à cet égard le découvreur lui-même, son fils et Las Casas, et la constatation de ces faits obligea à un examen plus attentif des documents ayant cette origine... On les compara à ceux qui n'avaient pas cette provenance et on vit que, sur nombre de points, ils apportaient à la tradition colombienne de sérieuses modifications.

Ces nouvelles investigations, poursuivies avec ardeur dans les archives d'Espagne, de Portugal et particulièrement d'Italie, révélèrent que, contrairement à la tradition courante, Colomb n'était pas d'une famille de navigateurs et n'avait eu pour ancêtres que d'humbles tisserands, qu'aucun amiral ne figurait parmi les siens, qu'il n'était pas apparenté avec les célèbres marins portant comme lui le nom de Colombo, qu'à 23 ans il était encore tisserand, qu'il avait peu voyagé quand il se fixa en Portugal, qu'il n'a connu que de seconde main les nombreux auteurs qu'il cite, qu'il n'avait que des connaissances rudimentaires en marine et en cosmographie et que l'Espagne, loin d'avoir méconnu ses services, le combla de faveurs ainsi que tous les siens.

Trois ouvrages notables marquent cette phase de l'évolution de nos idées sur la personne de Colomb. Le premier vient d'Humboldt, qui ouvrit cette nouvelle voie [1]. Les deux autres sont celui de Sophus Ruge, publié en Allemagne, et celui de Henry Harrisse, écrit en France.

Ces deux derniers ont modifié la légende co-

1. A. de Humboldt, *Examen critique de l'Histoire de la géographie du nouveau continent*, Paris, 1836-1839, 5 vol. in-8°.

lombienne sur bien des points, et on peut dire que c'est par eux que commence la critique sérieuse de nos connaissances relativement au découvreur de l'Amérique [1].

IV. — *La légende de la recherche du Levant par le Ponant et celle de l'intervention de Toscanelli mises en question.*

Ni Ruge ni Harrisse, ni aucun de ceux qui étaient entrés dans la nouvelle voie n'abordèrent cependant l'examen de la tradition colombienne dans sa partie essentielle, dans celle qui lui donne un caractère unique et qu'il est plus particulièrement important de vérifier. La légende de la recherche du Levant par le Ponant et celle de Toscanelli inspirant cette recherche, sont restées en dehors de leurs investigations. Soit que, pour eux, les travaux critiques de leurs prédécesseurs n'autorisassent pas à aller plus loin, soit plutôt qu'ils n'aient pas osé s'attaquer à la pierre angulaire de cette tradition, à ce qui en forme l'essence même, ils n'y ont pas touché ; ils ont même contribué à l'accréditer en lui ap-

1. Harrisse, *Christophe Colomb*, Paris, 1884, 2 vol. gr. in-8°. — S. Ruge, *Columbus*, Berlin, 1902, in-18.

portant par leur silence la sanction de leur grande autorité.

Tel était substantiellement l'état de la question aux dernières années du siècle qui vient de finir. Personne n'avait mis en doute que l'objet de Colomb, en organisant son entreprise de 1492, avait été de montrer qu'on pouvait se rendre aux îles des épices en prenant par l'ouest et on regardait comme certain que ce vaste dessein, fruit des spéculations théoriques du découvreur sur l'étendue des terres et des mers, avait d'abord été suggéré par l'astronome florentin Toscanelli, qui avait ensuite conseillé au futur amiral de le mettre à exécution en lui indiquant les principales étapes de la route à prendre, ce qui faisait de lui, ainsi que les auteurs modernes en ont jugé, le véritable initiateur de la découverte de l'Amérique.

Les communications que La Rosa et moi fîmes au Congrès des américanistes de 1900, suivies de près par mon livre sur Toscanelli et sa fameuse lettre [1], mettaient en question, pour

1. Vignaud, *la Lettre et la Carte de Toscanelli sur la route des Indes par l'Ouest*, Paris, Leroux, 1901, gr. in-8°.

Voir aussi nos *Etudes critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*, Paris, Welter, 1905, in-8°, et notre *Histoire de la grande entreprise de 1492*, Paris, 1911, 2 vol. in-8°, où nous avons amplement discuté toutes les questions relatives aux

la première fois, cette partie de la tradition colombienne. Elles scandalisèrent les colombistes intransigeants, — l'expression n'est pas trop forte, — qui virent, bien à tort, dans mon livre, surtout une tentative pour ravir au grand Génois une partie de sa gloire, alors qu'il devait montrer sa découverte sous un jour qui lui faisait bien plus honneur : il s'ensuivit une des plus ardentes controverses qu'ait jamais soulevées une question d'histoire. Les plus éminents américanistes y prirent part. Sophus Ruge, Hermann Wagner, Gallois, Markham, Beazley, Uzielli, Harrisse et Carlo Errera, qui tous avaient vu dans Toscanelli le précurseur du Génois, se croisèrent pour accabler l'intrus qui venait ainsi troubler leur quiétude en montrant qu'ils n'avaient même pas soupçonné la portée du problème historique que cachait celui de la lettre attribuée à l'astronome florentin.

V. — *La véritable question est celle de l'objet de l'entreprise de 1492.*

Il est à remarquer que dans cette longue controverse, dont la bibliographie seule forme

origines colombiennes et à la mémorable expédition de 1492 qui font l'objet du présent ouvrage.

un volume [1], seuls les auteurs qui n'avaient pas pris position antérieurement dans cette question admirent que les pièces attribuées à Toscanelli devaient être apocryphes ou que, tout au moins, il y avait de bonnes raisons pour le croire ; mais personne, pas plus parmi ceux qui admettaient la nouvelle thèse que parmi ceux qui la repoussaient, ne vit où la question posée menait.

L'idée que l'Amérique avait été découverte en cherchant le Levant par le Ponant était si profondément ancrée dans les esprits et paraissait si évidente, qu'on ne se demanda même pas si elle pouvait être mise en question. Au fond cependant il ne s'agissait que de cela. En disant que Toscanelli était l'initiateur de la découverte de l'Amérique parce qu'il avait montré à Colomb qu'il n'y avait qu'un court espace maritime à franchir pour aller d'Europe aux côtes orientales de l'Asie, par la voie de l'ouest, on disait en même temps que c'était ce que Colomb avait fait. La véritable question était donc de savoir si réellement le but de Colomb avait été les Indes en se mettant en route pour sa grande entreprise, car il va de soi que si, contrairement à

1. Vignaud e Uzielli, *Bibliografia della polemica concernante Toscanelli e Cristoforo Colombo*, Naples, 1905, gr. in-8°.

la tradition généralement accréditée, il ne s'est pas proposé d'aller aux Indes en 1492, Toscanelli ne peut pas être considéré comme ayant été l'initiateur d'une découverte qui, dans ce cas, eut lieu en faisant tout autre chose que ce qu'il avait conseillé de faire, et, dès lors, la question de l'authenticité des pièces attribuées à cet astronome devenait secondaire, puisque leur authenticité même ne pouvait rien changer aux choses.

J'ai vainement cherché à remettre les choses à leur place. Dans mon *Histoire de la grande entreprise de 1492*, j'ai suivi Colomb pas à pas dans toutes les manifestations de sa carrière et j'ai montré que, bien qu'il y eût des raisons péremptoires de considérer les pièces en question comme apocryphes, et bien qu'on pût expliquer la raison de leur fabrication, leur authenticité pouvait être admise sans qu'il en résultât qu'elles fussent pour quelque chose dans la découverte de Colomb. Mais cette démonstration n'a abouti qu'à me faire dire par le professeur Carlo Errera, de Bologne, que je me mettais en contradiction avec moi-même, en admettant que ces pièces pouvaient être authentiques, après avoir soutenu qu'elles étaient fausses. L'éminent professeur de l'Université

de Gottingen, Hermann Wagner, est également resté à côté de la question principale, en s'efforçant de prouver au Congrès international de Géographie tenu à Rome en 1913, qu'il résultait de la lettre attribuée à Toscanelli que cet astronome avait fait une carte marine savante où l'Asie était représentée à gauche et l'Europe à droite, d'où il fallait conclure qu'il était capable d'indiquer à Colomb la route des Indes.

Ni ce savant géographe ni le professeur Errera n'ont vu qu'ils tiraient la preuve de l'influence de Toscanelli sur Colomb de la pièce même dont l'authenticité est contestée et que, lors même que son authenticité serait admise, elle ne prouverait l'action qu'on lui attribue que si Colomb avait suivi les indications qui y sont données.

VI. — *Quelques adhésions.*

Cependant tous les critiques ne se sont pas mépris sur la portée du problème soulevé par cette controverse. Un des premiers, Filson Young a vu où il était réellement et n'a pas hésité à le résoudre comme je l'avais fait, dans sa vivante et attachante monographie, *Colombus*,

qui en est déjà à sa troisième édition et dont on annonce une quatrième[1]. Le professeur E. L. Stephenson a fait de même dans l'*American Historical Review* et le professeur Cordier, membre de l'Institut, a mis en relief, dans le *Journal des Savants*, les raisons topiques que j'ai avancées pour montrer qu'en 1492, lorsqu'il mit à la voile de Palos, Colomb ne pensait pas encore aux Indes asiatiques. D'autres, comme Froidevaux, dans le *Polybiblion* et ailleurs, comme Stoddart Dewey dans la *Nation*, de New-York, et comme le vénérable et érudit biographe du cardinal d'Ailly, le chanoine Salembier, ont prêté à ces vues nouvelles sur Colomb et sur le caractère de son œuvre, l'appui de leur compétence spéciale en cette matière.

Je ne nomme que ceux-là, car mon objet ici n'est que de donner un bref aperçu historique de la controverse, aussi ne dois-je pas cacher que les revues critiques, en opposition avec ces idées subversives de la tradition, furent de beaucoup les plus nombreuses. J'ai déjà nommé parmi ceux qui se sont ainsi prononcés

1. Filson Young, *Christopher Columbus and the world of his iscovery*, Londres, 1906, 2 vol. in-8°.

Errera et Wagner ; à ces deux noms il faut ajouter celui de M. Gallois, qui pèse d'un grand poids et qui a fait des réserves équivalant à une négation complète de toutes les propositions que j'ai avancées.

VII. — *Les critiques italiens.*

L'amour du clocher, qui est si nuisible à l'examen impartial des questions, a exercé ici son influence fâcheuse. Les Italiens, qui ont solennellement inauguré un marbre « Toscanelli initiateur de la découverte de l'Amérique », ne peuvent se résoudre à le considérer comme ayant été étranger à ce grand événement et répugnent à admettre que Colomb a pu découvrir l'Amérique d'après des indications recueillies au Portugal et en Espagne seulement, et non en cherchant le Levant par le Ponant, comme l'astronome florentin lui aurait conseillé de le faire. Le professeur Errera s'est très nettement expliqué à cet égard dans l'*Archivio storico italiano* et M. Cosimo Bertacchi s'est montré aussi affirmatif dans la *Rivista storica*.

Je ne me fais pas illusion sur la portée des adhésions que mes efforts pour restituer à

l'histoire le vrai Colomb ont obtenues. Si, dans les pays de langue anglaise, ainsi qu'en France et dans l'Amérique latine, ces adhésions ont été assez nombreuses, en Allemagne elles manquent complètement et en Italie je ne connais que l'éminent historien Guglielmo Ferrero qui y ait souscrit ouvertement. Il semble que, dans la patrie de Colomb et de Toscanelli, on ait considéré comme un outrage à la mémoire de ces deux grandes personnalités historiques la prétention de montrer que le premier a fait exactement ce qu'il a voulu faire et que le second était incapable de commettre les erreurs cosmographiques qu'on lui prête.

VIII. — *Nécessité de reprendre la démonstration que Colomb ne cherchait pas l'Inde.*

Il faut donc se résoudre à reconnaître que ni l'autorité de ceux qui se sont ralliés aux vues nouvelles, ni le nombre considérable de faits que j'ai avancés à l'appui de mes assertions n'ont ébranlé auprès du grand public la foi aux deux légendes depuis si longtemps accréditées sur la recherche du Levant par le Ponant et sur la priorité attribuée à Toscanelli de

l'idée qui aurait amené la découverte du nouveau monde.

Les légendes ont cela de particulier qu'elles s'adressent surtout à l'imagination, qui les revêt de formes séduisantes que le raisonnement est impuissant à modifier. Ce sont des produits artistiques sur lesquels la logique intellectuelle a bien peu de prise. On y croit par des raisons de sentiment qu'affectent peu les arguments rationnels et elles ne disparaissent jamais tout d'un coup, quelque rudes que soient les assauts qu'on leur livre. Mais comme toutes les croyances mal fondées, et les légendes ne sont pas autre chose, celles dont il est ici question s'useront avec le temps et finiront par subir le sort de toutes les erreurs.

J'estime que je me dois à moi-même de ne pas abandonner la tâche à laquelle je me suis attaché depuis une vingtaine d'années, sans autre intérêt que celui de faire prévaloir ce que je crois être la vérité, et, bien que je sente toute la difficulté qu'il y a à écarter des erreurs historiques qui remontent à plusieurs siècles, qui ont pour garants un grand homme comme Colomb, un honnête homme comme Las Casas et un érudit circonspect comme Fernand Colomb, et qui, en passant par les bouches les plus auto-

risées, ont acquis un prestige presque irrésistible, je veux encore tenter de le faire.

En publiant mes *Études critiques sur Colomb*, je n'ai eu en vue que les Américanistes et les Colombistes, mais même pour ceux-là ce n'est pas un mince labeur que d'étudier trois gros volumes dont toutes les parties se tiennent et de se former une opinion raisonnée sur les conclusions auxquelles ils conduisent. La tâche est encore plus difficile pour le grand public, qui n'a ni le temps ni le goût nécessaires pour aborder une aussi longue lecture relative à un sujet spécial.

IX. — *Ce qu'a fait le vrai Colomb.*

Laissant donc de côté les développements dans lesquels j'ai dû entrer dans mon principal ouvrage, ainsi que la plupart des preuves documentaires sur lesquelles je me suis appuyé, preuves auxquelles ceux que ces choses intéressent particulièrement pourront toujours avoir recours en se reportant à cet ouvrage, je vais passer rapidement en revue la carrière du grand Génois depuis sa naissance jusqu'à sa mémorable découverte, et j'espère montrer à

tous ceux qui n'ont pas des idées arrêtées à cet égard qu'en contrôlant sérieusement les assertions qui sont de source purement colombiennes par celles qui n'ont pas cette origine intéressée, on découvre un Colomb qui, sous bien des rapports, diffère de celui de la tradition, mais auquel on doit attribuer à bien plus juste titre le mérite d'avoir seul découvert l'Amérique

Ce Colomb-là n'a fait cette grande chose ni en suivant les conseils d'un astronome qui n'avait jamais voyagé et qui ne connaissait le monde qu'à travers les lunettes de son observatoire, ni en poursuivant une entreprise chimérique, mais parce que ses études, ses observations lentement recueillies et longuement méditées, lui avaient donné la conviction que les terres auxquelles on a donné plus tard le nom d'Amérique existaient à l'occident et qu'il les a cherchées jusqu'à ce qu'il les ait trouvées.

LE VRAI
CHRISTOPHE COLOMB
ET LA LÉGENDE

CHAPITRE PREMIER

CE QU'ON SAIT DE COLOMB JUSQU'A SON ÉTABLISSEMENT EN PORTUGAL.

1. — *Ses prétentions nobiliaires.*

Colomb n'a jamais nommé son père et sa mère et, pas plus chez son fils que chez Las Casas, on ne trouve leur nom ou aucune mention se rapportant à eux. Tous trois cependant parlent de sa famille, Colomb lui-même nous assure qu'il n'en était pas le premier amiral, sans s'expliquer davantage à ce sujet [1] ; mais son fils précise en disant qu'il s'agit des deux amiraux de leur temps, connus, l'un sous le nom

1. Lettre de Colomb. *Raccolta Colombiana. Scritti*, vol. II, appendice 5.

de Colombo le Jeune, l'autre, sous celui de Colombo le Vieux [1], et Las Casas complète cette information en écrivant que Christophe, dont les ancêtres s'étaient toujours occupés des choses de la mer, avait servi sous les ordres de ces deux Colombo [2].

Cette parenté illustre, mais peu ancienne, ne paraît pas avoir satisfait le fils du découvreur, qui fait remonter les origines de sa famille bien plus haut. Modestement il écarte la tradition d'après laquelle cette origine daterait du consul romain, Julius Colonus, vainqueur de Mithridate, et se borne à identifier sa famille avec celle des comtes Colombo, de Plaisance, en Lombardie, où il a vu les armes de son père gravées sur les tombeaux de ces Colombo [3]. Ce sont ces armes que les Rois Catholiques autorisèrent Colomb à écarteler sur le blason qu'ils lui accordèrent en 1493 en récompense de ses découvertes [4].

Cette prétention à une origine noble et à une parenté avec une famille de marins est entièrement imaginaire. Il n'y eut ni nobles ni hommes

1. F. Colombo, *Historie...* Venise, 1571, in-18, folios 2 et 10. Nos *Etudes critiques*, p. 67 et s.

2. Las Casas, *Historia de las Indias*, Madrid, 1875, 5 vol. in-8°, vol. I, p. 42, et F. Colombo, *Historie*, folio 4 recto.

3. F. Colombo, folio 2 verso.

4. Navarrete, *Coleccion de los viages*, Madrid, 1825-1837, 5 vol. in-8°, vol. I, n° 20, et nos *Etudes critiques*, p. 122.

de mer parmi ceux auxquels Colomb tenait par le sang. Les deux Colombo qu'il dit être de sa famille s'appelaient, l'un George de Bissipat, l'autre Guillaume de Casenove. Le premier était Grec au service de la France, le second Français ; Colombo était un surnom que leur avaient donné les Italiens [1]. Tous ces faits, restés longtemps ignorés, sont aujourd'hui parfaitement établis. On en trouvera les preuves dans la *Raccolta Colombiana* et dans la première série de nos *Études critiques*.

Que Fernand Colomb et Las Casas, qui parlent d'après des écrits où le découvreur lui-même a avancé ces prétentions, les aient crues fondées, cela est possible, quoique bien improbable de la part du premier, qui était instruit et nullement naïf ; mais il n'en est pas de même de Colomb, qui ne pouvait ignorer les humbles origines de sa famille, ainsi que ses modestes débuts dans la vie, et qui s'efforça toujours de les cacher.

2. — *Sa véritable famille.*

Cependant la véritable famille de Colomb était des plus honorables, mais tous ses membres

1. Sur ces deux personnages voyez *Les deux Colombo* dans nos *Etudes critiques*.

étaient des artisans. Depuis plusieurs générations ils exerçaient la profession de tisserand. Le grand-père du découvreur, Giovanni Colombo, qui était de Quinto, près de Gênes, vivait encore en 1444. On ignore la date de sa mort. Il eut une fille, Battistina, et deux fils, Antonio et Domenico. Ce dernier, qui naquit probablement à Quinto en 1418 ou 1419, fut tisserand à Gênes et à Savone de 1439 à 1474. A cette profession il adjoignit pendant un temps celle de tavernier ; il fut aussi gardien d'une des portes de Gênes, poste dont il prit possession en décembre 1450. Il avait épousé Suzanne Fontanarossa, de la vallée de Fontanabuona, qui lui donna cinq enfants, Christophe, l'aîné, Barthélemy, né vers 1461, Jacopo-Diego, né vers 1468, que son frère appela en Espagne, où il mourut en 1515, et Blanchinetta, qui épousa un fromager. On ignore la date de la mort du père de Colomb. En 1494 il vivait encore. En 1500 un acte notarié le porte comme décédé. Il mourut dans la pauvreté ou du moins très obéré ; ses créanciers eurent recours à Colomb pour payer ses dettes ; on ignore le résultat de leurs démarches à cet égard [1].

1. On ne peut donner ici toutes les preuves de ces diverses assertions. On les trouvera dans le chapitre III de la première

3. — *La date de sa naissance.*

A différentes époques de sa vie Colomb a indiqué son âge et il semble qu'on puisse tirer de ces mentions la date de sa naissance. Mais ces mentions sont vagues et contradictoires, de sorte que les dates qu'on peut en déduire ne concordent pas entre elles et même varient considérablement. C'est ainsi que ceux qui se sont basés sur les seules indications colombiennes ont fixé l'époque de sa naissance à des dates différentes, comprises entre les années 1430 et 1458. Nous avons relevé, dans nos *Études critiques*, 18 supputations de ce genre faites par les auteurs qui se sont occupés de cette question.

Ni dans le livre de Fernand Colomb, qui écrivit pieusement et dans ses plus grands détails la vie de son père, ni dans celui de Las Casas, qui se fit l'historiographe du découvreur et qui avait la confiance de sa famille, on ne trouve une indication précise à cet égard. Cette omission d'une date aussi importante chez ceux qui

de nos *Etudes critiques* et dans les ouvrages cités là. On trouvera aussi dans ces *Etudes* un tableau généalogique des faux et des véritables ancêtres de Colomb.

avaient pris à tâche de renseigner la postérité sur la carrière de Colomb et qui ont dû, nécessairement, chercher à s'éclairer sur ce point, ne permet pas de douter que le silence extraordinaire observé sur cette date ne vienne de Colomb lui-même. Il ne peut y avoir là un oubli. Il faut remarquer que Colomb ne se donnait pas seulement pour appartenir à une famille de marins, de sang illustre, comme dit son fils, mais aussi pour avoir acquis une longue expérience maritime, ce qui n'était guère compatible avec son âge véritable. Son intérêt personnel était donc de se vieillir ou du moins de laisser croire que son âge dépassait celui qu'il avait réellement.

Quoi qu'il en soit, ce n'est que de nos jours qu'on est parvenu à fixer la date de la naissance de Colomb, et la critique n'est pas arrivée facilement à ce résultat.

Ce sont des actes notariés qui ont donné la clé de ce mystère. Les minutes des notaires de Gênes et de Savone, où Colomb et son père ont vécu, contiennent nombre d'actes dans lesquels l'âge de ceux qui y figurent est indiqué ; mais ces indications sont données d'une certaine manière. Les lois et les usages locaux reconnaissaient alors quatre différentes majorités ou

limites légales, celles de 16, de 17, de 18 et de 25 ans, qui chacune fixait l'âge auquel il était permis de faire certaines choses. Quand un acte portait qu'un tel est majeur de 18 ans, par exemple, cela voulait seulement dire qu'il avait atteint cette majorité, mais pas encore la suivante, celle de 25 ans, de sorte qu'il n'y avait pas là l'indication de l'âge réel de la personne nommée.

Pendant longtemps la critique crut que toutes les mentions d'âges de ce genre avaient le même sens. Mais, dès l'année 1903 l'auteur de ces lignes exposa, dans un mémoire spécial [1], que la mention d'un âge autre que celui des quatre majorités prévues par la coutume indiquait l'âge réel. Ainsi, l'acte du 31 octobre 1470, qui porte que Christophe Colomb, fils de Dominique, est majeur de 19 ans — *major annis decemnovem* — signifie qu'il avait exactement, à la date de l'acte, 19 ans accomplis, mais pas encore 20 ans, et non plus de 19 ans et pas encore 25, parce qu'il n'y avait pas de majorité légale de 19 ans et que, dès lors, la mention de cet âge, comme

1. *A critical study of the various dates assigned to the birth of Christopher Columbus. The real date, 1451.* London, Henry Stevens, son and Stiles, 1903, in-8°. Nous avons reproduit la substance de ce mémoire dans nos *Etudes critiques*, pp. 191-282.

de tout autre entre les quatre majorités légales, indiquait celui qu'avait la personne nommée. Il résulte de cette démonstration, appuyée sur de nombreux exemples, que le 30 octobre 1470 Colomb était dans sa vingtième année et qu'il avait vu le jour en 1451 [1]. Quelques années plus tard, on découvrit un acte passé devant notaire en 1479, dans lequel Colomb lui-même déclare qu'il était alors âgé de 27 ans environ, ce qui apporta une nouvelle confirmation à notre démonstration [2].

4. — *Le lieu de sa naissance.*

Pour les mêmes raisons qui l'ont déterminé à cacher l'origine de sa famille et la date de sa naissance, Colomb n'a fait connaître sa ville natale que dans son testament, qui ne devait être

1. Davey, en 1892, et La Rosa, en 1900, avaient présenté l'acte du 31 oct. 1470 comme indiquant que Colomb était né en 1451, mais ils n'avaient pas prévu l'objection tirée des statuts génois sur les 4 majorités, qui fit rejeter leur conclusion. Pour la faire accepter, il fallait montrer que ces statuts ne s'appliquaient pas dans les cas comme celui en question. Nous n'avons pu entrer ici dans toutes les explications nécessaires pour faire ressortir cela clairement ; on les trouvera à la partie de nos *Etudes critiques* citée à la note précédente.

2. Cet acte, important dans l'espèce, a été découvert par M. Ugo Assereto et publié dans le *Giornale storico e litterario della Liguria*, janv-fév. 1904. Nous l'avons republié dans l'*American Historical Review*, n° de janvier 1907.

lu qu'après sa mort. Il est clair que si on avait connu le lieu de sa naissance, il eût été facile d'apprendre par les Génois qui habitaient la péninsule que ses parents étaient de simples tisserands. Colomb était, d'ailleurs, cachottier par nature. Il parlait souvent de lui et de son passé, mais toujours d'une manière apocalyptique, en évitant avec soin de rien préciser Toutes ses indications relativement à son âge ont ce caractère.

C'est dans l'acte constitutif de son majorat que Colomb révéla pour la première fois qu'il était de Gênes. Il le fait à deux reprises différentes [1], et son fils a confirmé son assertion en disant que son père trouva à Lisbonne plusieurs de ses compatriotes génois et en écrivant dans son testament qu'il était fils de Don Cristobal Colon *Genoves* [2]. Fernand, il est vrai, donne ce renseignement d'une manière indirecte et non là où on devait naturellement le chercher, car on ne le trouve pas dans la partie de son livre où il parle de la naissance de son père, ce qui a paru étrange. Ce silence est en effet surprenant, mais on peut l'expliquer.

1. Voyez cet acte dans NAVARRETE, vol. II, pp. 228 et 232.
2. F. COLOMBO, fol. 11 verso, et pour le Testament, *Collection de Documents inédits...* vol. XVI, p. 455.

On sait que le texte original du livre de Fernand Colomb sur la vie de son père est perdu et que nous ne connaissons cet ouvrage que par une version italienne qui fut publiée par l'intermédiaire de Luis Colon, petit-fils du découvreur. Or, il y a d'excellentes raisons de croire que cette version italienne ne reproduit pas dans ses premiers chapitres, ceux relatifs aux origines de Colomb, le texte original, car Luis Colon, ainsi que tous les Colon espagnols, croyait à la noblesse originelle du découvreur, et, comme il avait obtenu de Charles-Quint le droit de faire saisir les écrits où l'on propageait des erreurs sur son grand-père, il est fort possible qu'il ait supprimé ou corrigé, dans le manuscrit de son oncle, les passages où Colomb devait être représenté comme Génois. Les Colon, ducs et amiraux de Castille, se tenaient pour appartenir à la branche des Colombo de Plaisance et les armes qu'ils leur attribuaient sont encore entées sur le blason que les Rois Catholiques donnèrent au découvreur en 1493 [1].

Fernand Colomb n'avait, en 1539, date à laquelle il termina son livre, aucune raison de

1. Voyez sur cette curieuse question des armes de Colomb le second chapitre de nos *Etudes critiques*, p. 73 et s.

cacher que son père était Génois, fait dont il témoigne d'ailleurs. Mais lors même qu'il se serait tu sur ce point, nous avons à cet égard les témoignages de nombreux contemporains de Colomb, comme Gallo, Giustiniani, Pierre Martyr, Las Casas et d'autres qui, pour la plupart, ont connu Colomb personnellement et qui disent nettement qu'il était Génois. Enfin le fait que le père de Colomb habitait Gênes de 1447 à 1451 et que c'est en cette dernière année que naquit Christophe confirme d'une manière décisive que c'est à Gênes qu'il vit le jour [1].

5. — *Colomb Corse.*

Bien que les preuves de la naissance de Colomb à Gênes soient abondantes, le fait a été mis en doute par de nombreux auteurs, qui ont vu dans les réticences du découvreur à cet égard et dans le silence des *Historie* sur ce point des raisons suffisantes pour chercher ailleurs le lieu de naissance du grand homme. Ainsi, on l'a tour à tour fait naître à Savone, à Cuccaro, à Cogoleto, à Nervi, à Quinto et en bien d'autres endroits. On ne discute plus aujourd'hui ces

1. Preuves de toutes ces assertions dans nos *Etudes critiques*, p. 267 et s.

anciennes hypothèses, mais il y en a deux qui sont plus récentes et qui ont fixé l'attention. Il faut en dire quelques mots.

D'après la première, Colomb serait Corse et c'est à Calvi qu'il aurait vu le jour. Cette bizarre thèse, dont Harrisse a montré l'inanité [1], ayant été ravivée tout récemment, nous avons montré à notre tour [2] qu'elle ne reposait que sur de chimériques bases et nous n'y reviendrons pas ici. Mais il n'en est pas de même de l'autre autour de laquelle on a fait un tel tapage qu'il n'est pas inutile de dire encore une fois ce qu'elle vaut.

6. — *Colomb juif espagnol.*

Sommairement, voici en quoi consiste cette thèse :

Un lettré espagnol, M. de La Riega, ayant découvert dans les archives de Pontevedra, en Galice, qu'au xve siècle une famille d'Espagnols israélites portant le nom de Colon, vivait dans cette ville, et que parmi ses membres plusieurs avaient les mêmes prénoms que les Colombo

1. Harrisse, *Christophe Colomb et la Corse*, Paris, 1888. Il y a de nombreux mémoires sur cette question. On en trouvera la bibliographie dans nos *Etudes critiques*, p. 275 et s.
2. *Revue critique*, 3 mai 1913.

de Gênes, se demanda si cette famille, qui disparut vers l'an 1444, à la suite de troubles religieux, ne se serait pas réfugiée à Gênes, où elle aurait pris le nom de Colombo. Le chef de cette famille s'appelait Domingo et il avait deux fils que les documents désignent sous les noms de Christophe et de Barthélemy. Comme l'on croit facilement ce que l'on désire, M. de la Riega se persuada que ces trois colons juifs de Galice étaient le Domenico père du découvreur et ses deux fils Christophe et Barthélemy. Ces deux derniers, revenus en Espagne, auraient caché soigneusement leur véritable nationalité, à cause de leur origine juive, et se seraient donnés pour natifs de Gênes.

En vain fait-on observer que les documents notariés de Gênes établissent clairement la filiation de la famille du découvreur pendant plusieurs générations, que loin d'être un Juif qui dissimulait sa croyance religieuse, Colomb était un ardent catholique et que s'il avait été réellement d'origine israélite, il n'aurait pas eu à la cacher plus que ne le faisaient Santangel, Gabriel Sanchez et autres juifs convertis qui occupaient de grandes situations en Espagne. Toutes ces remarques et d'autres de ce genre, qu'il serait trop long de répéter ici, tombent à

plat devant cette réponse imperturbable que les Colombo des actes de Gênes n'étaient que des homonymes et non les véritables parents de Colomb.

Ayant montré ailleurs [1] que cette argumentation ne tient pas debout, nous ne referons pas cette démonstration, qui serait également inutile pour ceux qui savent et pour ceux qui ne veulent pas savoir. On se heurte ici, comme dans le cas de plusieurs légendes colombiennes, à des objections de sentiment que les preuves documentaires ne peuvent ébranler. Tous les peuples de langue espagnole et tous les Israélites des deux mondes sont si enchantés de découvrir dans Colomb, les uns un homme de leur race, les autres un héros qui était leur coreligionnaire, que le plus grand nombre persistera quand même à croire qu'il y a des raisons de penser que Colomb était Espagnol et Juif [2].

1. Même article, qui est principalement consacré à cette thèse ; que j'ai aussi discutée dans le *Magazine of American History*.

2. Il y a toute une littérature sur cette question. Je me borne à indiquer les deux ouvrages où M. de La Riega, mort depuis, l'a exposée : *Cristobal Colon espagnol*, Madrid, Fortenet, 1898. — *Cristobal Colon espagnol*, seconde édition revue et très augmentée, Madrid, in-8°. Plusieurs lettrés espagnols ont repris sa thèse et l'ont popularisée dans des conférences, des brochures et des articles de journaux. Un enthousiaste Cubain, le Dr Horta y Pardo, a écrit un mémoire pour la défendre : *La verdadera cuna de Cristobal Colon*, New-York, 1912, in-12, et l'a fait imprimer à

7. — *Son savoir.*

Fernand Colomb et Las Casas disent tous deuxque Colomb fit ses études à l'Université de Pavie [1]. On ignore la source de cette information, mais il est probable qu'elle vient de quelque lettre ou note de Colomb, qui aimait à parler de ses connaissances scientifiques, et Las Casas semble le dire, quand il écrit, à propos du grand savoir qu'il reconnaît à Colomb, que des lettres de lui témoignent du fait [2]. De quelque part qu'elle vienne, l'assertion est controuvée ; la critique est aujourd'hui fixée sur ce point. Ainsi les registres de l'Université ne portent pas le nom de Colomb ; Scillacio, qui fut l'un de ses professeurs et dont nous avons une relation du second voyage de Colomb, ne dit pas un mot de cela. Domenico Colombo était pauvre et il est tout à fait invraisemblable qu'il ait envoyé son fils à une université très éloignée, pour y faire des études étrangères à la profession qu'ils exerçaient l'un et l'autre. Enfin Colomb connaissait mal l'italien, ce qui ne

25.000 exemplaires, qui ont été largement distribués avec une circulaire en quatre langues.

1. F. Colomb, fol. 7 verso ; Las Casas, vol. I, p. 46.
2. Las Casas, vol. I, p. 47.

serait pas le cas s'il avait suivi les cours d'une université italienne quelconque. Cependant les préjugés de clocher ont fait ici comme ailleurs leur œuvre, car l'université de Pavie elle-même a commémoré le souvenir glorieux pour elle de la participation du célèbre Génois a ses travaux[1].

Que Colomb ait parlé ou non de Pavie, il est certain qu'il se donnait pour savoir une foule de choses qu'il ignorait complètement. Il prétendait avoir lu tout ce qui a été écrit sur la cosmographie, l'histoire, la philosophie et les arts[2], et Las Casas ajoute à ces connaissances celles de l'astronomie et de la géométrie. Colomb assure aussi avoir vérifié la longueur d'un degré de la circonférence de la terre[3], prétention qui faisait rire Humboldt avec raison, car il n'était même pas capable de relever sur terre la latitude d'un lieu qu'il avait visité plusieurs fois. C'est ainsi qu'il place le fort de la Mine, en Afrique, sous la ligne, alors qu'il était à 5 degrés plus au Nord[4], qu'il se trompe de 14 degrés dans la

1. Voir sur cette question, qui a donné lieu à une longue polémique, les curieux détails donnés dans nos *Etudes critiques*, p. 292 et 58.
2. Lettre de 1501, tirée du *Livre des prophéties*.
3. Lettre du 7 juillet 1503 et note 490 à l'*Imago Mundi*.
4. *Histoire critique de la grande entreprise de 1492*, vol. I, p. 61.

latitude qu'il assigne à Cuba et de 10 dans celle qu'il note pour l'Islande.

D'autres cosmographes du temps, La Cosa, par exemple, ont commis des erreurs aussi graves ; mais ces cosmographes n'étaient pas Colomb et ne se donnaient pas pour ce qu'il disait être. Les cosmographes compétents contemporains de Colomb ne commettaient pas de telles erreurs et, en ce qui concerne le fort de la Mine, ils en avaient déterminé la véritable situation [1].

La vérité est que Colomb, qui était très intelligent, — on lui a même trouvé du génie, — a fait son éducation lui-même. C'est après s'être fixé au Portugal et lorsque ses projets de découvertes lui eurent montré la nécessité d'acquérir quelques connaissances scientifiques, qu'il se mit en devoir de le faire, et la critique a pu déterminer la source, aussi bien que l'étendue de son savoir par les notes marginales qu'il a mises à trois ou quatre ouvrages, notamment à l'*Imago mundi* du cardinal d'Ailly,

1. Dans la *Esmeralda* de Pacheco, qui naquit un an avant Colomb, la Mine est placée au 5° 30' de latitude nord. Un des champions du Colomb de la tradition, Uzielli, reconnaît qu'il ne savait pas se servir du quadrant, instrument avec lequel on pouvait déterminer sur terre la latitude vraie à un degré ou un degré et demi près. (V. notre *Hist. critique*, vol. I, p. 61-63).

à l'*Historice rerum* de Pie II et au Marco Polo de 1485 [1].

8. — *Les longs voyages qu'il aurait faits.*

En 1501, Colomb nous dit qu'il commença à naviguer dès son plus jeune âge et qu'il y a 40 ans que cela dure, ce qui nous reporte à l'année 1461, date à laquelle nous savons maintenant qu'il avait dix ans. Ailleurs il place ses débuts dans la carrière maritime à l'âge de 14 ans, ce qui nous mène à l'année 1465 [2].

Il n'y a pas grande différence entre ces deux dates, mais, outre qu'elles sont en contradiction avec les assertions relatives aux études de Colomb à Pavie, elles concordent difficilement avec les actes authentiques qui constatent sa présence à Gênes et à Savone pendant la période où, selon ses propres expressions, il aurait parcouru le monde en tous sens. Ainsi, en 1470, il contracte à Gênes un engagement conjointement avec son père. En mars 1472, il est témoin à un testament. En août de la même

1. Pour les preuves de toutes ces assertions, voir nos *Etudes critiques*, p. 295 304, et notamment les passages cités d'Humboldt, de Lollis, de Desimoni et autres.

2. Lettre de 1501, dans la *Raccolta, Scritti*, vol. II, n^c 79, et F. Colomb, fol. 9.

année, il reconnaît une créance ; le 7 août 1473, il figure à Savone dans un acte. Remarquons que, dans l'acte de 1472, il est qualifié de *lainier* à Gênes et que tous ceux qui figurent dans cet acte sont des artisans comme lui. On ne trouve dans aucune de ces pièces le nom d'un homme de mer [1].

De ces faits, et d'autres qu'il est inutile d'énumérer ici, la critique a conclu que, jusqu'en 1472 et 1473, Colomb habitait Gênes et Savone et qu'il y exerçait la même profession que celle de son père, celle de tisserand. Ce n'est qu'après cette date qu'eurent lieu les voyages qu'il fit avant de se fixer définitivement en Portugal.

9. — *Prétendue campagne pour le roi René.*

Passons rapidement sur la campagne qu'il aurait faite, en 1459, pour le duc d'Anjou avec Colombo le Jeune et sur celle de 1473, dans laquelle il aurait commandé une galère de guerre pour le roi René. La critique a si clairement montré que tout ce qu'on dit à cet égard est controuvé, qu'il n'est pas nécessaire de nous

1. Les textes de toutes ces pièces sont dans le volume *Documenti* de la Raccolta.

arrêter ici sur ces deux prétendues campagnes. Il tombe, d'ailleurs, sous le sens qu'en 1459 Colomb ne pouvait encore naviguer, puisqu'il n'avait alors que 9 ans, et qu'en 1473 il ne pouvait être à la fois tisserand à Gênes et capitaine d'un navire de guerre au service d'un gouvernement étranger [1].

10. — *Voyage à Chio en 1475.*

Il n'y a, au contraire, aucune raison de mettre en doute le voyage à Chio dont parle Colomb, ainsi que ses deux premiers biographes, et, bien que les indications que nous ayons à ce sujet soient très maigres, on peut avancer que c'est en 1474 ou plus probablement en 1475 qu'il fit ce voyage. En effet, au cours de cette dernière année les Génois, dont Chio était une possession, y envoyèrent une expédition composée de plusieurs navires, dont l'un appartenait à un notable de Gênes appelé di Negro et l'autre à un nommé Spinola, membres de deux familles avec lesquelles Colomb s'était lié, puisque

1. On trouvera des détails étendus sur ces deux épisodes dans le *Christophe Colomb* de Harrisse, vol. I, et dans nos *Etudes critiques* p. 309 et sq.

nous le retrouvons plus tard à Lisbonne avec le frère de l'un d'eux et le fils de l'autre, qui figurent tous deux dans son testament.

Ce ne sont pas là des renseignements bien explicites, mais puisqu'il n'y a aucun motif de croire que ce voyage de Chio n'a pas eu lieu, on est autorisé à voir dans les faits qui viennent d'être rappelés une raison suffisante pour admettre que c'est en 1475, avec l'expédition envoyée cette année à Chio, que Colomb visita cette île. C'est ce qu'ont pensé tous les auteurs qui ont eu l'occasion d'exprimer une opinion à ce sujet.

11. — *Sa première arrivée à Lisbonne en 1476.*

Nous arrivons à une des dates les plus importantes de la vie de Colomb : celle de son passage en Portugal où commence réellement sa carrière de navigateur.

La plupart des biographes modernes de Colomb s'en sont tenus, à cet égard, à ce que rapporte la tradition. Ils ont placé le fait en l'année 1470 et l'ont motivé par le désir de Colomb de se mettre en relation avec les Portugais qui s'étant spécialement adonnés aux découvertes maritimes, pouvaient favoriser l'exécu-

tion de son grand dessein, alors déjà formé[1]. Cette manière de voir, si généralement partagée, est fondée : 1° sur le témoignage de Colomb même, qui dit que, pendant 14 ans, il a vainement appelé l'attention du roi Jean II sur son projet, et 2° sur la double assertion de Fernand Colomb et de Las Casas que Colomb quitta le Portugal à la fin de l'année 1484 ou au commencement de 1485[2]. Mais les faits rappelés ci-dessus montrent que ce ne peut être en 1470 que Colomb passa en Portugal et ceux qui vont être exposés montreront que le grand dessein qu'il mit à exécution a été conçu en Portugal même.

Fernand Colomb et Las Casas racontent que Colomb arriva à Lisbonne à la suite d'un combat naval que Colombo le Jeune, avec lequel il servait, livra près du cap Saint-Vincent à 4 galères vénitiennes qui furent capturées, mais au cours duquel le vaisseau amiral ayant pris feu, Colomb se jeta à la mer et gagna à la nage la rive, où on le secourut, ce qui lui permit de se rendre à Lisbonne.

1. C'est dans ce sens que se sont exprimés Washington Irving, Humboldt, Major, Hœfer, Roselly de Lorgues, Tarducci, Fistre, Asensio, Desimoni et d'autres.
2. F. Colomb, fol. 32 recto ; Las Casas, vol. I, p. 226.

Ni F. Colomb, ni Las Casas ne donnent la date de ce combat, mais ils se réfèrent à un passage d'un livre du chroniqueur Sabellicus où il est question, en effet, de la capture de 4 galères vénitiennes par Colombo, mais ce combat qui eut lieu en 1485 et ses différentes péripéties ne ressemblent nullement à celles que rapportent nos deux biographes. Il est évident que F. Colomb, le premier auteur de ce récit, que Las Casas n'a fait que copier, s'est trompé dans le renvoi qu'il fait à Sabellicus, car il n'a pu vouloir dire que son père arriva à Lisbonne en 1485, puisque, d'après lui-même, c'est cette année-là qu'il quitta ce pays pour aller porter ses propositions en Castille.

Pendant longtemps, cependant, cette erreur resta inexpliquée ; mais un érudit italien, Salvagnini, finit par découvrir dans les archives de Milan des pièces qui se rapportent à une bataille navale, livrée, en août 1476, près du cap Saint-Vincent, à 4 galères génoises, par Guillaume de Casenove, dit Coullon ou Colombo, amiral français, bataille dont toutes les péripéties concordent avec le récit fait par F. Colomb. Il n'y a donc aucun doute que cette action navale de 1476 est celle dont F. Colomb a voulu parler et que c'est de l'un des quatre

navires génois ainsi attaqués que Colomb se jeta à la mer pour gagner le rivage [1].

Les faits ainsi présentés sont conformes à la logique des choses. Ainsi nous voyons par les documents mentionnés que deux des navires génois attaqués par Casenove-Colombo appartenaient à ce Di Negro et à ce Spinola avec lesquels Colomb s'était trouvé l'année précédente à Chio, et que ces navires allaient en Angleterre avec un chargement de marchandises prises à Gênes. Il est donc tout naturel que Colomb, revenu à Gênes, ait pris part à l'expédition commerciale que ces deux Génois avaient organisée, en s'embarquant sur l'un de leurs navires. Cette supposition est confirmée par le fait, révélé également par des documents, que l'un des deux navires génois échappés au désastre, se réfugia dans le port de Lisbonne d'où, après avoir été réparé, il remit à la voile pour l'Angleterre, qui était sa destination originelle.

1. Les documents découverts par Salvagnini sont tous publiés dans la *Raccolta colombiana*, Partie II, vol. III. Presque à la même époque on reconnut que Ruy de Pina avait raconté cette bataille navale de 1476 et on en trouva un autre récit dans le chroniqueur espagnol Alonso de Palencia, dont l'ouvrage alors manuscrit a été publié depuis. Voir nos *Etudes critiques*, p. 344 et 59.

12. — *Son voyage en Angleterre et en Islande.*

Ici nous perdons Colomb de vue pendant quelque temps ; nous savons par lui-même qu'il alla en Angleterre ainsi qu'en Islande, et il nous dit aussi qu'il poussa sa navigation jusqu'à 100 lieues au delà de cette île, parages dans lesquels il assure qu'il se trouvait en février 1477. Le voyage en Angleterre ne soulève aucune objection. Colomb a dû repartir de Lisbonne avec le navire sur lequel il s'était embarqué et a pu ainsi visiter les Iles Britanniques, où ce navire serendait. Mais il n'en est pas de même de sa navigation au delà de Tile (l'Islande), ce qu'il dit à ce sujet est à la fois si bref et si invraisemblable qu'on est bien obligé de croire qu'il y a là, tout au moins, une de ces exagérations dont il était coutumier. Il a pu et a dû probablement se rendre dans les mers du Nord, mais il n'a certainement pas dépassé l'Islande de 100 lieues et il est même douteux qu'il soit allé jusqu'à cette île, si toutefois c'est bien l'Islande qu'il a entendu désigner par le nom de Tile, ce qui est contestable.

Cet épisode de la vie de Colomb a fait l'objet de nombreux commentaires, surtout parce qu'on

s'est demandé s'il n'avait pas recueilli en Islande des indications sur la route des Indes par l'occident. Nous avons exposé en détail cette intéressante controverse dans la cinquième de nos *Etudes critiques* où l'on trouvera la bibliographie de la matière. Bien des critiques, Humboldt, Ruge et le géographe islandais Thoroddsen, entre autres, pensent que Colomb n'est jamais allé en Islande, et nous nous sommes rangé à cette manière de voir.

13. — *Résumé de ce chapitre.*

Il résulte des faits exposés dans ce chapitre que, contrairement à ce que porte la tradition colombienne, suivie généralement par les biographes du grand Génois, sa famille, dont on connaît la filiation pendant trois générations, était originaire d'une localité voisine de Gênes et qu'elle exerçait la profession de tisserand ;

Qu'il n'y eut aucun homme de mer parmi les siens et qu'il n'était pas apparenté avec les amiraux surnommés Colombo, qui n'étaient même pas italiens.

Qu'il naquit à Gênes en 1451 et que, comme son grand-père et son père, il fut tisserand, profession qu'il suivit jusqu'à l'âge de 22 ans ;

Qu'il n'y a pas trace qu'il ait été sur mer avant son voyage à Chio en 1474 ou 1475.

Qu'il ne fit aucune campagne avec les amiraux Colombo, qu'il n'a probablement jamais vus, et qu'il ne fut jamais au service du Roi René.

Qu'il s'embarqua, en 1476, sur un des 4 navires de commerce génois qui se rendaient en Angleterre, que ces navires ayant été attaqués, en août, par l'amiral français Casenove, dit Colombo, il se réfugia à Lisbonne, où il arriva ainsi par accident et non pour y développer ses conceptions cosmographiques.

Qu'il repartit de Lisbonne sur un des navires échappés au désastre pour se rendre en Angleterre et qu'il poussa probablement son voyage jusqu'aux mers du Nord, mais qu'il est à peu près certain qu'il n'alla pas jusqu'en Islande.

Il était encore dans les mers du Nord en février 1477 et nous ne le retrouverons plus maintenant qu'à Lisbonne.

CHAPITRE DEUXIÈME

COLOMB EN PORTUGAL, FORMATION DE SON GRAND DESSEIN.

1. — *Son mariage avec Felipa Moniz Perestrello.*

Nous sommes mal renseignés sur la vie de Colomb en Portugal. Il dut y arriver pour la seconde fois, au milieu ou à la fin de l'année 1477 et s'y marier très peu de temps après, puisqu'en février de cette même année il était encore dans les mers du Nord et que, lorsqu'il quitta le pays, à la fin de l'année 1484, ou au commencement de la suivante, son fils n'avait tout au plus que 5 ou 6 ans.

La femme qu'il épousa appartenait à deux grandes familles portugaises, celle des Moniz et celle des Perestrello. Colomb ne l'a jamais nommée ; c'est par son fils et par Las Casas que nous savons qu'elle s'appelait Felipa Moniz Perestrello. Les généalogistes portugais, qui attachent une grande importance à ces sortes de choses, n'ont pu déterminer avec exac-

titude à quel degré cette Felipa était une Moniz, et on a fait à ce sujet un grand nombre d'hypothèses, qui sont toutes indiquées dans le tableau généalogique annexé à la sixième de nos *Études critiques*. Avec Lollis, Braancamp Freire et Brito Rebello, nous estimons qu'elle était fille d'Isabel Moniz, troisième femme de Bartholomeu Perestrello, premier capitaine donataire de l'île de Porto-Santo. Elle eut un frère Bartholemeu Perestrello II et une sœur Violante-Briolanja, femme Molyarte, qui habitait la Castille [1].

Son mariage avec Colomb dut avoir lieu en 1478 ou 1479 au plus tard. Elle ne lui donna qu'un fils, Diego, qui naquit à Lisbonne, très probablement en 1479 ou 1480. On ne connaît pas la date de la mort de Felipa ; mais au rapport de Las Casas, elle n'existait plus en 1484 [2].

Il y a quelque incertitude sur le lieu où séjourna Colomb en Portugal. Las Casas dit qu'il habita Porto-Santo, ainsi que Madère, et une ancienne tradition, très persistante dans ces îles, confirme cette indication. Cependant la

1. On trouvera de nombreux détails sur les familles Moniz et Perestrello dans la VIe de nos *Etudes critiques*.

2. Ces dates sont nécessairement approximatives. Voir pour leur justification les notes 37, p. 35 et 90, p. 407 du vol. I de notre *Histoire critique de la grande entreprise de 1492*.

critique a jugé que son séjour habituel était Lisbonne, et il est certain que c'est là qu'eut lieu son mariage.

2. — *Origine du projet de Colomb.*

C'est son mariage avec la fille de Perestrello, que l'on regardait comme un navigateur distingué, qui détermina la vocation de Colomb. Jusqu'alors, en effet, le futur amiral ne semble pas s'être occupé d'explorations ou de découvertes maritimes. Il avait un peu voyagé, comme on l'a vu, mais, autant qu'on en peut juger par les documents qui nous sont parvenus, c'était uniquement dans un intérêt commercial. Il en est tout autrement après son mariage. A partir de ce moment, on le voit fréquenter les gens de mer et recueillir auprès d'eux des indications sur des îles et terres nouvelles à découvrir, qu'il note avec soin. Il fait lui-même quelques voyages aux côtes de Guinée, dont il profite pour relever des observations nautiques, qu'il note également, et agit en tout comme si son unique préoccupation était de faire quelque importante découverte maritime.

La raison de cette évolution dans les idées de Colomb est donnée très explicitement par son

fils et par Las Casas. Ce sont, nous disent-ils, les papiers et les cartes de Perestrello que sa belle-mère lui communiqua, qui la déterminèrent. Après les avoir lus avec avidité, il étudia les auteurs qui traitent des questions de cosmographie et, comparant les réflexions que ces lectures lui suggérèrent aux informations qu'il obtenait des gens avec lesquels il se plaisait à s'entretenir de ces questions, il arriva à se convaincre « qu'à l'occident des îles Canaries et du « Cap Vert il y avait beaucoup de terres et qu'il « était possible d'y aller et de les découvrir[1] ».

Sur le fait que c'est en Portugal seulement et après avoir pris connaissance des papiers de Perestrello que ces idées lui vinrent, le témoignage de Fernand Colomb et de Las Casas est tout aussi explicite. « Ce fut, dit le premier, pendant « qu'il était en Portugal qu'il commença à se « demander si, de même que les Portugais « allaient bien loin dans la direction du Midi, « on ne pourrait pas en faire autant dans la di- « rection de l'occident, et s'il n'était pas vrai- « semblable qu'on trouverait des terres dans « cette voie. » Le second s'exprime dans le même sens. Après avoir mentionné la communication

1. F. Colomb, fol. 12, recto.

des papiers de Perestrello et les enquêtes ainsi que les lectures que Colomb fit après cette communication, il ajoute : « Ce sont toutes ces choses « qui furent la première origine de la découverte de ce grand monde [1]. »

Ainsi pour Fernand Colomb, comme pour Las Casas, c'est la communication des papiers de Perestrello qui fut la source originelle du dessein de Colomb. Il faut bien noter ce fait, parce qu'il est en contradiction avec ce que disent la plupart des biographes modernes du découvreur, qui assurent, sans aucune raison, que son grand dessein était formé depuis longtemps et qu'il n'a fait que le mûrir en Portugal. Cette partie de la légende colombienne est inconciliable avec ce que nous savons du vrai Colomb.

3. — *Ce que devaient contenir les papiers de Perestrello.*

Si, comme le veut la tradition, le grand dessein de Colomb, celui qu'il fit agréer aux Rois Catholiques après avoir échoué en Portugal, était

1. F. Colomb, fol 12, recto, et Las Casas, vol. I, p. 54. Pour d'autres passages ayant le même sens, voir fol. 9 et 10 de F. Colomb et vol. I, p. 55, de Las Casas. Voir aussi notre *Histoire critique...* vol. I, p. 41-49.

d'aller aux Indes par l'occident, et si, comme le disent formellement Fernand Colomb et Las Casas, ainsi qu'on vient de le voir, c'est la communication des papiers de Perestrello qui fit naître ce dessein, il faut croire que Colomb trouva dans ces documents quelques indications ou suggestions relatives à la proximité de l'Asie qui éveillèrent chez lui l'idée de s'y rendre par cette voie.

Cela est cependant bien invraisemblable. Perestrello n'était pas cosmographe, c'était un homme entreprenant et aventureux, qui avait entrepris de coloniser Porto-Santo, après la découverte de cette île par Gonzalve Zarco et Tristam Vaz, et qui, comme beaucoup de Portugais de ce temps, s'intéressait aux entreprises maritimes si fécondes alors en résultats heureux.

Au xve siècle et plus particulièrement dans la seconde moitié de cette période, il n'était question parmi les hommes de mer portugais que de terres et d'îles nouvelles à découvrir. On racontait à ce sujet toutes sortes d'histoires curieuses, que les marins se répétaient les uns aux autres et qui entretenaient chez tous l'espoir de faire quelque importante découverte. De nombreuses expéditions furent organisées dans ce but et,

bien qu'elles échouèrent toutes, moins celles qui révélèrent l'existence de Porto-Santo et de Madère, on persistait à croire que dans l'ouest lointain il y avait des îles restées inconnues. Nous savons par Las Casas que Colomb recueillit nombre de récits relatifs à ces îles et nous possédons des textes assez nombreux de patentes accordées à des aventuriers qui demandaient à aller à leur recherche.

Il n'est pas douteux que ce sont des indications relatives à quelques îles ou terres de ce genre que Perestrello avait recueillies. Il vivait dans un milieu où l'on connaissait bien tout ce qui se disait à cet égard, et il était en position de distinguer entre les divers récits qu'on faisait ceux qui avaient quelque vraisemblance et qui méritaient d'être pris en considération. Peut-être se proposait-il de tenter lui-même un voyage de découverte dans la direction où l'on disait que se trouvaient ces îles.

Nous estimons donc qu'on est fondé à dire que les papiers de Perestrello ne contenaient rien relativement à une route nouvelle pour se rendre aux Indes et qu'ils se composaient uniquement de notes, d'indications, de récits et même de cartes qui se rapportaient à des îles ou terres à découvrir vers l'occident.

4. — *L'île Antilia.*

Parmi les récits de découvertes qui avaient cours à cette époque et que Colomb recueillait avec soin, ainsi qu'en témoignent son fils et Las Casas, il y en a deux qui paraissent avoir exercé une grande influence sur la formation de son dessein et même sur ses décisions.

Le premier est celui relatif à une île qu'on désignait sous le nom d'Antilia et dont l'existence quelque part à l'ouest des Açores était considérée comme certaine, sans qu'on pût préciser sa situation. La tradition touchant cette île remontait à une date ancienne. On assurait qu'elle avait servi de refuge à des Portugais fugitifs qui ne voulaient pas qu'on connût leur retraite, de sorte qu'avec le temps on avait fini par perdre le souvenir de sa véritable situation. Elle figure sur un assez grand nombre de cartes du Moyen Age sous ce nom d'Antilia, mais les anciens auteurs portugais la désignaient plutôt sous celui d'île des Sept Cités. On avait plusieurs fois organisé, pour aller à sa recherche, des expéditions qui toutes avaient échoué, sans toutefois ébranler la croyance à son exis-

tence ; les gens de mer restaient persuadés qu'on finirait par la découvrir. Pendant que Colomb se trouvait en Portugal, on avait renouvelé ces tentatives et l'année même qu'il quitta ce pays, il y en eut une autre [1]. Behaim, qui habita le Portugal en même temps que Colomb et le frère de celui-ci, Barthélemy, croyaient que la tradition relative à Antilia prenait sa source dans une découverte véritable et le premier s'engagea même dans une entreprise qui avait pour objet de vérifier le fait [2]. Antilia figure sur son fameux globe.

Antilia était-elle mentionnée dans ces papiers de Perestrello qui firent sur Colomb une si vive impression ? Si ces papiers avaient le caractère qu'on leur prête, cela est on ne peut plus probable, car du temps de ce Perestrello la légende de cette île était dans toutes les bouches et on y attachait une grande importance. Que ce soit par cette voie ou par une autre que Colomb connut ce qu'on disait d'Antilia, on ne peut douter

1. Voir sur Antilia notre *Histoire critique...* vol. I, p. 71-75, et vol. II, p. 177-179. En renvoyant à ces pages pour de plus amples détails, nous devons dire qu'au moment où nous écrivions cette partie de l'ouvrage, nous étions encore sous l'impression que Colomb ne croyait pas à l'existence d'Antilia. De nouvelles recherches sur ce point nous ont convaincu du contraire

2. Voir sur cette expédition la VIe étude de notre *Histoire critique...* vol. II, p. 403 et 59.

qu'il était renseigné à cet égard, bien que par une de ces réticences qui lui étaient habituelles, quand il s'agissait de choses qui lui tenaient de près et qu'il avait intérêt à cacher, il n'ait jamais nommé cette île fameuse. On verra plus loin cependant qu'il y a d'excellentes raisons de croire que la découverte de cette Antilia fut l'un des objets, sinon l'objet principal, de la grande entreprise de 1492.

L'autre découverte à laquelle on a attribué à l'époque une grande influence sur la formation du dessein de Colomb est celle attribuée à un pilote, resté inconnu, dont il aurait reçu les confidences. On y reviendra plus loin.

5. — *Les propositions que Colomb fit au Roi Jean II.*

Fernand Colomb, qui dit, comme Colomb lui-même, que le but de celui-ci était les Indes, ajoute qu'il se proposait aussi de découvrir des terres nouvelles (ce que son père n'a jamais avoué), et parle comme s'il n'avait été question que de ces découvertes entre lui et le roi Jean de Portugal. Mais Las Casas est plus explicite. Selon lui Colomb aurait proposé à ce monarque

de découvrir de grandes et riches îles sur la route qui conduit aux Indes, à Cypangu et au royaume du grand Khan [1]. D'après cela on serait en droit de dire que Colomb parla aussi d'aller jusqu'en Asie ; mais l'évêque de Chiapas, qui écrivait une cinquantaine d'années après l'événement, était un champion ardent de l'idée que l'Amérique avait été découverte en cherchant le Levant par le Ponant, et il s'agit précisément de savoir si ses affirmations sur ce point doivent être prises à la lettre.

Ni Fernand Colomb ni Las Casas ne donne la date des propositions soumises au roi Jean ; mais elles doivent avoir été faites vers l'année 1483, après les voyages que Colomb fit au fort de la Mine, puisque, d'après eux ces voyages contribuèrent à la formation du grand dessein.

Le Roi renvoya ces propositions à une sorte de commission royale à laquelle notre Génois donna des explications et qui réserva sa décision. Les conditions qu'il posait étaient, en effet, exorbitantes. Il voulait trois caravelles équipées et fournies de marchandises propres aux échanges, la noblesse, le titre de grand

1. F. Colomb, fol. 19 recto et verso ; Las Casas, vol. I, p. 218.

amiral avec les privilèges attachés à cette haute fonction, la vice-royauté des terres découvertes et le dixième des produits qu'on en tirerait [1]. On conçoit que devant de telles exigences la commission ait hésité à se prononcer et ait même cherché à se renseigner sur l'importance des découvertes que Colomb s'engageait à faire. Mais Las Casas dit qu'on usa de duplicité envers lui, en envoyant secrètement une caravelle dans la direction du S.-O. pour s'assurer s'il y avait réellement des découvertes à faire de ce côté, et que ce procédé indigna tellement Colomb qu'il résolut d'abandonner le Portugal.

Si le caractère extraordinaire des conditions posées par Colomb ne suffisait pas pour démontrer qu'il ne s'agissait pas entre lui et le Roi Jean de découverte géographique d'ordre scientifique, l'histoire de la caravelle envoyée secrètement au S.-O. dans le but de vérifier ses assertions ne laisserait aucun doute à cet égard. Les exigences exorbitantes de Colomb ne prouvent pas cela seulement, elles prouvent aussi qu'il avait une certitude, ce qui veut dire que, dès cette époque, il se trouvait en possession d'informations qui, pour lui, étaient absolument

1. Las Casas, vol. I, p. 218 et 219.

certaines et qui justifiaient ses prétentions. Son fils et Las Casas ont beau dire que c'était les Indes qu'il visait et que la découverte des terres ou îles dont il parlait avait une importance secondaire, les conditions qu'il posait et l'accusation portée contre les Portugais d'avoir voulu surprendre son secret prouvent jusqu'à la dernière évidence que pour lui, aussi bien que pour le roi Jean, la découverte proposée est la seule chose qui fut prise en considération dans leurs pourparlers.

F. Colomb et Las Casas disent que ce fut la perfidie reprochée au roi Jean qui détermina Colomb à quitter le Portugal et qu'il s'en éloigna secrètement, voulant sans doute indiquer par là que le Roi l'aurait peut être retenu de force, s'il avait connu son intention.

Cela est fort invraisemblable. Ce qui est probable et vrai sans doute, c'est que Colomb, qui avait perdu sa femme et qui n'avait plus l'espoir de gagner le Roi, jugea qu'il était de son intérêt d'aller porter ailleurs ses propositions. Avec son fils Diego alors âgé de 5 ou 6 ans, il partit vers la fin de l'année 1484 ou plus probablement au commencement de l'année suivante, et se rendit en Castille, où nous allons le retrouver.

6. — *Conclusions à tirer des faits avancés jusqu'ici.*

Avant de suivre Colomb dans cette nouvelle phase de ses démarches pour l'exécution de son projet, précisons les faits exposés dans ce chapitre et les conséquences qu'on est en droit d'en tirer.

La première de ces conséquences, c'est que le futur amiral conçut et élabora en bien peu de temps le projet qui devait occuper toute sa vie. C'est en 1477 ou 1478 qu'il se fixe en Portugal ; c'est en 1479, ou à peu près, qu'il s'y marie ; c'est après son mariage, c'est-à-dire vers 1480, qu'il prend connaissance des papiers laissés par son beau-père, dans lesquels, nous disent ses deux biographes originaux, il puisa l'idée première de son projet, et c'est en 1482 ou 1483, au plus tard, qu'il formule ses propositions, ainsi que les conditions qu'il pose.

Ajoutons qu'étant donnés les antécédents de Perestrello, il n'est pas vraisemblable que ses papiers continssent des suggestions cosmographiques sur la proximité de l'Asie.

Un autre point essentiel à faire remarquer, c'est que ni l'affirmation de Colomb lui-même

que son but unique était de passer aux Indes par l'ouest, ni celle moins absolue de son fils et de Las Casas que c'était là principalement ce qu'il avait en vue, ne trouvent aucune confirmation dans ce que nous savons de sa vie en Portugal, alors que nous possédons dans les termes des conditions qu'il mettait à l'acceptation de ses propositions la preuve irrécusable que ces propositions consistaient dans la découverte de nouvelles terres ou îles qui devaient donner de grandes richesses.

Un troisième et dernier point à relever, et ce n'est pas le moins important, c'est que lorsque Colomb s'ouvrit au roi de Portugal, sa conviction était faite. Il savait ce qu'il voulait découvrir et était certain de le découvrir. Il était si sûr de son fait qu'il exigeait, en échange de ce qu'il offrait, qu'on lui assurât des avantages et des privilèges qui auraient fait de lui le premier du royaume après le Roi.

On verra dans la suite que Colomb n'a jamais varié dans ses exigences, que non seulement il refusa toujours de se laisser marchander, mais que, par crainte qu'on abusât de ses confidences, comme on avait tenté de le faire en Portugal, il refusa obstinément de donner aucune explication sur les découvertes qu'il s'engageait à faire.

Nous estimons qu'il résulte clairement de tout ce qui précède que, quelle que soit l'idée que Colomb pouvait avoir relativement à la possibilité de passer aux Indes en prenant par l'Ouest, le but qu'il poursuivait de toute son énergie, l'objet unique de tous ses efforts, était la découverte de certaines îles ou terres sur lesquelles il avait des indications qu'il regardait comme absolument sûres.

CHAPITRE TROISIÈME

COLOMB EN CASTILLE. PRÉSENTATION ET REJET DE SON PROJET.

1. — *L'arrivée de Colomb en Castille et à La Rabida.*

Nos renseignements sur la vie de Colomb en Castille sont pleins de lacunes, vagues le plus souvent, contradictoires presque toujours et difficiles à concilier entre eux ou avec les faits connus. Les recherches de la critique ont réussi à faire la lumière sur bien des points longtemps restés obscurs, mais qu'on ne pourrait exposer ici sans entrer dans des développements trop étendus pour notre cadre et étrangers à notre objet, qui est surtout de montrer en quoi le Colomb de l'histoire diffère de celui de la tradition. Nous sommes donc obligé de renvoyer encore une fois à notre *Histoire critique de la grande entreprise de 1492* pour la justification des

solutions données à nombre de points controversés touchant cette partie de la vie de Colomb.

Avec Las Casas, nous estimons que c'est au commencement de l'année 1485 que Colomb, après avoir quitté Lisbonne avec son fils, alors âgé de 5 ou 6 ans, arriva à Palos.

En débarquant à ce port de mer, Colomb avait l'intention de conduire son fils à sa belle-sœur, Violante-Briolanja, femme Molyart, qui habitait la localité voisine de Huelva. Pour une raison que nous ignorons, il alla d'abord au monastère de la Rabida, situé à 4 kilomètres de Palos, et s'y rendit à pied, accompagné de son jeune fils. C'est à son arrivée à ce couvent qu'il faut placer la fameuse scène, plus ou moins imaginaire, popularisée par tant de gravures, montrant le pauvre Génois mendiant un morceau de pain pour son fils.

La vérité doit être moins dramatique. Colomb se rendit probablement à la Rabida parce que, comme le suppose Las Casas, il y connaissait quelqu'un, ou parce que, comme on peut l'inférer de ce que dit Gomara, il avait des raisons de croire qu'il trouverait là des renseignements utiles. Il paraît, en effet, qu'il conféra avec deux moines de ce couvent, le père Juan Perez et le père de Marchena, qui sont bien deux person-

nages différents [1], qui l'accueillirent avec sympathie, l'encouragèrent dans son projet et lui donnèrent des conseils dont il fit son profit. Colomb leur laissa son jeune fils, fait que Navarrete a mis en doute et que n'accepte pas Harrisse, mais qui est attesté par Las Casas ainsi que par Fernand Colomb [2], et partit ensuite pour Séville, où il croyait trouver la Cour.

2. — *1486. Colomb à Séville chez le duc de Medina-Celi.*

Fernand Colomb et Las Casas disent qu'en quittant la Rabida Colomb se rendit à Cordoue; mais Oviedo et Gomara le conduisent d'abord à Séville, où il entra en relation avec les deux plus grands personnages de l'Andalousie : le duc de Medina-Sidonia et le duc de Medina-Celi. C'est cette dernière version qui doit avoir la préfé-

1. La question de l'identité de ces deux moines a été longtemps débattue. Navarrete, Humboldt, Roselly de Lorgues, Lollis et Lazzaroni l'ont soutenue. La thèse contraire, qui est la nôtre, était celle de Harrisse, d'Asensio et de Markham. Les deux côtés de la question sont exposés dans notre *Histoire critique*, vol. I, pp. 500-511. Pour de plus amples détails sur l'arrivée de Colomb en Espagne et sur sa première visite à la Rabida, voir dans le même ouvrage, le chapitre I de la troisième Etude.

2. F. Colomb, fol. 32 recto et 34 verso ; Las Casas, vol. I, p. 241.

rence, parce que nous possédons une lettre du dernier de ces deux ducs qui montre que c'est par lui que Colomb fut mis pour la première fois en rapports avec la Cour [1]. Medina-Celi voulait tenter lui-même l'entreprise que proposait Colomb, mais ayant consulté les souverains à cet égard, ils jugèrent à propos de se réserver l'affaire.

3. — *Colomb soumet ses propositions aux Rois Catholiques, 20 janvier 1486.*

Colomb passa donc à Cordoue pour se mettre à la disposition des Rois Catholiques et considéra qu'il était entré à leur service à dater du 20 janvier 1486. Il ne vit d'abord qu'Alonso de Quintanilla, trésorier de la Couronne, Hernando de Talavera, confesseur de la Reine et quelques autres grands personnages, qui lui firent obtenir une audience des souverains, qu'on croit pouvoir placer vers le mois d'avril ou de mai de cette même année.

Nous savons fort peu de chose de cette audience dont les conséquences futures devaient

1. Voir le texte de cette lettre, *op. cit.*, vol. I, p. 528, et un peu plus loin les explications qu'elle comporte.

changer la face du monde. Fernand Colomb n'en parle pas et Las Casas se borne à dire que Colomb fit connaître aux souverains ce qu'il venait leur offrir et leur expliqua en quoi il désirait les servir. Bernaldez ajoute qu'il leur donna l'assurance qu'il était certain de ce qu'il disait [1]. Rien ailleurs, ce qui n'a pas empêché les auteurs modernes de raconter cette audience avec force détails très intéressants, mais purement imaginaires. Elle n'eut d'autre résultat que de faire renvoyer les propositions de Colomb à une sorte de commission que Talavera fut chargé de composer.

4. — *La Commission chargée d'examiner les propositions de Colomb.*

Hernando de Talavera, prieur du monastère de Notre-Dame de Prado, et Rodrigo Maldonado, gouverneur de Salamanque, sont les seuls membres de cette junte ou commission dont les noms soient parvenus jusqu'à nous. Fernand Colomb et Las Casas disent tous deux qu'elle était composée de gens incapables de juger de

1. Las Casas, vol. I, p. 228. Bernaldez, *Historia de los Reyes Catolicos*, vol. I, p. 358. *Histoire critique de la grande entreprise de 1492*, I, pp. 565-69.

la valeur des propositions qui leur étaient soumises. Las Casas, particulièrement en parle avec sévérité et accuse Talavera d'avoir fait avorter les demandes de Colomb. C'est une opinion que rien ne justifie. Maldonado, dont nous avons un témoignage formel au sujet de la junte, dit qu'elle était composée de lettrés, de savants et de marins et qu'elle entendit plusieurs fois Colomb. Quant à Talavera, peu d'hommes de son temps ont laissé un plus beau renom. Il était incapable d'une mauvaise action et était plutôt bien disposé pour Colomb, que les moines de la Rabida lui avaient recommandé. Tout ce qu'on doit dire, c'est qu'il ne croyait pas qu'il fût possible de mettre immédiatement à exécution le projet de Colomb sans paralyser les efforts que faisait alors la Castille pour expulser les Maures. Il est donc probable qu'il ne fit rien pour presser l'examen des propositions renvoyées à la commission, qui les garda plusieurs années sans se prononcer.

5. — *Notre ignorance des termes mêmes des propositions de Colomb.*

Nous ne connaissons pas les termes mêmes de ces propositions. Ni le fils de Colomb, ni son

historiographe, Las Casas, ne les donnent. Mais, comme on l'a vu à un paragraphe précédent, Colomb a affirmé que son projet n'avait d'autre objet que d'aller aux Indes en traversant l'Atlantique, et son fils ainsi que Las Casas ont dit la même chose, en ajoutant, toutefois, qu'il se proposait aussi de découvrir des îles et terres nouvelles sur la route conduisant aux Indes, — fait que Colomb n'a jamais avoué.

D'après les sources colombiennes, il n'y a donc aucune incertitude sur ce que Colomb proposait de faire, et d'après ces mêmes sources, les conditions qu'il mettait à ses offres de service en Castille étaient exactement celles qu'il avait stipulées en Portugal : vice-royauté, titre et privilèges de grand-amiral, la noblesse, etc., etc.

La critique a cherché quelque document ou écrit d'une autre provenance, confirmant ces assertions ; mais ses recherches à cet égard sont restées vaines. Aucun historien ou chroniqueur espagnol du temps ne dit un mot de cela ; tous parlent, au contraire, comme s'il ne s'était agi entre les Rois Catholiques et Colomb que de découvertes nouvelles à faire, et nous possédons un document important — un seul malheureusement — qui confirme leur langage,

C'est le témoignage d'un des membres mêmes de la célèbre commission et l'un des plus considérables, Rodrigo Maldonado, gouverneur de Salamanque, conseiller royal, qui dépose en justice qu'il n'a été question dans cette commission que de découvertes nouvelles [1].

Venant d'une telle source, cette contradiction avec les assertions colombiennes ne saurait être négligée, cependant elle est passée presque inaperçue.

6. — *La légende des Conférences de Salamanque.*

Parmi les légendes colombiennes, il y en a une qui est fort accréditée, bien que la critique en ait démontré le peu de fondement. C'est celle qui nous montre Colomb discutant son projet à l'Université de Salamanque et tenant tête aux savants de cette Université, l'une des plus célèbres de l'époque. Washington Irving a raconté la scène d'une manière pathétique, et d'autres, en grand nombre, l'ont imité [2]. Elle est cepen-

1. Cette importante déposition est donnée incomplètement par Navarrete, vol. III, p. 589, et intégralement dans les *Pleitos de Colon*, vol. II, pp. 100-102. Texte et traduction française dans notre *Histoire critique*, vol. II, pp. 598–600. Maldonado s'exprime tout le temps en termes sympathiques pour Colomb.

2. Les auteurs qui ont accueilli cette légende ne sont pas

dant purement imaginaire et n'a pris naissance qu'au XVIIe siècle. On la trouve formulée pour la première fois dans la *Historia de la Provincia de San Vincente de Chyapa* de Remesal, qui parut à Madrid en 1619 et s'accrédita rapidement, grâce à l'idée que l'ouvrage de F. Colomb, publié en 1571, et celui de Herrera, qui parut en 1601, avaient fait prévaloir sur le caractère scientifique des propositions de Colomb. La vérité est que jamais la célèbre Université n'eut à s'occuper de ces propositions. Ce fait est aujourd'hui si bien établi, qu'il n'est pas nécessaire de s'y arrêter [1].

7. — *Les relations de Colomb avec Beatriz Enriquez.*

La longue période pendant laquelle Colomb attendit la décision de la commission à laquelle ses propositions avaient été renvoyées paraît

cependant les premiers venus. Parmi eux, il faut nommer Navarrete, Prescott, Lafuente, Helps, Asensio, Markham, Lazzaroni et Gaffarel.

1. La question des conférences de Salamanque, dont les propositions de Colomb auraient fait l'objet, a donné lieu à un grand nombre d'écrits, et en Espagne elle a été discutée avec passion. Nous avons exposé cette controverse dans notre *Histoire critique*, vol. I, p. 574 et sq. Harrisse et M. Lollis ont particulièrement contribué à faire la lumière sur ce point.

avoir été pour lui des plus pénibles. Sans ressources personnelles, il se trouva dans la gêne et dut avoir recours à la bienveillance des souverains, qui lui accordèrent à différentes reprises des gratifications, assez modiques d'ailleurs. C'est pendant cette période, qui s'étend de l'année 1486 à 1490, que se placent deux épisodes de la vie de notre Génois qui doivent être mentionnés.

Le premier est relatif à sa liaison avec une femme de Cordoue, liaison dont le caractère pèse encore sur sa mémoire. Elle s'appelait Beatriz Enriquez; on a longtemps ignoré quelle était sa véritable situation sociale. Des documents découverts de notre temps seulement ont révélé qu'elle était d'humble condition [1]. Elle s'appelait Arana par sa mère et Torquemada par son père. Elle était jeune et pauvre quand Colomb la connut, en novembre ou en décembre 1487. Il en eut un fils, Fernand, qui naquit le 15 août 1488 et qui fut un homme fort distingué. C'est à lui que nous devons une biographie de son père sans laquelle nous serions très imparfaitement renseignés sur les

1. L'auteur de cette découverte, M. Rafael Ramirez de Arellano, la fait connaître dans les numéros de décembre 1900 et de janvier 1902 du *Boletin de la Real Academia de la Historia*.

diverses particularités de la découverte de l'Amérique.

Pour une raison qui n'a pas été éclaircie, Colomb rompit avec cette femme, au moment où il se préparait à mettre à exécution son grand dessein, et ne la revit jamais. Il en prit soin cependant, en lui assurant une pension et en la recommandant à son fils aîné.

Les auteurs modernes se sont demandé si Colomb avait épousé Beatriz. Cette question n'existait pas pour les contemporains, qui n'ont pas connu une seconde femme au découvreur et qui ont toujours vu dans le fils de Beatriz un enfant naturel. Mais la tradition, qui avait fait de Colomb un homme providentiel, choisi expressément pour accomplir une œuvre déterminée, finit par aboutir où elle devait logiquement aboutir : à la proposition de reconnaître en lui un saint, proposition qui soulevait la question de la moralité de ses rapports avec la mère de son second fils.

De là une controverse à laquelle la plupart des colombistes prirent part et où l'on déploya des prodiges d'érudition pour montrer, les uns que Colomb avait épousé Beatriz, les autres, qu'elle n'avait été que sa maîtresse. Le résultat de cette curieuse campagne, que nous avons

racontée ailleurs [1], ne pouvait être douteux ; il fut bien établi que Colomb n'avait eu qu'une femme légitime, Felipa Moniz, et que, pour des raisons dont il a fait mystère, il n'a pas voulu faire sanctionner sa liaison avec Beatriz Enriquez.

8. — *Correspondance avec le roi Jean II.*

C'est aussi pendant la période d'attente de la décision de la commission Talavera, que Colomb tenta de renouer ses rapports avec le roi de Portugal. Après avoir attendu cette décision pendant près de deux ans, il perdit sans doute patience et écrivit à ce monarque pour se mettre à sa disposition. Nous ne savons pas dans quels termes il le fit, puisque sa lettre n'a pas été retrouvée, mais nous possédons la réponse du Roi, qui est très amicale et qui lui garantit toute immunité s'il revenait en Portugal [2].

Cette lettre est du 20 mars 1488, et il y a quelques vagues indications qui donnent à pen-

1. Voir notre mémoire : *L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Colomb*, dans le *Journal de la Société des Américanistes*, Paris, Leroux, 1909.

2. Nous avons obtenu une photographie de cette lettre et nous en avons donné un fac-similé dans notre *Histoire critique*, vol. I, p. 678.

ser que Colomb fit peut-être alors un voyage à Lisbonne, mais cela est fort douteux. Il est certain, en tout cas, que Colomb était de retour en Castille en juillet, puisque le 16 de ce mois, il reçut une gratification de la couronne. La naissance de son fils Fernand, qui eut lieu le mois d'après, le décida probablement à ne pas donner suite aux démarches qu'il avait commencées et à attendre patiemment la décision de la commission espagnole.

9. — *Rejet des propositions de Colomb.*

Les auteurs modernes ne sont pas tous d'accord sur la date à laquelle la commission royale fit connaître sa décision sur les propositions de Colomb. Quelques-uns, comme Pinilla et Asensio, ont pensé qu'elle a été donnée immédiatement et que c'est dans l'espoir de la faire écarter par les souverains que notre Génois prolongea son séjour en Castille. Mais le langage de Las Casas est formel sur ce point : c'est bien pendant cinq années que la commission fit attendre sa décision, et Fernand Colomb confirme le fait en disant que son père résolut de partir de Castille dès qu'il connut le refus qu'on lui opposait, ce que nous le voyons se disposer à faire

en 1490. Avec W. Irving, Tarducci, Prescott et d'autres, nous tenons donc pour certain que c'est en 1490 que Colomb fut avisé que ses offres étaient déclinées.

10. — *Les motifs de la commission.*

Nous ne possédons pas le texte de la décision de la commission ; mais Las Casas et F. Colomb nous en font connaître le sens d'une manière très claire. La commission, dit le premier, repoussa les propositions de Colomb parce que les Rois ne pouvaient favoriser une affaire qui reposait sur d'aussi faibles bases, *flacamente fundado.*

Elle ne les accueillit point, écrit le second, parce qu'elle ne pouvait se décider sur d'aussi faibles informations, *per cosi debole informazione*[1]. La commission ne se considérait donc pas comme suffisamment renseignée, ce qui devait être réellement le cas, puisque F. Colomb nous apprend que son père ne voulut pas s'expliquer trop clairement, de crainte qu'il ne lui arrivât ce qui était arrivé en Portugal (allusion à l'enquête secrète attribuée au roi Jean).

1. F. Colomb, fol. 33 verso ; Las Casas, vol. I, p. 231.

Las Casas est encore plus explicite. Christophe Colomb, écrit-il, fut souvent appelé à fournir des explications à ces savants (toutefois il eut soin de leur taire les plus essentielles) ; et la raison qu'il en donne est la même que celle fournie par Fernand Colomb.

Mais les deux premiers biographes de Colomb ne se bornent pas à cette constatation des raisons d'ordre général qui ont influencé la commission, ils entrent aussi dans quelques détails sur les objections scientifiques qu'elle aurait formulées et, d'après ce qu'ils en disent, elles sont d'une telle puérilité et dénotent une si grande ignorance, qu'on a peine à croire qu'elles émanent des savants, des lettrés et des marins qui, nous dit Maldonado, composaient la commission.

Ainsi, ils auraient représenté que l'immensité du globe ne permettait pas d'arriver à son extrémité orientale en moins de trois ans de navigation ! Si cette objection a réellement été faite, elle indiquerait que Colomb avait parlé de se rendre jusqu'aux extrémités orientales du monde, mais nous estimons qu'elle a été imaginée pour les besoins de la cause. Si ignorants que l'on suppose les membres de la commission, la plupart d'entre eux, tout au moins, étaient assez versés en géographie et en cosmo-

graphie pour ne pas hasarder une objection aussi absurde. Il y a là l'indice d'une falsification destinée à discréditer la commission. Les autres objections mentionnées sont de la même valeur, celles-ci par exemple : la rotondité de la terre qui empêchait le retour en arrière, et l'impossibilité que Colomb connût des îles restées inconnues pendant des milliers d'années. Aucune d'elles ne vise les raisons scientifiques sur lesquelles Colomba expliqué plus tard qu'il basait sa théorie : la petitesse du globe et le peu d'étendue de l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde. S'il avait réellement proposé d'aller aux Indes par l'Ouest, on n'aurait pu écarter ce projet sans contester l'exactitude des raisons fondamentales sur lesquelles il s'appuyait ; or c'est précisément ce qu'on ne fit pas ! Les membres de la commission parlent, au contraire, comme s'il était admis par Colomb comme par eux que le globe terrestre et l'espace maritime s'étendant à l'ouest avaient des dimensions considérables.

11. — *Résumé du chapitre.*

En résumé, il résulte des faits exposés dans ce chapitre que Colomb, dès son arrivée en Espagne, se concilia le bon vouloir de person-

nages influents, qui lui procurèrent une audience des Rois Catholiques ;

Qu'il leur exposa ce qu'il proposait de faire et les conditions qu'il mettait à ses services ;

Que les termes de ces propositions sont restés inconnus, mais que, d'après F. Colomb et Las Casas, elles avaient pour objet le passage aux Indes par l'ouest et éventuellement la découverte de terres nouvelles ;

Que les souverains renvoyèrent ces propositions à une commission royale ;

Que cette commission, après avoir entendu Colomb à diverses reprises et tenté vainement d'obtenir de lui des indications explicites, décida que, faute de plus amples renseignements, elle ne pouvait recommander ses propositions ;

Que le texte de cette décision n'est pas connu, mais que, d'après ce que F. Colomb et Las Casas en disent eux-mêmes, ainsi que d'après d'autres indications provenant d'une autre source, les propositions de Colomb visaient des terres nouvelles situées au loin vers l'ouest, pour la découverte desquelles il demandait des subsides et des récompenses considérables.

CHAPITRE QUATRIÈME

INTERVENTION DE PINZON DANS L'ENTREPRISE DE COLOMB.

1. — *Retour de Colomb à la Rabida.*

Nous arrivons à une période critique et obscure de la vie de Colomb, celle où, de l'effondrement de toutes ses espérances, il va passer à la certitude qu'elles sont en voie d'une complète réalisation, mais c'est aussi celle où, malgré une certaine abondance de renseignements, nous manquons de lumière sur quelques points essentiels et où, pour renouer la chaîne des faits, on est réduit à des suppositions.

Aussitôt que Colomb fut avisé qu'il n'avait plus rien à attendre des Rois Catholiques, il prit la résolution d'aller soumettre ses propositions à la France. Après un court séjour chez le duc de Medina-Celi, qui l'avait toujours encouragé, il se rendit à la Rabida pour chercher son

fils Diego qu'il devait envoyer à Cordoue [1] et pour faire ses préparatifs de départ. Mais là, ses dispositions devaient changer. A la Rabida, où il logeait, Colomb trouva de vives sympathies, et le prieur du couvent, le P. Juan Perez, ainsi qu'un autre religieux qui était cosmographe et que nous croyons être le P. Marchena [2], dont Colomb a parlé avec reconnaissance, entreprirent de le déterminer à rester en Espagne et y réussirent.

Les renseignements qui précèdent nous viennent de sources colombiennes et il n'y a pas lieu d'en contester l'exactitude. Mais, à partir de l'arrivée de Colomb à la Rabida, les documents ayant cette origine se taisent ou sont d'une brièveté extraordinaire. Nous pouvons heureusement suppléer à leur silence par des documents d'une grande importance, qui n'ont été connus que de notre temps et qui sont riches en révélations sur ce qui se passa à la Rabida et à Palos pendant la

1. Quelques auteurs, Harrisse entre autres, ne croient pas que Diego soit resté à la Rabida. Nous nous en tenons sur ce point au témoignage formel de Las Casas, vol. I, p. 241, et de F. Colomb, fol. 32 et 34.

2. Marchena n'est pas nommé ici. Nous estimons qu'il s'agit de ce religieux d'après la déposition de Alonso Velez Allid. Voir sur cette déposition et sur les raisons qu'il y a de distinguer ce Marchena du père Perez notre *Histoire critique de la Grande Entreprise de 1492*, vol. I, pp. 500 et sq.

période de préparation de la grande entreprise de 1492. Ce sont les dépositions de nombreux témoins qui assistèrent à cette préparation et dont quelques-uns furent même les compagnons de Colomb pendant son premier voyage [1].

2. — *Informations que Colomb recueille à la Rabida.*

Par sa situation, le monastère de la Rabida, qui était à proximité des ports de Palos et de Moguer, entretenait avec les gens de mer de ces localités et du pays voisin, des relations suivies et amicales qui assuraient aux moines une influence réelle sur toute la région. Par ces relations, ils étaient tenus au courant des aventures maritimes et des histoires et des projets de découvertes, objet des conversations de tous les marins de ce temps. Pensant que la connaissance des indications que ces gens possédaient

1. Ces dépositions ont été prises à l'occasion des procès dits de Colomb, engagés les uns par les héritiers de l'Amiral, les autres par les Pinzon. Elles datent de 1512 à 1535 et ont été publiées pour la première fois partiellement par Navarrete, puis intégralement et plus correctement dans les 2 volumes intitulés *Pleitos de Colon*, Madrid, 1894, et dans l'ouvrage du capitaine Duro : *Colon y Pinzon*, Madrid, 1883.

à cet égard serait utile à Colomb et pourrait le décider à poursuivre l'exécution de ses projets en Espagne, ils le mirent en rapport avec les plus notables d'entre eux et lui fournirent ainsi l'occasion d'ajouter d'autres renseignements à ceux qu'il possédait déjà.

Il est certain qu'il attachait du prix à ces renseignements, car on le voit les rechercher avec empressement. Un pilote nommé Pedro de Velasco lui parla du voyage d'un Diogo de Teive qui s'était avancé jusqu'à 150 lieues au sud-ouest de Fayal et qui avait conclu de ses observations qu'il existait quelque terre inconnue à l'occident. Un autre lui dit qu'il s'était aventuré bien loin à l'ouest de l'Irlande, et avait aperçu les côtes d'une terre nouvelle. Enfin un pilote connu sous le nom de Vasquez de la Frontera, qui passait pour être très instruit des choses de la navigation, l'entretint à plusieurs reprises d'un voyage de découverte qu'il avait fait dans l'Atlantique, alors qu'il était au service du Portugal, et qui n'avait échoué que parce qu'on n'osa pas s'engager dans des bancs de sargasses qui entravaient la route. Selon ce Vasquez, ce voyage avait pour objet la découverte des îles mêmes que Colomb découvrit plus tard, c'est-à-dire Antilia et les Antilles, que

l'on appelait les *Indes* à l'époque où les dépositions qui rapportent ce qu'il disait de son voyage furent prises [1].

3. — *Martin Alonso Pinzon et son île Cypangu.*

De tous les gens que Colomb vit et consulta à la Rabida et à Palos, c'est Martin Alonso Pinzon qui fit sur lui le plus d'impression. Ce marin, qui devint son collaborateur le plus utile, appartenait à une famille notable de Palos dont tous les membres étaient marins comme lui-même. C'était un pilote instruit, expérimenté et relativement riche, dont l'influence sur les gens de mer était considérable. Les pères de la Rabida avaient sans doute signalé sa valeur personnelle à Colomb, car celui-ci le rechercha dès son arrivée au monastère. Pinzon se trouvait alors à Rome, où il était allé dans un but commercial, mais aussi, assure un de ses fils, pour recueillir de plus amples renseignements sur des îles dont il soupçonnait l'existence à l'ouest. Colomb attendit

1. Les principales de ces dépositions sont celles d'Alonso Velez Allid, d'Alonso Gallego et de Fernando Valiente, qui furent prises de 1532 à 1535. Elles se trouvent dans le volume de Duro, cité à la note précédente. Nous en avons donné les passages principaux dans notre *Histoire critique*, vol. II, pp. 21-25.

son retour et le trouva féru de l'idée d'aller à la découverte de Cypangu.

Pinzon, paraît-il, connaissait un savant cosmographe attaché à la bibliothèque du Vatican ; il était allé plusieurs fois le voir et avait obtenu de lui diverses indications sur des terres dont on connaissait l'existence à l'ouest, mais dont les traces s'étaient perdues. Ces terres, d'après plusieurs témoignages, étaient celles mêmes que Colomb découvrit plus tard ; mais on lui parla aussi d'une île appelée Cypangu, qu'on lui dépeignit comme si riche et si fertile qu'à l'aide de ses seules ressources, on pourrait subjuguer l'Europe et l'Afrique. On lui montra également une carte où ces îles étaient marquées et on lui donna à ce sujet des indications écrites qu'il se proposait d'utiliser.

Pinzon, en effet, déclara à Colomb que, s'il était arrivé plus tard, il ne l'aurait pas trouvé, parce que son intention était d'entreprendre sans tarder la découverte de ces îles, et l'un des fils de ce marin confirme cette assertion, en disant que son père allait équiper deux caravelles dans ce but.

Tous ces faits, en général si peu connus, viennent de dépositions prises sous serment, émanant de témoins auriculaires ou oculaires

des choses qui y sont mentionnées. Faites pour la plupart par des gens illettrés, elles contiennent quelquefois des absurdités et sont souvent confuses. Il faut les lire avec attention dans les textes originaux pour voir leur sincérité et leur exactitude dans ce qu'elles ont d'essentiel. Tous ceux qui prendront cette peine resteront convaincus que Pinzon avait, comme Colomb, des indications sur les îles restées inconnues des régions de l'occident, et qu'il se proposait de chercher à les découvrir.

Si l'on demandait de quelles cartes et de quels documents on avait parlé à Pinzon à Rome, qui auraient pu le renseigner comme il l'a dit, il ne serait pas difficile de répondre à cette question. Nous possédons encore un assez grand nombre de cartes marines où figurent, dans l'Atlantique occidental, des îles ou terres qu'aucune découverte connue ne mentionne. Telles sont, parmi les plus connues, celles de Pizzigano, 1367, de Beccaria, 1435, de Bianco, 1436, de Pareto, 1455, de Benincasa, 1482, et il y en a d'autres. Les cartes de cette époque montrant Cypangu (le Japon) sont beaucoup plus rares, mais, comme le remarque Tarducci [1], on a pu parler à Pinzon

1. Tarducci, *Vita di Cristoforo Colombo*, vol. I, p. 200.

de Marco Polo, qui s'exprime avec admiration sur cette île et qui la place à 1.500 lis de la côte asiatique, mesure chinoise que les anciens cartographes regardaient comme équivalant à un mille, ce qui rapprochait beaucoup cette île des côtes occidentales de l'Europe.

4. — *Accord probable entre Colomb et Pinzon au sujet de Cypangu.*

Plusieurs des témoins dont nous analysons les dépositions disent que Pinzon communiqua à Colomb tous les renseignements qu'il possédait, y compris les notes écrites qu'il avait rapportées de Rome, et que cette communication fut suivie d'un arrangement d'après lequel les bénéfices de l'entreprise projetée, si on décidait les souverains à l'accepter, seraient également partagés entre eux.

Les termes de cet arrangement n'ont jamais été produits, et, malgré l'affirmation des deux fils aînés de Pinzon, qui témoignent du fait, affirmation corroborée, cependant, par plusieurs autres témoins, il est permis de douter que Colomb ait souscrit à de telles conditions. Un homme qui avait une si haute idée de ce qu'il

offrait qu'il n'a jamais voulu se laisser marchander, et qui était parfaitement fixé sur ce qu'il voulait faire, lorsqu'il revint à la Rabida, n'aurait certainement pas consenti à tout partager avec un nouveau venu, dont les indications, si précieuses qu'elles fussent, ne changeaient rien à son plan original.

Il est cependant dans la logique des choses que Colomb ait fait quelque convention avec Pinzon, dont le concours devait lui paraître nécessaire et qui, en fait, lui fut indispensable. Ces deux hommes avaient, en somme, la même ambition : celle de faire quelque découverte nouvelle dans la région de l'ouest, pour laquelle ils croyaient avoir l'un et l'autre des indications qui leur inspiraient toute confiance, mais qui ne se rapportaient pas aux mêmes îles ou terres. Colomb pensait à celles dont il avait parlé aux rois de Portugal et d'Espagne, alors que Pinzon n'avait en vue que son île de Cypangu. Dans ces conditions, il était tout naturel qu'ils s'unissent, et, sans savoir ce que le premier a pu promettre au second, on peut avancer, sans crainte de se tromper, qu'il s'engagea, tout au moins, à comprendre la recherche de Cypangu dans celle qu'il projetait, si on réussissait à la mettre à exécution.

5. — *Indications que c'est l'île d'Antilia que cherchait Colomb.*

Nous sommes fixés sur ce que voulait Pinzon. Le langage qu'il a tenu à Colomb et celui que nous le verrons tenir plus tard à ceux qu'il essayait d'engager dans la grande entreprise, ainsi que les projets qu'il avait formés à son retour de Rome, montrent clairement que l'île de Cypangu était l'objet de toutes ses préoccupations et qu'il était plein d'illusions sur les conséquences rémunératrices de la découverte de cette île.

Colomb ne pensait pas du tout à cela. Rien de ce que nous savons de ses démarches en Portugal et en Castille n'autorise à croire qu'il avait la moindre idée de pousser jusqu'aux Indes ou même qu'il soupçonnait que les îles ou l'île sur la situation de laquelle il avait recueilli tant de renseignements se trouvaient dans le voisinage des côtes orientales de l'Asie. Au contraire, ainsi qu'on peut le voir par le Journal de bord de son premier voyage, sur lequel nous revenons plus loin, il croyait que cette île ne se trouvait pas à une trop grande distance des Canaries et des Açores, et, en notant

avec attention toutes les indications qu'on peut relever à cet égard, il n'est pas difficile de reconnaître que ce n'était pas Cypangu, ni aucune autre île asiatique qu'il avait en vue, mais la fameuse Antilia.

Colomb, cependant, n'a jamais nommé cette île ; car il faisait mystère de tout ce qui se rapportait aux origines de ses informations positives, et son silence sur une île dont on parlait tant est une raison de croire qu'il s'en était sérieusement occupé. Il y a d'ailleurs des preuves du fait.

Dans les nombreuses dépositions des gens qui avaient assisté à l'organisation de la mémorable entreprise de 1492, ou qui y avaient pris part, dépositions qui fournissent tant de curieux et utiles renseignements, on désigne toujours l'objet de cette expédition comme étant la découverte des Indes, de *las Indias.* Mais ces dépositions ont été prises, les premières en 1513, les dernières en 1534, c'est-à-dire à une époque où les îles découvertes par Colomb n'étaient pas désignées autrement que par le terme de *las Indias.* A chaque fois donc que l'un des témoins appelés à déposer parle de *las Indias,* ce ne sont pas les Indes asiatiques qu'il a en vue, mais les Antilles, qui doivent leur nom à la croyance que le groupe de ces îles, ou

l'une d'elles plus particulièrement, était la fameuse Antilia, si longtemps vainement cherchée.

Ainsi, un témoin qui se trouvait à Moguer lors du départ de Colomb pour la découverte des Indes, *para ir a descubrir las Indias,* nous dit que ces îles s'appelaient auparavant Antilia — *que entonces nombraban Antilia* [1]. Un autre témoignage, tout aussi explicite, est celui de Vespuce qui, dans la relation de son second voyage, écrit ce qui suit : « Nous partîmes à « cause du manque de provisions et arrivâmes à « l'île Antilia, Española, c'est-à-dire Haïti, que « Christophe Colomb avait découverte quelques « années auparavant [2]. »

Nous verrons plus loin qu'il y a d'autres faits ayant la même signification. Pour le moment, bornons-nous à ceux-là.

6. — *Colomb est rappelé à la Cour.*

Colomb et Pinzon s'étant mis d'accord, on se disposa à faire une démarche auprès des sou-

1. Déposition de Juan de Agron, dans Asensio, *Cristobal Colon*, Barcelone, 1892, vol. I, p. 264.

2. *La Lettera*, fac-similé de Quaritch, dernier feuillet du second voyage. Le passage correspondant dans la version latine de la *Cosmographiæ Introductio* se trouve p. 85 du *fac-similé* de Wieser.

verains pour renouer les négociations avec le Génois. Ce fut le prieur du couvent qui s'en chargea ; il s'adressa à la Reine, qui, après l'avoir entendu, rappela Colomb. Que dit-il à la souveraine pour arriver, très rapidement, à ce résultat ? On l'ignore, mais étant donnés les faits exposés ci-dessus, on peut le supposer. Écartons d'abord l'idée qu'il put lui parler de la possibilité de gagner les Indes par l'ouest, si ce dessein entrait réellement dans le plan de Colomb. Il n'était pas en position de rien dire d'utile à cet égard, et la Reine ne se serait pas laissé persuader si facilement par des représentations théoriques dont elle ne pouvait se faire juge.

Mais il en était tout autrement, s'il s'agissait de terres nouvelles à annexer à la couronne. Sachant, de source certaine, que Colomb avait recueilli à ce sujet des renseignements précieux et que des marins compétents, dont le dévouement aux souverains ne pouvait être mis en doute, étaient disposés à lui prêter leur concours pour une entreprise de ce genre, elle a dû écouter favorablement le P. Perez, qui a pu et a dû lui représenter qu'il y avait intérêt à examiner à nouveau les propositions de Colomb et qu'il était urgent de le faire, pour éviter qu'elles ne fussent portées ailleurs.

On conçoit qu'un tel langage ait impressionné la Reine et qu'elle ait aussitôt donné des ordres pour faire revenir Colomb, ce qui, d'ailleurs, ne l'engageait en rien.

7. — *Colomb ne vise toujours qu'à la découverte de certaines îles qu'il croit connaître.*

C'est maintenant à Santa-Fé, où il va se rendre, que nous allons retrouver Colomb : mais avant de le faire, précisons bien où nous en sommes.

Nous avons vu que jusqu'au moment où on signifia son congé à notre Génois, il n'y a aucune trace qu'il ait parlé d'aller aux Indes asiatiques, alors qu'il est bien certain qu'il proposait de découvrir certaines îles de l'Atlantique dont il affirmait connaître l'existence. Cela n'est pas une preuve qu'il ne pensait pas aussi, comme son fils le dit, à découvrir certaines îles sur la route des Indes. Mais ne perdons pas de vue que Fernand Colomb et Las Casas, qui ici n'a fait que copier le premier, sont seuls à donner cette information, dont il s'agit précisément de trouver une confirmation, qui, jusqu'à présent, nous échappe.

Le séjour de Colomb à la Rabida eut-il pour effet de modifier cette situation ?

D'une part, nous voyons que, pendant tout le temps que notre Génois passa à ce monastère, il rechercha le commerce des gens de mer de Palos et des localités voisines et s'attacha à obtenir d'eux des renseignements sur les terres qu'il pourrait y avoir à découvrir au delà des Açores, sans qu'il fût question de la possibilité de traverser l'Atlantique pour aller jusqu'aux Indes asiatiques.

Ce fait montre certainement que Colomb persistait dans son plan originel et qu'il s'efforçait de compléter par de nouvelles indications celles qu'il possédait déjà. Mais, d'un autre côté, on le voit aussi s'entretenir avec Pinzon de la découverte de Cypangu qui est une île asiatique, et il n'est pas douteux qu'il prit des engagements, à ce sujet, avec ce marin énergique, intelligent et entreprenant, dont le concours devait lui être si précieux et qui était en position d'organiser une entreprise rivale.

Il y a là un fait significatif, qui autorise à se demander si, à partir de ce moment, tout au moins, Colomb n'avait pas envisagé l'éventualité de pousser sa navigation jusqu'aux Indes asiatiques.

Il faudrait répondre affirmativement à cette question, si tous les faits qui vont suivre ne démontraient jusqu'à l'évidence qu'aucun changement ne s'était produit dans les idées de Colomb et qu'il ne modifia en rien son plan originel.

On verra, en effet, dans les chapitres suivants, que les conditions qu'il fit aux Rois Catholiques sont celles mêmes qu'il avait faites au roi Jean, que pas plus en Castille qu'en Portugal il ne parla de la route des Indes, que revenu à Palos pour armer les caravelles qui lui avaient été concédées, la question ne fut pas plus soulevée qu'au moment de son départ. On verra aussi que ses instructions nautiques visaient une découverte qui devait s'accomplir à une distance relativement courte des Canaries et des Açores et que, pendant tout le cours du fameux voyage, il se comporta comme s'il s'attendait à trouver d'un moment à l'autre l'île ou les terres qu'il cherchait.

Des entretiens que Colomb eut avec Pinzon et des engagements qu'il dut prendre avec lui, on ne saurait donc tirer d'autre conclusion que celle qu'il s'obligeait à coopérer à la découverte de l'île de Cypangu, sans que cela l'engageât à s'écarter du plan qu'il avait formé pour découvrir

l'île dont il croyait connaître la situation, île qu'il ne nomme pas, mais qu'on est fondé à identifier avec celle d'Antilia.

Si quelque lecteur trouvait que cette conclusion n'est pas suffisamment justifiée, il devra attendre, pour se prononcer avec connaissance de cause, l'exposé de la suite entière des faits qui forment la trame continue de cette histoire de la grande entreprise de 1492, que nous résumons ici.

CHAPITRE CINQUIÈME

LE TRAITÉ ENTRE LES ROIS CATHOLIQUES ET COLOMB. ORGANISATION DE L'EXPÉDITION.

1. — *Les conférences de Santa-Fé. Colomb congédié pour la seconde fois. Janvier 1492.*

Ce fut vers les mois d'octobre ou de novembre 1491 que Colomb retourna à la cour, qui était alors à Santa-Fé, dans la plaine de Grenade, assiégée à ce moment par les Rois Catholiques. Il y retrouva le P. Perez, qui paraît avoir pris une part active aux nouvelles négociations qu'il avait contribué à faire ouvrir[1]. Contrairement à ce que lui et Colomb avaient espéré, les choses ne marchèrent pas très vite. Si désireuse que paraît avoir été la Reine de conclure avec le protégé de son ancien confesseur, ses exigences

1. Sur les différentes manières de comprendre les faits de cette phase un peu obscure de la vie de Colomb, voyez les chapitres II-IV de la quatrième Etude de notre *Histoire de la grande entreprise de 1492*.

étaient si grandes qu'on jugea nécessaire de les soumettre à une nouvelle commission, dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'elle était composée d'hommes distingués, dont plusieurs évêques. Las Casas dit qu'elle interrogea des marins et des pilotes, et Geraldini, qui fut un témoin oculaire, rapporte qu'on objecta à Colomb que, d'après saint Augustin, les antipodes n'étaient pas habitables, ce qui montrerait qu'il s'agissait de la découverte d'une terre située à une grande distance des Açores.

Quant aux conditions de Colomb, elles restaient les mêmes : trois caravelles ou deux millions de maravédis pour les équiper, noblesse et amirauté de l'Océan, à titre héréditaire, vice-royauté et gouvernement des contrées qu'il découvrirait, condition qui indique, notons-le, qu'il ne pouvait s'agir ni des îles des Épices ni de Cypangu, que l'on savait être sous la domination de puissants princes asiatiques, et enfin une redevance de 10 pour 100 sur tout le commerce qui se ferait avec les contrées à découvrir.

De telles conditions venant d'un homme qui n'avait aucune notoriété maritime et qui refusait de s'expliquer sur les découvertes aux-

quelles il attachait un si grand prix, devaient paraître inacceptables aux conseillers de la couronne auxquels ces propositions furent soumises, et ils les rejetèrent complètement. Las Casas et Colomb disent même qu'on les tourna en ridicule [1].

Pour la seconde fois donc on signifia son congé à Colomb, qui, sans hésiter, reprit la route de Cordoue, avec le dessein bien arrêté de ne pas différer plus longtemps de passer en France, où, quelque temps auparavant, il avait résolu de se rendre.

2. — *Colomb est rappelé et on fait droit à toutes ses exigences.*

Colomb était déjà sur la route de Cordoue, lorsqu'un ordre de la Reine le rappela. On lui apprit alors que toutes ses conditions étaient acceptées et qu'il n'y avait plus qu'à rédiger le contrat qui témoignerait du fait.

Voici ce qui s'était passé. Un de ceux dont

1. On ne peut ici que résumer les faits, sans discuter l'ordre dans lequel ils se sont produits. Pour un exposé critique de nos raisons, voir les chapitres ci-dessus indiqués de *notre Histoire de la grande entreprise de 1492.*

Colomb s'était concilié les sympathies, Luis de Santangel, trésorier d'Aragon, financier intelligent et influent, avait représenté à la Reine que les conditions de Colomb, si exorbitantes qu'elles fussent, étaient conditionnelles à la réussite de son projet, et qu'on ne risquait guère à les accepter, alors qu'on s'exposait à perdre beaucoup si Colomb s'engageait ailleurs. Ce langage sensé avait convaincu la Reine, qui s'était immédiatement décidée à faire droit à toutes les demandes de l'intransigeant Génois.

Las Casas nous a conservé le texte du discours qui amena cet important résultat et, bien qu'il l'ait sans doute plus ou moins arrangé, il n'y a certainement mis que ce qu'un haut fonctionnaire pouvait dire à cette occasion pour convaincre sa souveraine. Or, ce discours ne fait aucune allusion à la découverte possible d'une route plus courte pour se rendre aux Indes des Épices, découverte qui eût assuré à la Castille des avantages commerciaux considérables. Il n'est pas à supposer, si Colomb avait parlé de cela, que Santangel eût omis ce côté important des propositions faites.

3. — *Les capitulations du 17 avril 1492. Singulière déclaration de Colomb.*

Le texte des capitulations intervenues entre les Rois Catholiques et Colomb ne fut signé que le 17 avril 1492 à Santa-Fé, et nous savons aujourd'hui, ce que l'on a longtemps ignoré, que ses termes furent arrêtés, d'un commun accord, par Juan de Coloma, secrétaire d'État, pour les souverains, et par le P. Juan Perez pour Colomb [1]. C'est un acte de forme inusitée : rédigée à la troisième personne, au nom de Colomb, chaque clause porte la mention : *approuvée*, signée de Coloma. La première clause seule indique qu'il s'agit d'îles et de terre ferme de la mer Océane à annexer à la couronne de Castille. Toutes les autres énumèrent les privilèges et avantages demandés par Colomb et qui sont accordés. On les a indiqués plus haut, il est inutile d'y revenir ici.

Il y a cependant une phrase de cet acte fameux qui est assez singulière pour être signalée particulièrement.

1. *Memorial de agravios del Almirante*, entièrement écrit de la main de Colomb et publié pour la première fois par la duchesse d'Albe (*Nuevos autografos*, Madrid, 1902, pp. 25-28).

Dans le texte de cette pièce que Navarrete a publiée le premier et qui est celui que tout le monde connaît, on lit que les privilèges demandés par Colomb lui sont concédés en récompense des découvertes qu'il doit faire, de *lo que hà de descubrir*, tandis que dans le texte des archives de Barcelone et de Simanças, qui est le même que celui des cartulaires de Colomb, ces récompenses sont motivées par les découvertes qu'il a déjà faites : *que ha descubierto* [1].

D'où vient cette différence entre des textes qui semblent également authentiques, car celui de Navarrete vient des archives de Veragua et est une copie de la pièce originale, aujourd'hui perdue, remise à Colomb dans le temps.

Quoique certaines parties de la vie de notre Génois soient restées obscures, nous connaissons néanmoins assez bien l'emploi de son temps pour être assuré qu'il n'a pu faire aucune découverte dans l'Atlantique de la nature de celle qui motivait ses propositions. Il y a donc là une assertion inexacte, dont il est difficile de

1. Nous avons donné le texte et la traduction de cet acte dans notre *Histoire de la grande entreprise de 1492*, pièce justificative n° 3. Pour les différentes sources de cet acte, voir la note 166, même ouvrage, vol. II, p. 99.

trouver l'explication. Peut-être lui a-t-elle été arrachée au dernier moment ? Peut-être vient-elle de Perez ? Comme il parlait, dit Las Casas, de ce qu'il proposait de découvrir « comme s'il le tenait dans un tiroir »[1], et qu'il refusait absolument de s'expliquer à cet égard, on a pu lui représenter qu'il pourrait tout au moins affirmer d'une manière plus positive sa connaissance des îles dont il promettait la découverte, et il aura trouvé cette formule, qui ne faisait que traduire plus expressément l'assurance qu'il avait. Mais, en y souscrivant, Colomb montrait que sa certitude était basée sur des faits positifs et non sur des spéculations théoriques.

4. — *Ordonnances royales pour l'exécution des capitulations du 30 avril 1492.*

Les capitulations du 17 avril furent confirmées le 30 du même, par un acte en due forme, dans lequel les Rois Catholiques s'étendirent sur le devoir des souverains, représentant la justice divine sur terre, d'honorer et d'élever ceux qui rendent des services, et où ils énu-

1. Las Casas, vol. I, p. 244.

mèrent toutes les choses que Colomb doit faire pour être ainsi honoré et élevé. On y voit qu'ils n'attendent de lui que la découverte et la prise de possession de terres situées dans une partie encore inconnue de la mer Océane. Si plus tard, comme Colomb l'assura, il a été question à ce moment d'une nouvelle route pour se rendre aux Indes, ce que rien n'indique d'ailleurs, les termes de ces actes montrent que les souverains n'entendaient reconnaître et récompenser que les découvertes relatives à des îles ou terres nouvelles à annexer à leurs possessions.

La confirmation du 30 avril fut suivie de diverses ordonnances destinées à faciliter l'organisation du voyage de découverte que les Rois Catholiques consentaient à patronner, ou plutôt dont ils prenaient officiellement la direction, puisqu'ils faisaient une partie des frais de l'entreprise et que Colomb recevait, avec le titre d'amiral, les pouvoirs nécessaires pour agir au nom des souverains.

L'une de ces ordonnances enjoignait à la ville de Palos de fournir à Colomb deux caravelles, une autre était relative aux objets nécessaires à l'équipement de ces caravelles, d'autres prescrivaient les mesures à prendre

pour former les équipages. Toutes, datées du 30 avril, étaient motivées de la même manière ; il s'agissait de choses à faire par Colomb pour le service de la couronne dans certaines parties de la mer Océane, non désignées autrement. Dans aucune d'elles, il n'était question des Indes, du Cathay ou des extrémités de l'Asie orientale.

C'est avec ces pièces que Colomb se rendit à Palos pour préparer sa grande entreprise, pièces parmi lesquelles il y en avait une qui l'accréditait auprès du Grand Khan, dont les défenseurs de la tradition colombienne font grand état. On verra plus loin ce qu'elle vaut.

5. — *Difficultés qu'éprouve Colomb à organiser son expédition.*

Dès son arrivée à la Rabida, Colomb s'occupa de son entreprise. Il semble que, tout d'abord, il ait voulu agir par lui-même ; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il était dans un milieu hostile et que seul il ne pourrait rien.

Les gens de mer de Palos et des localités voisines auxquels il était obligé de s'adresser pour former ses équipages, se montraient peu disposés

à le suivre. Il était un inconnu pour eux et, disent plusieurs témoins, ne leur inspirait pas confiance [1]. Ils connaissaient les tentatives infructueuses faites par les Portugais pour découvrir la seule île qu'on disait exister dans la région inconnue de l'Atlantique, île appelée en Espagne Antilia, et en Portugal île des Sept Cités, et ne croyaient pas au succès de l'expédition que voulait faire Colomb [2]. Selon eux, cette expédition serait longue et périlleuse et c'était une folie de l'entreprendre.

Ce n'est pas, comme on l'a supposé, que ces marins redoutaient de s'avancer trop loin dans l'Atlantique, de crainte de ne pouvoir revenir en arrière, ou par terreur des monstres qui l'infestaient, d'après d'anciennes traditions. En 1492, la légende de la mer Ténébreuse, qui avait longtemps arrêté la navigation du prince Henri, n'effrayait plus personne. Il y avait déjà un

1. Déposition de Fernam Yanez de Montilla et de Alonso Velez Allid, dans Duro, *op. cit.*, pp. 231, 252, 253. Il y en a d'autres ayant le même caractère.

2. Dépositions de Barthélemy Colomb, *Pleitos*, vol. II, p. 51, de Arias Perez, *ibid.*, p. 220 ; de Rodriguez Mafra, *ibid.*, pp. 78, 79. Les expéditions portugaises auxquelles on faisait allusion étaient sans doute celle de Fernam Tellez, dont le privilège date de 1475 et celle de Fernam Dulmo, qui fut autorisée en 1486 et qui paraît avoir eu le même objet que celle de Colomb. Voyez l'historique de cette curieuse et importante expédition dans notre *Histoire de la Grande entreprise de 1492*, pp. 406-407 et 417-430.

demi-siècle que les navires portugais, qui sillonnaient cette mer jusqu'aux Açores et au golfe de Guinée, en avaient chassé les monstres dont l'imagination l'avait peuplée. La véritable raison pour laquelle on ne voulait pas s'embarquer avec Colomb, c'est que ceux dont il sollicitait le concours ne voulaient pas s'engager dans une entreprise qui paraissait n'avoir d'autre objet que la découverte de l'île Antilia, que l'on regardait comme chimérique, et dont le chef, qu'ils avaient à peine vu, ne leur offrait aucune garantie sérieuse.

6. — *Pinzon entraine les plus hésitants en leur parlant de Cypangu.*

Il ne fallut rien moins que l'intervention de l'aîné des Pinzon, aidé par ses frères, parents et amis, pour vaincre ces résistances. Dès qu'il se fut mis complètement d'accord avec Colomb, les témoins dont les dépositions permettent de reconstituer cette phase critique de l'histoire de la grande aventure de 1492 nous font assister à un spectacle curieux, que ne mentionne aucun document de source colombienne : celui de Pinzon faisant une propagande enflammée en faveur

de l'entreprise, non en parlant d'Antilia ou de toute autre terre inconnue à ceux qui refusaient ou qui hésitaient à y prendre part, mais en vantant les richesses de Cypangu qui étaient considérables, en disant que les maisons y étaient couvertes de plaques d'or et en assurant qu'on reviendrait de cette expédition avec une fortune [1].

Cette propagande eut tout l'effet qu'on pouvait en attendre. Les plus hésitants donnèrent leur concours à l'entreprise, et les trois caravelles que Colomb voulait furent affrétées, équipées et munies de tout ce qui était nécessaire à l'expédition.

La conclusion formulée ici est aujourd'hui celle de la critique tout entière qui n'est pas restée engagée dans les langes de la tradition colombienne. C'est grâce à Pinzon que Colomb put organiser son expédition à Palos, sans lui il aurait été obligé d'y renoncer ou de la porter ailleurs ; et nous ne craignons pas d'ajouter qu'il

1. Parlant de Cypangu aux gens de mer que l'on cherchait à embaucher, Pinzon, d'après un témoin oculaire, leur tenait le langage suivant : « Amis, venez çà, partez avec nous pour ce « voyage ; ici vous êtes dans la misère, partez pour ce voyage, « car d'après la renommée nous trouverons les maisons avec « des tuiles d'or et, tous, vous reviendrez riches. » Déposition de Fernam Yanez de Montilla, de Huelva, dans Duro, *op. cit.*, p. 255.

n'aurait pas obtenu son concours, s'il n'avait consenti à comprendre dans ses recherches celle de Cypangu.

7. — *Les trois navires et l'équipage de Colomb.*

On ne saurait dire avec certitude à quel type appartenaient les trois navires avec lesquels Colomb fit sa grande découverte et quel était leur tonnage, ainsi que leurs dimensions ; cependant, une commission archéologique, nommée en 1892 par le gouvernement espagnol pour étudier cette question, est arrivée aux conclusions suivantes qui semblent justifiées.

Les trois caravelles étaient, par ordre de grosseur. la *Santa Maria*, la *Pinta* et la *Nina*. La première mesurait 34 m. 10, la seconde 17 m. 80 et la troisième 17 m. 10.

Contrairement à ce qu'on a écrit souvent, toutes trois étaient pontées et toutes trois avaient trois mâts et une voilure latine carrée. Elles étaient bonnes marcheuses et armées, bien que nous ne sachions pas comment. Une croix était peinte sur chaque voile [1].

1. Pour de plus amples détails à ce sujet, voir Monleon : *La nao Santa Maria*, memoria de la comision arqueologica, Madrid, 1892, in-4°.

On est autorisé à avancer que le personnel qui s'embarqua sur ces trois navires comprenait, en tout, 120 hommes, dont 90 hommes de mer et 30 fonctionnaires civils ou serviteurs.

En compulsant avec soin tous les documents relatifs à ce sujet qui nous restent, on est arrivé à retrouver les noms de 103 de ceux qui furent les témoins oculaires de la grande découverte ; chose surprenante, aucun ecclésiastique ne figure parmi eux [1]. On n'y trouve non plus aucun criminel ou repris de justice.

La *Santa Maria,* que montait Colomb, appartenait au cosmographe Juan de La Cosa, qui, vraisemblablement, remplissait les fonctions de capitaine. Les pilotes étaient Bartolome Roldan et Sancho Ruiz. La *Pinta* était commandée par l'aîné des Pinzon. Ses pilotes étaient Francisco Martin Pinzon, frère d'Alonso, et Cristobal Garcia Xalmiento ou Sarmiento. La *Nina* avait pour capitaine Vicente Yanez Pinzon, le plus jeune des frères d'Alonso, qui devint célèbre plus tard. Son pilote était Pero Altonson Nino, d'une famille de pilotes de Moguer à laquelle appartenait la caravelle.

1. On trouvera une liste de ces 103 héros à l'appendice II de notre *Histoire critique de la grande entreprise de 1492.*

8. — *Résumé du chapitre.*

Il résulte des faits qui y sont exposés :

1° Que les actes intervenus entre les Rois Catholiques et Colomb ne visent que la découverte et l'annexion d'îles nouvelles ne relevant d'aucune puissance reconnue.

2° Que, dans les démarches faites à Palos et dans les localités voisines pour recruter le personnel nécessaire à l'expédition projetée, il n'a été question que de la découverte d'une ou de plusieurs îles que cherchait Colomb, et de celle de Cypangu sur laquelle Pinzon croyait avoir des indications.

3° Que la plupart de ceux qui s'engagèrent dans l'entreprise le firent sur la recommandation de Pinzon et avec l'espoir de découvrir Cypangu.

4° Que néanmoins Colomb s'était muni d'une lettre pour le grand Khan, fait que les auteurs qui acceptent la tradition colombienne regardent comme une preuve que l'Asie orientale était le but de l'expédition de 1492, mais qui peut être expliqué autrement, ainsi qu'on le verra plus loin.

CHAPITRE SIXIÈME

LA DÉCOUVERTE.

1. — *Le départ. — Instructions de Colomb portant qu'on trouvera terre à 750 lieues au plus.*

Le 2 avril 1492, la petite escadrille destinée à une si grande découverte était complètement organisée et le lendemain Colomb, après s'être confessé, fit voile de Palos pour les Canaries, où il devait prendre ses dernières dispositions. Ce ne fut toutefois que le 9 septembre qu'il put partir de Gomera pour sa destination encore inconnue. Avant de le faire, il donna à ses lieutenants d'importantes instructions écrites, dont, malheureusement, le texte ne nous a pas été conservé, mais dont son fils et Las Casas nous ont fait connaître la partie la plus essentielle.

Les trois navires devaient faire route de conserve dans la direction de l'occident. Après avoir fait 700 lieues, ils devaient s'abstenir de

naviguer la nuit. Fernand Colomb, dans le passage où il rapporte ce fait, n'explique pas l'objet de cette instruction, mais il le fait ailleurs. Son père, écrit-il, ne s'attendait pas à trouver la terre avant d'avoir fait 750 lieues à l'orient des Canaries, mais il était certain qu'il la découvrirait dans cette limite et, ajoute-t-il, il l'avait souvent dit à son équipage [1].

Cette instruction, qui ne figure pas dans le Journal de Bord de Colomb, tel que nous le possédons aujourd'hui, mais qui se trouvait certainement dans le texte original que Las Casas possédait, puisqu'il la mentionne comme Fernand et l'explique comme lui [2], montre clairement qu'au moment de se mettre en route pour l'exécution de sa grande entreprise, Colomb n'avait pas modifié son plan originel et que, loin de s'occuper de la Cypangu de Pinzon, qu'il ne pouvait s'attendre à trouver à 7 ou 800 lieues des Canaries, il pensait toujours à l'île qu'il s'était engagé à découvrir, à l'île dont l'existence et la situation étaient pour lui si certaines qu'il n'avait pas hésité à laisser inscrire dans son contrat avec les Rois Catholiques

1. F. Colomb, chap. xx et xxi, fol. 48, 49, 50.
2. Las Casas, vol. I, p. 287.

qu'il la connaissait pour l'avoir découverte lui-même [1].

2. — *Colomb cherche « las Indias » (les Antilles).*

Dès son départ, Colomb semble naviguer comme un homme qui sait où il va. Il suit le 28e parallèle et s'en écarte le moins possible. Le 17 septembre, il consulte une carte qui indique des îles dans les parages où il se trouve, c'est-à-dire vers le 47e ou le 48e degré de longitude, et où il n'en voit pas. Il croit être certain, cependant, qu'il y en a à cet endroit, et Pinzon, à qui il communique sa carte, est aussi de cet avis. Il persiste à les chercher pendant plusieurs jours et enfin renonce à le faire pour continuer sa route.

On ne sait quelle île Colomb cherchait dans cette latitude, où il n'y en a pas et où aucune carte du moyen âge n'en indique, mais ce n'était certainement pas celle ou celles dont la découverte faisait l'objet de son contrat avec les Rois Catholiques, car, à ce moment, on n'était encore qu'à 400 lieues des Canaries, et Colomb a dit lui-même qu'il ne voulait pas s'attarder à

1. Le *Cartulaire* de Spotorno. Gênes, 1823, p. 50.

chercher autre chose que les Indes — *las Indias* — parce que son but était de s'y rendre — *pues su fin era pasar à las Indias* — et qu'il entendait poursuivre son voyage jusqu'à ce qu'il les eût trouvées — *pues que el habia venido a las Indias y que asi lo habia de proseguir hasta hallarlas* [1].

Si, comme on le croit généralement, l'expression de *las Indias* s'applique, dans les phrases qui viennent d'être citées, aux Indes asiatiques, on serait autorisé à dire, comme on l'a fait souvent, qu'il y a là une preuve qu'au début même de son mémorable voyage, Colomb se proposait de gagner les côtes orientales de l'Asie, ce qui permettrait de supposer qu'il y pensait dès l'origine, bien que rien ne le montre.

Cette manière de voir, qui est celle de nombre d'auteurs, est motivée par une méprise sur le sens du langage prêté à Colomb, méprise dans laquelle on tombe d'autant plus facilement qu'on est plus porté à admettre la légende de la recherche du Levant par le Ponant.

Ce n'est pas Colomb qui se sert de cette expression de *las Indias*, qui n'était pas encore usitée en 1492, date du Journal de l'Amiral. C'est Las Casas qui la lui prête, dans son abrégé

1. *Primer Viage*, dans Navarrete, vol. I, pp. 11, 16 et 19.

de ce Journal. Or pour Las Casas comme pour ceux qui vivaient de son temps, *las Indias* désignent les Antilles et les terres découvertes par Colomb. Tous les témoins entendus dans les nombreuses enquêtes mentionnées plus haut se servent de l'expression dans ce sens, et Las Casas fait comme eux. Le titre même de son grand ouvrage, *Historia de las Indias*, qui n'est pas une histoire des Indes, mais celle du nouveau monde, le montre clairement. On peut feuilleter ce livre d'un bout à l'autre, on n'y trouvera pas un seul exemple de l'emploi des mots *las Indias* dans le sens des Indes orientales ou asiatiques.

Il résulte de là que Las Casas, en faisant dire à Colomb que son but était *las Indias* et qu'il ne voulait pas porter son attention sur une autre île, a montré, sans intention peut-être, que, pour Colomb, ce but était les terres mêmes qui furent découvertes, c'est-à-dire les Antilles, appelées auparavant Antilia [1].

1. Si l'auteur de ces lignes s'est montré moins affirmatif dans son *Histoire critique...*, vol. II, p. 251-55 *passim*, c'est que lui-même, comme tant d'autres, a subi l'influence de la chose jugée et qu'un moment il a pensé que l'expression *las Indias* s'appliquait peut-être, dans les phrases citées, aux Indes asiatiques. Un nouvel examen des textes lui a montré que cela était impossible.

3. — *Pinzon cherche Cypangu.*

Le fait que Colomb et Pinzon ont tout le temps du voyage cherché uniquement les îles auxquelles chacun d'eux pensait ne peut être mis en doute. Il suffit de lire le journal de Colomb lui-même pour voir que c'était là la seule préoccupation des membres de l'expédition.

Avant la découverte, qui changera toutes leurs idées, il n'est jamais question dans ce journal des Indes asiatiques, de Cathay, de Mangid, du Grand Khan et même de Cypangu, dénominations qui vont s'y trouver, plus tard, nombre de fois répétées, alors que toutes les particularités qui y sont mentionnées se rapportent à des îles qu'on cherche avec anxiété et qu'on s'attend à trouver d'un moment à l'autre. La première phase de cette recherche se place, comme on l'a vu, dans la période comprise entre le 17 et le 19 septembre. A cette dernière date, on perd l'espoir de trouver ces îles, mais, quelques jours plus tard, après avoir franchi la mer de Sargasses, dont Vasquez de la Frontera avait parlé à Colomb, on croit être sur leur trace. Le 24 septembre, on reconnaît

que c'était une erreur. Le 4 et le 5 octobre, comme on avait dépassé la limite de 750 lieues dans laquelle Colomb avait promis qu'on trouverait terre, l'équipage de la *Santa Maria*, qui depuis quelque temps donnait des signes de mécontentement, se montra si hostile que, pour rétablir l'ordre, Colomb dut faire appel à l'autorité morale de Pinzon, qui était très grande. La situation était grave. On parlait de retourner en arrière et des menaces de mort furent même proférées contre l'Amiral, qui ne se laissa pas intimider et qui entendait poursuivre sa recherche [1].

L'intervention énergique de Pinzon et de son frère étouffa ce commencement de rébellion qui était surtout motivée par la crainte que la persistance des vents et des courants qui poussaient l'escadrille en avant ne la mît dans l'impossibilité de retourner en arrière.

1. Le Journal de bord de Colomb se tait sur tous ces faits, Fernand Colomb et Las Casas les connaissent, mais ils ne s'y arrêtent pas. Le premier mentionne cependant les complots formés contre son père et même le dessein de le jeter à la mer. (Fol. 44 recto, 45, et 47 verso). Ce sont les dépositions prises dans des enquêtes judiciaires qui nous renseignent sur ce qui se passa réellement alors. Voir particulièrement celle de Garcia Vallejo, témoin oculaire, *Pleitos*, vol. II, pp. 217-218. Pour d'autres dépositions relatives aux mêmes faits voir celles citées en notes, pp. 183 et 184, vol. II de notre *Histoire critique*...

Le langage que Pinzon tint dans cette circonstance est à noter.

Il déclara nettement que, quant à lui, il était décidé à poursuivre sa navigation et qu'il ne rentrerait pas à Palos avant d'avoir donné de la proue dans la terre qu'il cherchait : *en la tierra de que trayo demanda* [1]. Ce langage n'est pas celui d'un homme qui donne son concours à un autre uniquement pour une découverte que cet autre veut faire, c'est celui de quelqu'un qui a des vues personnelles, qui cherche lui-même une terre sur laquelle il a des indications et qui est décidé à poursuivre cette recherche coûte que coûte. Pinzon, à ce moment, pensait à son île Cypangu, comme il y pensait depuis le commencement et comme il ne cessa d'y penser jusqu'à la fin, ainsi qu'on le verra un peu plus loin.

4. — *Pinzon fait changer de route pour gagner Cypangu.*

Après l'algarade des 4 et 5 octobre, Colomb, malgré le mécontentement de ses gens, poursui-

1. Déposition de Francisco Medel dans Duro, *op. cit.*, p. 258. Pour d'autres dépositions ayant le même sens, voir les notes de la p. 187, vol. II de notre *Histoire critique...*

vit sa navigation dans la même direction prise depuis son départ, c'est-à-dire en évitant de s'écarter du 28e parallèle, qui, évidemment, était celui dans le voisinage duquel il comptait trouver l'île qu'il cherchait. Cependant nous voyons par le Journal de bord que le 6 octobre Pinzon proposa de modifier la direction en inclinant au sud-ouest quart sud-ouest[1]. Pourquoi ce changement ? Le Journal de bord ne le dit pas. Mais nous l'apprenons par Las Casas, qui nous dit qu'il avait pour objet de gagner Cypangu [2], c'est-à-dire l'île à laquelle Pinzon donnait ce nom, et c'est effectivement ce que la suite des faits va montrer.

Mais Colomb ne se rendit pas à ce conseil et continua à suivre la route qu'il s'était tracée, ce qui prouve qu'il ne se ralliait pas à l'opinion de Pinzon et persistait dans la recherche de l'île qu'il avait d'abord cru trouver à 700 ou 750 lieues des Canaries et qu'il comptait toujours trouver plus loin. Cependant, le lendemain 7 octobre vers le soir, il se décide et prend la route indiquée par Pinzon.

Peut-on voir dans ce changement une indication

1. Journal de bord, 6 oct. 1492.
2. Las Casas, *Historia*, vol. I, p. 283.

que Colomb avait fini par perdre confiance dans l'exactitude des renseignements qui l'avaient guidé jusqu'alors et qu'il se décidait à accepter les vues de son lieutenant relativement à Cypangu ? Quelques auteurs l'ont pensé et dans la suite les Pinzon l'ont dit. Mais il ne semble pas que les choses se soient ainsi passées. Le Journal de bord, dont nous n'avons qu'un abrégé, se borne à dire que le changement de route fut motivé par le vol des oiseaux qui indiquait de quel côté était la terre [1]. Mais le fils de Colomb, qui avait ce journal sous les yeux, ajoute que la route prise par les oiseaux était « celle sur « laquelle son père comptait trouver la terre « après avoir fait 750 lieues à l'occident des « Canaries, distance à laquelle il avait dit aussi « qu'il trouverait Española, alors appelée Cypangu [2]. »

Mais si tel était le cas, on peut se demander pourquoi Colomb attendit l'indication du vol des oiseaux — ou le conseil de Pinzon — pour prendre une direction qu'il savait être la bonne.

1. Journal de bord, 7 oct. 1492. Les témoignages de Garcia Vallejo et de Garcia Fernandez qui tous deux faisaient partie de l'équipage de la *Pinta* attribuent à Pinzon seul ce changement de direction. Pour le témoignage du premier, voir les *Pleitos*, vol. II, p. 216 ; pour celui du second, *ibid*, p. 160.

2. F. Colomb, ch. xx, fol. 48 verso.

Fernand Colomb fait à cette question une réponse satisfaisante et qui a cela d'important qu'elle apporte une confirmation de plus aux raisons qu'on a de croire que Colomb avait des indications sur l'île qu'il cherchait.

Son père, nous dit-il, aurait trouvé cette île, même s'il n'avait pas changé de direction, « parce « qu'il savait que sa longueur, à ce qu'on disait, « était de la Tramontane au midi. C'est pourquoi « il ne s'était pas tourné davantage vers le « midi afin de la trouver » [1]. C'est-à-dire que Colomb, qui naviguait directement à l'ouest, crut qu'en raison de la longueur de cette île et de sa projection du nord au midi il n'était pas nécessaire d'incliner vers le sud pour la rencontrer et qu'il ne pouvait manquer de le faire en restant dans la direction qu'il suivait ; c'est en effet ce qui serait arrivé.

5. — *Colomb se croit arrivé aux régions asiatiques.*

Nous sommes arrivés à l'un des points critiques de l'histoire de la découverte de l'Amérique. Précisons bien la situation telle qu'elle

1. F. Colomb, ch. xx, fol. 49 recto.

résulte des documents que nous possédons.

C'est le 7 octobre que Colomb prend la route que Pinzon conseillait de prendre, route qui cinq jours après devait le conduire à sa découverte.

La 8 et le 9, on navigue sans qu'il se produise aucun incident. Le 10, les gens de l'équipage recommencent à murmurer et à se plaindre de la longueur du voyage. Colomb leur impose silence en leur répétant qu'il était parti pour se rendre à *las Indias* et qu'il poursuivrait sa route jusqu'à ce qu'il les eût trouvées [1]. Jusqu'au 10 octobre — deux jours avant la découverte — Colomb pensait donc toujours, non aux Indes asiatiques, mais aux îles que l'on désignait sous le nom de *las Indias* à l'époque où Las Casas résumait son Journal de bord, c'est-à-dire aux Antilles. S'il ne paraisait pas suffisamment clair que, pas plus dans ce passage que dans les précédents, l'expression de *las Indias* ne peut être entendue comme indiquant les Indes orientales, l'assertion de Fernand Colomb, rappelée au paragraphe précédent, que son père, en changeant sa direction le 7 octobre, savait qu'il se dirigeait vers l'île qu'il comptait trouver à 750 lieues des Canaries,

1. Journal de bord, 10 oct. 1492.

ne pourrait laisser subsister aucun doute à cet égard.

Le 11 octobre, rien à signaler. Le 12, on aperçoit la terre. Le 13, on y débarque et on reconnaît que c'est une petite île peuplée de pauvres Indiens nus, qui l'appelaient *Guanahani*. Colomb lui donna le nom de *San Salvador* et en prit possession au nom des Rois Catholiques [1]. Le soir même l'Amiral, que Las Casas cite ici textuellement, dit qu'il ne veut pas perdre son temps là et qu'il va voir s'il peut trouver l'île de Cypangu [2], nom qui surgit ici tout d'un coup et qui va désormais revenir fréquemment dans le Journal de bord.

Colomb, sans le dire, avait donc fini par adopter les idées de Pinzon relativement à cette île fameuse. Les faits qui viennent d'être exposés et le langage de Fernand rapporté un peu plus haut permettent de comprendre l'évolution qui s'était faite dans les idées de son père.

Apèrs avoir fait plus de 1,000 lieues, sans découvrir la terre qu'il cherchait à 750 lieues

1. Journal de bord et lettre à Santangel. On croit que cette île est celle appelée aujourd'hui Watling, située par le 23° 55 de latitude nord et par le 74° 28 de longitude ouest de Greenwhich.
2. Journal de bord, 13 oct. 1492.

seulement des Canaries et alors qu'il avait à affronter le mauvais vouloir de son équipage qui ne croyait pas à l'existence de cette terre, il se trouva en présence de l'assurance de Pinzon qu'en modifiant la direction suivie jusqu'alors on devait trouver l'île asiatique de Cypangu. Il hésite sur ce qu'il doit faire, puis se décide à prendre la direction indiquée et fait encore une centaine de lieues sans rien découvrir. C'est alors, vraisemblablement, que les doutes qui devaient le tourmenter depuis quelque temps déjà prirent une forme définitive, en lui suggérant l'idée que son île Antilia devait être la même que celle de Cypangu et que c'est dans la mer des Indes, qu'il croyait avoir atteinte, qu'il fallait la chercher. Il ne semble pas qu'il y ait une autre manière de concilier les faits avec ce que dit Fernand Colomb de l'identité de l'île que son père cherchait depuis l'origine avec Española et Cypangu.

Cette évolution dans les idées de Colomb doit être placée dans la période comprise entre le 6 et le 12 octobre. Jusque-là, il ne paraît pas avoir pensé à la Cypangu de Pinzon.

6. — *Colomb identifie Española (Haïti) avec Cypangu.*

Du 13 au 20 octobre, on navigue au milieu des Antilles, passant d'île en île sans trouver celle qui, à la satisfaction de Colomb, devait être Cypangu. Le 21, il croit que c'est Cuba, dont les naturels lui ont parlé avec admiration. Le 24, il se confirme dans cette opinion, en se rappelant les sphères et les mappemondes qu'il a vues. Le 26, il se dirige vers cette île ; le 28, il y aborde et persiste dans sa manière de voir ; mais, après avoir exploré une partie de ses côtes, il change d'avis et croit qu'il faut y voir une section du continent asiatique même. Le 2 novembre, il est si persuadé de cela qu'il envoie deux hommes dans l'intérieur pour remettre au Grand Khan les lettres de créance des Rois Catholiques, qu'il avait emportées probablement pour répondre au désir de Pinzon.

L'insuccès de cette démarche ne modifie pas sa conviction quant au caractère asiatique de cette île, et il reprend sa recherche de Cypangu. Du 3 novembre au 20, il poursuit

cette recherche avec ardeur. Le 5 décembre, il découvre Haïti et croit enfin avoir trouvé ce qu'il cherchait ; il y aborde, explore une partie de ses côtes et donne à l'île le nom d'*Española*.

Dans le Journal de bord, tel que nous le possédons aujourd'hui, Colomb ne dit pas qu'il reconnut Cypangu dans l'île Española, mais il le dit ailleurs [1], et il garda cette conviction toute sa vie. Son fils, comme on l'a vu dans le passage cité plus haut, non seulement admet le fait, mais assure que son père savait où était cette île.

Ainsi, l'île à laquelle Colomb donna le nom d'*Española* était celle sur laquelle il avait réuni patiemment des indications qui lui inspiraient toute confiance ; cette île était celle qu'avant la découverte on désignait tantôt sous le nom d'Antilia, tantôt sous celui d'île des Sept Cités. C'était celle que Pinzon croyait être Cypangu.

Las Casas a formulé en deux lignes les véritables causes de cette découverte, quand il a dit que le grand Génois était certain de trouver son île, « soit qu'il eut quelques occasions

1. Dans l'acte constitutif de son majorat et dans une annotation à Pline. *Raccolta. Postilla*, n° 23.

« d'en avoir connaissance, soit par quelque « conjecture qu'il s'était faite [1]. »

Colomb considéra que la découverte de l'île qu'il cherchait mettait fin à sa mission et il se prépara à rentrer en Espagne.

7. — *Résumé du chapitre.*

Les fait exposés dans ce chapitre autorisent les conclusions suivantes :

Colomb et Pinzon partent de Palos, le premier avec le dessein arrêté de se mettre à la recherche de l'île appelée alors Antilia, qu'il croyait située à 750 lieues environ des Canaries, le second avec le désir de trouver Cypangu, qu'il devait croire bien plus occidentale.

L'expédition ayant suivi inutilement pendant plus d'un millier de lieues la route fixée par Colomb — le 28e parallèle — et les équipages montrant des signes de mécontentement, Pinzon propose de prendre une nouvelle direction qui conduirait à Cypangu. Colomb, après avoir hésité, se résout à ce parti, et on fait sans résultat une centaine de lieues dans la nouvelle direction.

1. Las Casas, vol. I, p. 287.

Désorienté par le fait que l'île sur laquelle il avait des indications certaines échappe toujours à ses recherches, malgré la longueur de la route parcourue, Colomb se persuade que c'est la même que Cypangu et qu'elle doit se trouver dans la mer des Indes, qu'il croit avoir atteinte.

A partir de ce moment, il ne pense plus qu'à cette île, qu'il cherche partout et qu'il finit par reconnaître dans Haïti, qu'il nomme Española.

CHAPITRE VII

LE RETOUR. — ÉVOLUTION DANS LES IDÉES DE COLOMB.

1. — *Sa première lettre rendant compte de sa découverte.*

Si on observe la teneur du Journal de bord de Colomb, on voit que son auteur passe brusquement de la recherche attentive et suivie d'une île ou terre sur laquelle il avait des indications, à celle d'une île asiatique, sans donner la raison de ce changement soudain, que rien dans son texte ne faisait prévoir.

On peut aussi constater que si, en partant des Antilles pour retourner en Castille, il était convaincu qu'il avait découvert des îles asiatiques, il ne s'était pas encore persuadé, comme il va bientôt l'être, que son expédition avait eu pour objet de se rendre aux extrémités de l'Asie orientale.

Colomb se mit en route pour rentrer à Palos

le 4 janvier 1493. Le 18 février, il relâche à l'île Sainte-Marie des Açores et écrit, ou date de là, la première lettre par laquelle il rend compte de sa découverte.

Eh bien, dans cette lettre qui est adressée à un grand personnage, l'*Escribano de Racion*, Luis de Santangel, et qui reçut immédiatement une grande publicité, Colomb dit qu'il revient de la mer des Indes, où il a découvert de nombreuses îles, mais il ne dit ni qu'il était parti pour y aller, ni que c'est là que les souverains lui avaient ordonné d'aller, — ce qu'il dira plus tard.

Cette omission, inadmissible dans un tel document, si réellement les choses s'étaient ainsi passées, montre qu'au moment où il écrivait cette lettre, Colomb était toujours sous l'impression que c'est en cherchant les terres qu'il s'était engagé à découvrir qu'il avait été entraîné jusqu'à une région éloignée, qu'il prit de bonne foi pour celle des Indes asiatiques.

2. — *A Lisbonne, il laisse dire qu'il revenait de la découverte d'Antilia et de Cypangu.*

Poursuivant sa route, Colomb s'éloigna des Açores et tenta de gagner le port de Palos, mais

la tempête, une grosse mer et des vents contraires l'obligèrent à chercher un refuge dans le Tage, d'où il se rendit auprès du roi Jean, qui avait exprimé le désir de le voir et qui le reçut avec bienveillance.

Deux témoins oculaires, Ruy de Pina et Garcia de Resende nous ont donné un récit de cette entrevue, et tous deux disent que Colomb revenait de la découverte d'Antilia et de Cypangu. Ils ne disent pas que c'est de Colomb même que vient cette assertion, mais, si elle ne remonte pas à lui-même, elle vint sûrement de ceux qui l'accompagnaient. A ce moment, c'était donc là l'opinion des membres de l'expédition, ce qui est une autre confirmation du fait avancé plus haut, que cette expédition avait été organisée par Colomb uniquement pour aller à la recherche d'Antilia, et que Pinzon s'y était associé dans l'espoir de découvrir Cypangu.

3. — *Colomb se persuade qu'il revenait des Indes orientales et qu'il y avait été envoyé.*

Colomb arriva à Palos le 15 mars 1493 et écrivit aussitôt aux Rois Catholiques pour leur apprendre son retour et les aviser de ses décou-

vertes aux Indes. Nous n'avons pas sa lettre, mais nous savons qu'il leur tint ce langage par la réponse des souverains.

Jusqu'à ce moment, les documents colombiens sont d'accord avec les faits tels que nous pouvons les contrôler.

A moins, en effet, que, contre toute vraisemblance, on veuille entendre les expressions de *las Indias* du Journal de bord de Colomb, comme signifiant non les Antilles, mais les Indes orientales, le grand Génois n'a encore rien dit du dessein qu'il aurait formé dès l'origine, de se rendre par l'ouest aux extrémités orientales de l'Asie, et rien ne peut donner à penser qu'il a pu avoir un dessein de ce genre.

On le voit rechercher avec soin toutes les indications relatives à l'existence de terres ou d'îles nouvelles à l'ouest, on voit que, parmi ces indications, il y en a qui lui inspirent une confiance si absolue qu'il n'hésite pas à s'engager à découvrir les îles auxquelles elles se rapportent et à exiger en échange des privilèges royaux. On assiste aux préparatifs qu'il fait pour remplir son engagement, on le suit dans toute son explication et on constate que pas un instant il n'a douté de l'existence de l'île qu'il disait

connaître, et que, s'il s'est trompé sur la distance à laquelle il croyait la découvrir, il l'a néanmoins découverte, mais à une distance si grande qu'il a pu croire de bonne foi que sa recherche l'avait entraîné jusqu'aux mers des Indes.

Dans tous ces faits et dans tous ceux qu'on peut relever depuis le moment où Colomb conçut son projet jusqu'à celui de sa complète exécution, on ne trouve rien qui puisse autoriser la supposition qu'il avait en vue la découverte d'une route nouvelle pour se rendre aux Indes asiatiques et encore moins qu'il avait entretenu les Rois Catholiques de ce dessein.

Mais, dès son retour à Palos, il prend une attitude différente de celle qu'il avait eue jusqu'alors et qui ne peut s'expliquer que par le travail d'une imagination ardente qu'aucun sens critique ne tempérait.

Le fait que l'île qu'il comptait trouver à 750 lieues des Canaries n'avait été découverte qu'aux extrémités de l'Atlantique et dans une région qu'il prit pour la mer des Indes, les discours enthousiastes que Pinzon lui tenait sur Cypangu, la lettre pour le Grand Khan dont il s'était muni, ce qu'il avait peut-être lu dans Marco Polo relativement à ce personnage et à

cette île fameuse, tout cela avait fermenté dans son esprit et avait fini, comme on l'a vu, par l'amener à la conviction que son île Antilia était la même que la Cypangu de Pinzon. Cette première illusion en fit naître une autre. Comme Cypangu était notamment dans la région des Indes, il a dû se dire qu'en fait, c'était pour se rendre aux extrémités de l'Asie qu'il s'était mis en route, et que son expédition avait eu à la fois pour objet et pour résultat la découverte d'une voie nouvelle pour atteindre la région des épices.

Cette chimérique conception va maintenant devenir une idée fixe chez Colomb et, jusqu'à sa mort, on le voit la caresser et la développer. C'est pour aller aux extrémités asiatiques du monde qu'il fait ses trois autres voyages et c'est pour montrer que son idée est justifiée scientifiquement qu'il se met à lire d'Ailly, Pie II, Pline et Marco Polo, d'où il tire le bizarre système cosmographique qu'il a exposé dans ses lettres.

1. — *Incrédulité des souverains. Les Bulles.*

Des deux faits avancés par Colomb à son retour à Palos, l'un qu'il revenait des Indes

asiatiques, l'autre que son objet avait été de s'y rendre, le premier obtint tout d'abord quelque créance. Les souverains y crurent et s'empressèrent d'appeler le Génois « notre vice-roi et gouverneur des îles découvertes dans les Indes — *en las Indias* ». C'est alors que cette expression de *las Indias*, qui va devenir si fréquente, paraît pour la première fois dans les documents ; avant cela elle ne figure dans aucun. Mais on ne tarda pas à revenir à une appréciation plus judicieuse du grand fait qui venait de se produire et les îles nouvelles ne furent plus désignées que comme étant dans les parages des Indes — *en la parte de las Indias* —, ce qui n'était pas encore exact et on le savait bien, mais l'usage de cette dénomination de *las Indias* s'était rapidement accrédité et on ne put que la corriger partiellement ; plus tard on compléta la rectification par l'addition du mot occidentales.

Remarquons à ce sujet que dans les bulles papales du 3 et du 4 mai 1493, rendues pour assurer à Ferdinand et à Isabelle la possession des îles découvertes par Colomb, ces îles y sont désignées comme étant dans la direction des Indes — *versus Indos*. Lorsque les deux souverains sollicitaient ces bulles, ils savaient donc

que Colomb n'avait pas été aux Indes, et cela se passait à peine deux mois après le retour du découvreur.

Quant au second fait annoncé par Colomb, que son expédition avait été faite pour chercher le Levant par le Ponant, il est inconnu à ses contemporains, ainsi qu'on va le montrer.

5. — *Témoignages négatifs des contemporains.*

Le premier fait à relever est celui que, parmi les cent personnes environ qui revinrent avec Colomb, ainsi que parmi celles qui assistèrent aux préparatifs de son expédition, on n'en connaît pas une qui ait dit qu'il fût question, en 1492, d'aller aux Indes asiatiques, ou qui ait cru qu'on avait poussé jusque-là. On sait, au contraire, que La Cosa, qui fit partie du 1er et du 2e voyage, pensait tout autrement et qu'en 1494 Colomb obligea son équipage à signer une déclaration portant que Cuba faisait partie de l'Asie [1].

1. Pour La Cosa voir sa carte de 1500, dont il y a de nombreuses éditions, et pour la déclaration faite au second voyage, voir le récit de Cuneo, *Histoire critique*, vol. II, pp. 293-97.

En Italie, néanmoins, on paraît avoir admis à l'origine la version de Colomb ; un peu plus tard cependant les auteurs italiens n'en font plus mention.

Mais c'est ce que l'on pensait en Espagne de cette prétention de Colomb qu'il est important de savoir. Eh bien ! nous nous trouvons ici en présence d'un fait assurément singulier. Les auteurs espagnols contemporains de la découverte ne tiennent aucun compte de la thèse de Colomb, qu'il avait proposé aux souverains d'aller aux Indes par l'ouest et que cette proposition avait été agréée. Si jamais il a été question de pareille chose entre eux et lui, ils l'ignorent complètement ; ils semblent même ne pas savoir que Colomb avait avancé ce fait, car, dans ce cas, il est vraisemblable que l'un d'eux, tout au moins, l'aurait mentionné. Pour eux tous, la grande entreprise de 1492 n'a eu d'autre objet que les découvertes qui ont été faites.

Telle est l'opinion du cosmographe Estanquez et du moine Aspa, qui écrivaient au commencement du XVIe siècle, c'est-à-dire de 1504 à 1518 [1]. Telle est celle de Bernaldez, qui em-

1. *Histoire critique*, II, p. 307-309.

prunte ses renseignements à Colomb même [1]. C'est aussi celle d'Oviedo, historiographe des Indes, qui connaissait tous les Colomb et qui n'a pu rien ignorer de ce qui se rapporte aux origines de la découverte du Nouveau Monde. Son opinion à ce sujet est formelle et décisive : c'est pour aller à la recherche d'îles qu'Oviedo croyait être les Hespérides que Colomb fit son expédition, c'est parce qu'il connaissait ce que les anciens ont dit de ces îles et peut-être aussi parce qu'il avait d'autres indications à ce sujet, qu'il les chercha, et c'est parce qu'il était capable de mener à bonne fin une entreprise aussi difficile qu'il a réussi [2].

Le témoignage de Gomara et de Garibay est tout aussi concluant. L'un et l'autre ignorent la légende de la recherche du Levant par le Ponant et tous les autres auteurs du temps qui ont parlé de Colomb, avant Herrera, sont dans la même ignorance.

On peut donc dire, que 50 ans après la mort de Colomb, personne en Espagne ne comprenait sa grande entreprise autrement que comme ayant eu pour unique objet les découvertes

1. *Reyes Catolicos*, ch. CXVIII et CXIX.
2. OVIEDO, liv. II, ch. III et IV.

mêmes qu'il fit. Si l'heureux Génois a conçu le vaste dessein de montrer qu'on pouvait se rendre aux riches régions des épices par une voie beaucoup plus courte que celles connues et pratiquées, ce qui eût assuré à l'Espagne des avantages commerciaux considérables, personne ne le sait.

Les écrits qui nous restent de lui, dans lesquels il assure que tel était son dessein, n'ont été publiés, il est vrai, que de notre temps, mais est-il admissible qu'un projet de cette importance ait pu être formulé et proposé à deux gouvernements différents, soumis à de grands personnages, discuté par eux et avec eux, puis finalement accepté grâce à l'intervention de plusieurs intermédiaires influents, et ait enfin reçu un commencement d'exécution, sans qu'aucun document public ou aucun écrit particulier en témoigne ?

Il est bien difficile de le croire.

6. — *Conclusions qu'imposent les faits exposés.*

Les faits qui viennent d'être exposés se résument de la manière suivante :

Lorsque Colomb quitta les îles qu'il avait

découvertes, pour rentrer en Espagne, il était convaincu que l'une d'elles était celle qu'il cherchait, celle que l'on désignait, avant son départ de Palos, sous les noms d'Antilia ou d'île des Sept Cités, celle même que Pinzon appelait Cypangu et qui se trouvait, non, comme il l'avait cru, à 750 lieues des Canaries, mais dans la mer des Indes.

A son arrivée à Palos, l'évolution dans ses idées, commencée au moment de la découverte, l'avait amené à croire et à dire que non seulement il revenait des Indes, mais qu'il était parti pour y aller.

La première de ces assertions, accueillie d'abord par quelques-uns, fut rapidement discréditée ; la seconde ne trouva aucune créance.

Le témoignage unanime des auteurs contemporains, ainsi que celui des documents, montre que, du vivant de Colomb et pendant près d'un demi-siècle après sa mort, on ne donnait pas à l'entreprise de 1492 un autre caractère que celui d'une expédition à la recherche d'îles ou de terres nouvelles dont l'existence et la situation étaient démontrées à ceux qui devaient les découvrir.

CHAPITRE VIII

LA THÈSE COLOMBIENNE.

1. — *Comment elle s'est formée.*

L'examen suivi et rigoureusement exact que nous venons de faire de toutes les circonstances dans lesquelles le projet de Colomb prit naissance, se développa et fut mis à exécution, ne peut, il semble, laisser aucun doute que, du temps de son auteur et longtemps après sa mort, on ne soupçonnait pas que les découvertes de terres nouvelles qu'il se proposait de faire fussent subordonnées à celle, bien plus importante, d'un passage aux Indes par la voie de l'ouest.

Comment se fait-il donc que ce soit une opinion toute différente qui ait prévalu et qu'on tienne aujourd'hui pour acquit que l'objet de l'expédition de 1492 était de passer aux îles de l'Asie orientale par la voie de l'ouest, que nul n'avait encore pratiquée ?

Essayons de l'expliquer.

2. — *La découverte du pilote anonyme.*

Les contemporains de Colomb ne croyaient pas seulement que l'expédition de 1492 avait été organisée uniquement pour aller à la découverte d'une terre ou île que Colomb disait connaître, ils pensaient aussi que cette terre ou île lui avait été indiquée et que sa découverte lui avait été ainsi tracée d'avance. Nous avons à cet égard le témoignage formel de Las Casas, qui dit que les compagnons mêmes de Colomb s'exprimaient ouvertement dans ce sens. Las Casas, qui a consacré un chapitre entier à cette histoire, n'en garantit pas l'authenticité, mais, loin de la contredire, il cite quelques faits qui la rendent plausible et conclut en disant que la Providence, qui avait assigné à Colomb la mission de révéler l'existence du nouveau monde, a bien pu vouloir l'éclairer de cette manière sur ce qu'il avait à faire [1]. Oviedo et Gomara mentionnent

1. Le chapitre XIV du livre premier de Las Casas est entièrement consacré à cette histoire, nous en avons indiqué toutes les sources au ch. VI de la 4e Etude de notre *Histoire critique*, vol. II, p. 210 et sq. Pendant longtemps on la considéra comme une calomnie. Humboldt la traite de conte et M. Gallois, si judicieux d'ordinaire, l'a considérée, pendant un temps,

aussi ces propos sans les contredire, et d'autres affirment qu'ils étaient fondés. Las Casas nous dit, d'ailleurs, qu'on a pu apprendre l'histoire de la bouche même de Colomb, et diverses particularités bien attestées montrent, en effet, qu'il ne cachait pas avoir des renseignements sur l'île qu'il cherchait.

Mais, outre que les ennemis et les envieux de Colomb racontaient cette histoire d'une manière qui lui était préjudiciable, elle contredisait la thèse si chère au grand Génois que l'objet originel de son entreprise était une grande découverte géographique et confirmait l'opinion courante que cette entreprise n'avait été faite que dans le but intéressé de trouver des terres nouvelles dont on espérait tirer de grands profits. Dans les quarante ou cinquante années qui suivirent la mort de Colomb, on ne trouve nulle part l'expression d'une autre conception de son œuvre.

comme une hypothèse. Je doute qu'il s'exprimerait ainsi maintenant. Pour d'autres opinions aussi bizarres, voyez p. 218-222, vol. II, de notre *Histoire critique...*

3. — *L'intervention historique du fils de Colomb et de Las Casas.*

L'opinion qu'on vient de résumer était celle généralement accréditée au milieu du xve siècle, et ce serait encore aujourd'hui celle qui prévaudrait, si la publication, en 1571, du livre de Fernand Colomb et celle des vues conformes de Las Casas, que Herrera, qui avait obtenu communication de ses manuscrits, fit connaître en 1601, n'avait complètement changé le cours des idées sur les faits qui amenèrent la découverte du nouveau monde.

A partir de ce moment, l'œuvre de Colomb fut considérée tout autrement qu'elle l'avait été jusqu'alors. On admit que, comme Colomb l'avait soutenu, l'entreprise de 1492 avait été faite pour frayer une nouvelle route aux Indes asiatiques et que la découverte possible de nouvelles îles sur la route à prendre pour réaliser ce grand dessein n'était qu'un objet secondaire.

On voit la portée de cette manière de présenter les choses : l'entreprise de Colomb ne doit pas être confondue avec celles des nom-

breux aventuriers du temps qui cherchaient à faire de nouvelles découvertes dans l'espoir d'en tirer des avantages pécuniaires. Elle avait un caractère théorique et scientifique absolument désintéressé. C'est pour faire une grande découverte géographique qu'elle a été instituée et, si elle n'a pas fait celle qu'elle avait en vue, elle en a fait une autre d'aussi grande importance : elle a révélé l'existence de l'Amérique.

Les documents produits à l'appui de cette thèse sont : deux lettres de Colomb, une attribuée à Toscanelli, le livre de Fernand Colomb, celui de Las Casas, une autre lettre où Colomb invoque le témoignage des Rois Catholiques, et la pièce qu'il emporta pour l'accréditer auprès du Grand Khan. On va examiner ces pièces pour déterminer leur valeur historique et voir si elles sont de nature à faire écarter l'opinion généralement accréditée avant leur publication sur le véritable dessein de Colomb en 1492, opinion que les pages précédentes ont montrée être justifiée par tous les documents et tous les faits connus de la période antérieure à la grande découverte, ainsi que par le témoignage des contemporains de l'événement, qui n'ont pas puisé leurs informations uniquement aux sources colombiennes.

CHAPITRE IX

LE TÉMOIGNAGE DE TOSCANELLI.

1. — *La correspondance que Colomb aurait entretenue avec cet astronome.*

A cause de l'importance qu'on lui a donnée et des nombreuses discussions dont elle fait l'objet, on va commencer par la lettre de 1474, attribuée à Toscanelli, l'examen des documents qui montreraient que, dès l'origine, Colomb avait eu en vue les îles de l'Asie orientale. Avant d'aller plus loin, remarquons que la démonstration de l'authenticité de cette lettre qui a été soutenue et qui l'est encore par tant de bons esprits, n'a aucun intérêt historique, s'il est établi qu'en 1492 Colomb ne se proposait pas de se rendre aux côtes orientales d'Asie.

Paolo Toscanelli, qui naquit en 1397 et qui mourut en 1482, avait été, dit-on, en relations avec des érudits portugais. Colomb se serait mis en rapports avec lui et en aurait obtenu la

copie d'une lettre et d'une carte qu'il aurait adressées en 1474 au roi Alphonse V de Portugal, qui l'avait fait consulter sur la route à prendre pour aller aux Indes orientales, par un de ses conseillers nommé Martins. Dans cette lettre, dont F. Colomb et Las Casas donnent chacun une version différente, mais identique au fond, Toscanelli recommande de prendre la route de l'ouest, qui était tracée sur la carte accompagnant la lettre où se trouvent les indications géographiques nécessaires pour mettre à exécution le projet.

Ni Fernand Colomb ni Las Casas ne donnent la date de ces rapports de Colomb avec Toscanelli, mais, comme ils disent l'un et l'autre que Colomb ne forma son projet qu'après avoir pris connaissance des papiers de Perestrello, que lui communiqua sa belle-mère, il est clair que ce projet n'est pas antérieur au mariage de notre Génois, qui ne peut être placé avant 1478, puisque c'est à la fin de l'année précédente que Colomb revint à Lisbonne pour y rester. Et comme, d'un autre côté, Las Casas dit que Colomb communiqua avec Toscanelli au moment de mettre son projet à exécution, ce qui veut dire au moment où il le soumit au roi Jean, on est obligé de dater cette correspondance de l'année 1481 ou

1482. On remarquera que c'est dans le courant de cette dernière année que l'astronome mourut. A l'âge de 83 ans il aurait donc pris la peine de copier une carte et une lettre, écrites 10 ans auparavant, pour les envoyer à un homme n'ayant alors aucune notoriété et qu'il ne connaissait pas, ce qui est d'autant plus curieux qu'à sa mort, survenue quelques mois après, on ne trouva dans ses papiers la minute d'aucune de ces deux pièces.

Les difficultés, l'ignorance où l'on était des rapports de Toscanelli tant avec le roi Alphonse qu'avec Colomb, et d'autres particularités qui se rattachent au sujet, ont fait l'objet de bien des commentaires, que nous avons amplement exposés et expliqués ailleurs [1], mais dont il importe de préciser ici le caractère, ainsi que les conclusions auxquelles cette controverse a conduit.

Si les faits ainsi avancés par Fernand Colomb étaient exacts, ils prouveraient que Colomb s'était préoccupé avant l'année 1492 de la possibilité de se rendre aux Indes orientales en prenant par l'ouest ; mais ils ne prouveraient pas que c'est ce qu'il a tenté de faire. On tient cependant le fait pour acquis. Séduits par le caractère exceptionnel

1. *Histoire critique*, vol. I, pp. 89 et sq.

de la lettre produite, impressionnés par la notoriété de celui auquel on l'attribuait et ajoutant toute foi à ceux qui en ont révélé l'existence, la plupart des auteurs qui écrivirent après la mort des contemporains du grand événement jugèrent que les choses s'étaient passées comme on le disait, et aujourd'hui encore, c'est principalement sur la correspondance que Colomb aurait entretenue avec Toscanelli qu'on s'appuie pour dire que l'entreprise de 1492 avait surtout pour objet le passage aux Indes par l'Atlantique, et que l'astronome florentin en fut l'initiateur.

Aussi longtemps qu'on se borna à l'étude des documents d'origine colombienne, on ajouta foi à cette explication de l'entreprise de 1492 et on en tira cette conséquence naturelle que, les choses étant ainsi, Toscanelli devait être considéré comme l'initiateur de la découverte de l'Amérique. Mais avec le temps on finit par s'apercevoir que cette manière de comprendre le plus grand fait de l'histoire du monde était inconciliable aussi bien avec l'idée que les contemporains se faisaient de l'entreprise de Colomb qu'avec les termes du contrat officiel qui en prescrivit l'exécution.

Cette constatation, bien que tardive, obligeait à un examen critique de l'origine et du caractère des pièces, et on va voir ce qui en est résulté.

2. — La provenance des pièces attribuées à Toscanelli.

Le premier point qui occupa la critique fut de déterminer la valeur de nos sources d'information sur l'existence d'une correspondance aussi extraordinaire, et ce n'est pas sans surprise qu'elle constata que des pièces ayant une telle importance historique, qui émanaient, assurait-on, d'un savant renommé et qui avaient pour destinataires de hautes personnalités, n'étaient arrivées à notre connaissance que par des voies colombiennes.

C'est uniquement, en effet, par le témoignage de Fernand Colomb et par celui de Las Casas que nous apprenons l'existence de cette correspondance et que nous en connaissons le texte. Les auteurs italiens et portugais sont absolument muets sur ce point. Aucun document n'en fait mention. Ni Toscanelli, ni Colomb, ni aucun autre n'en a parlé.

Ainsi un roi de Portugal, qui avait entrepris d'envoyer des navires aux Indes par la voie ordinaire de l'est, aurait voulu savoir ce que pensait de ce projet un savant étranger, et ce savant aurait conseillé d'abandonner la voie de l'est pour prendre celle de l'ouest, sans que, ni dans les documents portugais, ni dans les biographies

de ce roi, dont la vie a été écrite avec force détails, on trouve aucune trace d'un projet aussi important, ainsi que de la correspondance qu'il aurait motivée, sans qu'aucun auteur italien ait su qu'une de leurs notabilités scientifiques avait été en relation avec ce monarque relativement à ce sujet, sans qu'aucun cosmographe ait soupçonné qu'il avait fait une carte montrant la proximité des Indes des côtes occidentales de l'Europe, sans que rien dans les papiers laissés par ce savant ait révélé qu'il s'était fait une opinion sur la route des Indes différente de celle généralement acceptée et qu'il avait correspondu à ce sujet avec un roi de Portugal et le futur découvreur de l'Amérique.

Voilà qui est bien extraordinaire. On comprend difficilement que ce soit par Fernand Colomb et par Las Casas seuls que nous apprenions que le roi Alphonse avait conçu le dessein, inconnu à tous ses biographes, d'entreprendre le passage aux Indes par la voie de l'est et que, pour s'éclairer sur cette navigation, il s'était avisé de consulter un savant étranger qui n'avait jamais voyagé, alors que les Portugais étaient de son temps les premiers navigateurs du monde.

3. — *Le silence de Colomb.*

Devant ce fait singulier, le premier devoir de la critique était de s'assurer du témoignage de Colomb même à cet égard. Si les faits avancés par son fils et par son premier biographe sont vrais, il a dû les mentionner quelque part. Il n'est pas vraisemblable qu'il a pu passer sous silence une correspondance comme celle-là, qui aurait contribué à la formation de ses idées cosmographiques et qui avait déterminé l'œuvre capitale de sa vie.

Eh bien, toutes les recherches faites dans ce but sont restées infructueuses. Colomb, qui aimait à se prévaloir des études qui l'avaient amené à former son grand dessein de passer aux Indes par une autre route que celle connue, qui prenait plaisir à citer les auteurs dont les opinions fortifiaient les siennes, n'a jamais écrit le nom de Toscanelli, dont il paraît ne pas avoir soupçonné l'existence !

Voilà qui est encore très singulier. On a dit qu'il n'était pas de son intérêt de dévoiler la source scientifique de son grand dessein. Mais c'est précisément ce qu'il cherchait, dans le but

évidemment de lui donner plus de poids. On a dit aussi que les écrits où il aurait parlé de ce qu'il devait à Toscanelli sont probablement perdus ; mais ceux qui nous restent montrent précisément la véritable source de ce dessein, et cette source n'est pas Toscanelli.

Nous restons donc en présence du seul témoignage de Fernand Colomb et de Las Casas. Arrêtons-nous-y quelques instants.

4. — *Le témoignage de Fernand Colomb.*

En examinant de près celui du fils du découvreur, on voit qu'il n'est pas établi d'une manière certaine.

Fernand Colomb mourut en 1539, laissant en manuscrit l'histoire de son père, qu'il venait de terminer. Mais en 1571 cet ouvrage fut publié en italien à Venise, et c'est là que parut pour la première fois la correspondance de Toscanelli, qui était alors entièrement inconnue du public. Bien avant cette publication cependant, Las Casas, qui entretenait des relations intimes avec la famille de Colomb, avait obtenu communication du manuscrit espagnol original du livre de Fernand et en avait extrait, outre

la plupart des renseignements qu'il donne sur le découvreur, des passages textuels nombreux, ainsi qu'un chapitre entier. Or, la version espagnole qu'il donne des pièces attribuées à Toscanelli diffère, sous divers rapports, de la version italienne du texte de 1571 [1]. Ce n'est donc pas à l'œuvre manuscrite originale de Fernand, qu'il possédait, qu'il a emprunté la version espagnole des pièces en question, car il tombe sous le sens que, s'il avait eu à sa portée une version en cette langue de ces pièces venant d'un lettré, comme l'était Fernand, c'est celle-là qu'il aurait donnée et non celle, incorrecte et mêlée d'italianismes, qu'on trouve dans son livre. On est donc fondé à croire que ces fameuses pièces ne se trouvaient pas dans l'œuvre primitive du fils de Colomb et qu'elles ont été ajoutées à l'édition italienne de 1571. On sait, d'ailleurs, que cette édition porte les traces de diverses interpolations dont Louis Colomb, neveu de Fernand et héritier de ses papiers, paraît avoir été l'auteur, puisque c'est par ses soins que cette édition italienne vit le jour.

Si la supposition que l'œuvre originale de

1. *Histoire critique*, vol. I, pp. 169-174.

Fernand ne devait pas mentionner la prétendue correspondance de Toscanelli avec le roi Alphonse et avec Colomb est fondée, Las Casas reste notre unique source d'information sur l'existence de cette correspondance.

5. — *Le témoignage de Las Casas.*

Ce témoignage a une grande valeur morale. Celui qui l'a donné était un homme passionné au point d'être quelquefois aveugle et injuste, mais il était intègre, bien intentionné et digne de foi. Il faut donc peser avec une scrupuleuse attention ce qu'il dit de l'existence de la correspondance à laquelle on attribue une si grande influence sur l'œuvre de Colomb.

Si les pièces qui la composent ne lui viennent pas de Fernand Colomb, comme cela paraît certain, d'où lui venaient-elles ? Vraisemblablement, pas des papiers de Colomb qu'il avait à sa disposition, car dans ce cas il n'aurait pas manqué de le dire, comme il le fait chaque fois qu'il tire un renseignement ou un document de cette source ; et ici, plus qu'en toute autre occasion, il y avait intérêt à ne pas garder le silence sur ce point. Il se borne cependant à

écrire qu'on lui avait communiqué ces pièces sans indiquer l'auteur de cette importante communication [1], qui était, sans doute, un membre de la famille de Colomb, Luis Colomb, peut-être, car à l'époque où Las Casas mettait la dernière main à son livre — de 1550 à 1561 — le petit-fils du découvreur était entré en possession des papiers de sa famille ainsi que de la bibliothèque de son oncle Fernand, et s'occupait de publications ayant pour objet de rectifier des écrits des temps préjudiciables à la mémoire de son aïeul [2].

Quoi qu'il en soit, Las Casas est très affirmatif dans ce qu'il dit : les pièces viennent de Toscanelli et il a en sa possession l'une d'elles, la carte qui accompagnait la lettre de 1474, carte à laquelle Colomb ajoutait entièrement foi, nous dit-il, et que lui, Las Casas, a étudiée pour en donner une description [3].

Voilà un langage on ne peut plus précis et qui semble ne laisser place à aucun doute. Cependant, en examinant de près les termes de ce langage, on voit que l'enthousiaste panégyriste

1. Las Casas, vol. I, p. 279. Voir aussi notre *Histoire critique*, vol. I, p. 115, note 147.
2. *Histoire critique*, vol. II, pp. 387-90.
3. Pour les textes de Las Casas et leur traduction, voir notre *Histoire critique*, vol. I, p. 115, et vol. II, pp. 549-566.

de Colomb n'est pas aussi certain qu'il affecte de le dire que la carte dont il parle venait réellement de Toscanelli. En effet, dans le sommaire du chapitre où il s'exprime avec tant d'assurance, sommaire écrit par lui-même, il dit qu'il *croit* avoir la carte de Toscanelli en sa possession : *Y esta carta dice el autor que la tiene, a lo que cree, en su poder* [1].

Le témoignage, en apparence si positif, de Las Casas, se réduit donc à l'expression de son opinion sur la provenance de la carte qu'il possède ; il est persuadé qu'elle est de Toscanelli et il l'affirme, mais, quand il arrive à résumer son propre langage, il reconnaît que ce n'est là, chez lui, qu'une croyance. Il ne nous fait pas connaître les raisons de cette croyance ; il ne nous dit pas de qui il tient cette carte, mais il nous laisse soupçonner que c'est d'une source suspecte.

Passons maintenant au témoignage qui résulte de l'existence d'une copie ancienne de la pièce principale de cette correspondance.

1. Las Casas, vol. I, p. 278.

6. — *La transcription de la lettre de 1474 sur un volume dont Colomb avait l'usage.*

Ce volume, qui fait partie de la Colombine, à Séville, est l'*Historia Rerum* de Pie II, que Colomb a largement mise à contribution pour la construction de son système cosmographique et qu'il a copieusement annotée. Le texte de la lettre de 1474, qui y est transcrit sur un feuillet de garde, est le texte latin qu'on dit être l'original. Il n'a été découvert qu'en 1871 par Harrisse. Fac-similé immédiatement et livré à la publicité, les uns y ont reconnu l'écriture de Colomb, d'autres celle de son frère Barthélemy. Le plus grand nombre a reconnu qu'il était impossible de se prononcer à cet égard. Quelques-uns cependant ont nié catégoriquement que cette écriture pût être celle de Colomb.

C'est à cette dernière opinion que nous souscrivons. Si cette copie était de la main de Colomb, qui mourut en 1506, son fils Fernand et Las Casas l'auraient connue, car ils étaient l'un et l'autre familiers avec le volume où elle se trouve, qu'ils citent fréquemment et dont ils mentionnent les notes que Colomb y a mises,

Dans ces conditions, il est impossible qu'une pièce autographe de Colomb, couvrant presque une page entière d'un volume in-folio, qu'ils ont souvent manipulé, leur ait échappé. Or, ils n'en font aucune mention. De deux choses l'une donc : ou cette transcription ne se trouvait pas sur le volume de Pie II quand ils écrivaient, l'un sa *Vie de Colomb* terminée en 1537, l'autre son *Histoire des Indes* terminée en 1561 ; ou si elle s'y trouvait déjà, ils n'en ont tenu aucun compte, supposition absolument inadmissible s'ils avaient cru avoir sous les yeux le texte original de Toscanelli transcrit par Colomb lui-même. Le fait que le texte latin de la Colombine ne correspond ni à la version italienne de 1571 ni à celle espagnole de Las Casas confirme l'une ou l'autre de ces deux alternatives, qui sont également contraires à la supposition que l'existence de ce texte ajoute quelque chose au témoignage de Fernand Colomb et de Las Casas.

On voit sur quelle base fragile repose la croyance que Colomb a été en rapports avec Toscanelli et qu'il a obtenu de lui des indications et des conseils qui détermineront son entreprise de 1492.

7. — *La question de l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli.*

Comme on l'a dit plus haut, cette question, qui a été si ardemment discutée, n'a aucune importance s'il n'est pas démontré que Colomb fit en 1492 ce que Toscanelli proposait de faire dans la lettre qui lui est attribuée. C'est là la question essentielle, la seule qu'il y a un intérêt historique à trancher. Qu'importe que cette lettre soit authentique ou non, si elle est restée sans effet. C'est seulement dans le cas où le conseil donné aurait été suivi qu'on pourrait considérer l'astronome florentin comme l'initiateur de la découverte de l'Amérique. Dans le cas contraire, elle est à cet égard comme si elle n'existait pas et l'historien de la grande entreprise n'a pas à en tenir compte.

La démonstration que Colomb eut des rapports avec cet astronome, si elle était possible, ne prouverait donc pas la chose qu'il est essentiel de prouver, s'il n'est pas établi que le Génois a fait précisément ce que ce savant aurait voulu qu'il fît. Or, personne n'a même tenté de montrer qu'il en a été ainsi ; on s'est unique-

ment attaché à faire voir que Toscanelli était un savant éminent et à dire qu'il avait fait preuve d'indépendance et de clairvoyance scientifique en soutenant que la voie de l'ouest était la plus courte pour se rendre aux extrémités de l'Asie orientale, ce que les documents cartographiques existant à l'époque n'autorisaient pas à avancer.

8. — *Les preuves de la supercherie.*

Il résulte des considérations qui précèdent qu'il est inutile de s'étendre sur les nombreuses preuves qui existent du caractère apocryphe des pièces composant la correspondance que Colomb aurait entretenue avec Toscanelli, puisqu'elles pourraient être authentiques sans qu'on puisse montrer par là la seule chose qu'il nous importe de savoir.

Bornons-nous donc à dire qu'aussi bien par leur forme que par le fond la lettre et la carte de 1474 ne sont pas l'œuvre d'un savant comme Toscanelli. On ne trouve, dans la lettre, ni l'enchaînement logique des propositions, ni la précision qu'un auteur habitué aux spéculations des sciences exactes y aurait

mises, et la carte n'est pas l'expression des idées qu'un cosmographe instruit pouvait se faire, à la date qu'elle porte, de l'étendue de l'espace maritime inconnu qui séparait les deux extrémités du monde.

Les rêveries des auteurs grecs anciens pouvaient seules autoriser une pareille conception.

Les portulans du xve siècle et des cartes bien connues, comme celle de Fra Mauro de 1459 et celle de Gênes de 1447 ou 1457 ne donnent pas au monde connu l'étendue que lui avait attribuée Marin de Tyr et Ptolémée, de sorte que l'espace maritime occidental restait considérable.

Il suffit, d'ailleurs, de lire la fameuse lettre de 1474 pour voir qu'elle a été entièrement composée avec les idées mêmes de Colomb, dont les origines que nous connaissons exactement et qui seront indiquées plus loin, sont étrangères à Toscanelli.

Il y a d'ailleurs une raison décisive pour ne pas admettre que cet astronome ait exprimé sur la route des Indes par l'ouest les vues formulées dans la lettre de 1474. C'est qu'elles n'étaient pas les siennes. Il résulte en effet du témoignage d'un Florentin du xve siècle, Pero Voglienti,

qui nous a laissé d'intéressants renseignements sur Toscanelli, que ce savant a suggéré aux Portugais l'ouverture de la route des Indes par l'est et que c'est à lui qu'on doit cette grande découverte géographique[1].

9. — *Les raisons qui montreraient que les pièces en question sont authentiques.*

Néanmoins, — comme les défenseurs de la tradition colombienne attachent une grande importance à la lettre de 1474 et à la carte qui est supposée l'avoir accompagnée, pièces qu'ils regardent quand même comme prouvant que Colomb a fait son expédition de 1492 pour se conformer aux conseils qui y sont donnés relativement à la route de l'Inde, il convient de faire connaître les raisons sur lesquelles ils s'appuient pour soutenir cette thèse.

On a vu ce que valent, sur ce point spécial, le témoignage de Fernand Colomb et celui de Las Casas, qu'on invoque tout d'abord, ainsi que celui qu'on tire de l'existence d'une copie

1. Voir sur ce témoignage de Voglienti notre *Histoire critique*, vol. I, pp. 154-161. Uzielli admet le fait, mais suppose que Toscanelli a pu indiquer aux Portugais les deux routes !

de la lettre de 1474 sur un volume que Colomb a annoté. A ces deux preuves de l'authenticité de cette pièce on ajoute les suivantes :

10. — *Les réminiscences de la lettre de 1474 chez Colomb.*

On remarque, en effet, dans la lettre prologue au Journal de bord de Colomb, l'expression de certaines idées et notamment une phrase entière qui se trouvent dans la lettre de 1474, et on a conclu de là que le grand Génois connaissait cette pièce avant son entreprise de 1492, ce qui serait une preuve de son authenticité.

C'est Humboldt qui le premier a fait cette remarque, à laquelle on a attaché une grande importance. Mais du temps de Humboldt on ne savait pas que Colomb avait lu et annoté Marco Polo. Nous possédons aujourd'hui le volume même ainsi annoté et on a pu constater que c'est là la source des prétendus emprunts qu'il aurait faits à la lettre de 1474.

11. — *L'identité des idées cosmographiques de Colomb avec celles exprimées dans la lettre de 1474.*

Cette identité est complète. Non seulement l'idée générale que la véritable route de l'Inde est celle de l'ouest est la même chez Colomb et chez l'auteur de cette lettre, mais le plan d'exécution l'est aussi. Même tracé de la route à suivre, même point de départ et point d'arrivée, même mesure du degré équatorial : 56 milles 2/3, même étendue donnée à l'espace maritime à franchir (130 degrés).

On a conclu de cette ressemblance extraordinaire entre les deux thèses que Colomb avait emprunté la sienne à la lettre de 1474, ce qui expliquait qu'il n'avait jamais nommé Toscanelli, auquel il fallait restituer le mérite d'avoir été l'initiateur de la découverte de l'Amérique.

Avant que tous les écrits de Colomb ne fussent bien connus, on pouvait encore hasarder cette opinion; mais il n'en est plus de même aujourd'hui. Depuis la publication de la *Raccolta colambiana*, où l'on trouve le fac-similé de toutes les notes que Colomb a mises à l'*Imago Mundi*

de d'Ailly, à l'*Historia rerum* de Pie II et à la relation de Marco Polo, nous sommes exactement renseignés sur la source de ses idées cosmographiques.

C'est par ce que disent Aristote, Sénèque et Pline qu'il a appris que l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde est peu étendu, c'est Esdras et d'Ailly qui le confirment dans l'exactitude de cette appréciation, l'un en disant que six parties de la terre sur sept sont à sec, l'autre en adoptant l'opinion des anciens à cet égard. C'est à Alfragan qu'il doit sa mesure du degré équatorial, d'où suit sa conviction que le globe est petit. C'est enfin aux trois ouvrages cités plus haut qu'il emprunte tout ce qu'il dit des Indes, de Cathay, du Grand Khan, de Quinsay et de la richesse de ces régions orientales.

Ce n'est pas que Colomb ait lu ou consulté les ouvrages des auteurs qu'il cite, mais il sait ce qu'ils ont écrit par les ouvrages de d'Ailly, de Pie II et de Marco Polo, qu'il a réellement lus et dont il a couvert les marges de notes révélatrices.

Voilà la véritable origine de la thèse de Colomb sur la possibilité d'arriver aux Indes en prenant la direction de l'ouest. Toscanelli ou l'auteur

de la lettre et de la carte de 1474, quel qu'il soit, n'y est pour rien, et par conséquent le découvreur de l'Amérique n'avait pas à cacher qu'il avait été en rapports avec l'astronome florentin, si tel était le cas.

12. — *Le préjudice que la fabrication de la lettre de 1474 causait à la mémoire de Colomb.*

La plus forte raison qu'on ait avancée en faveur de l'authenticité de la lettre de 1474 est basée sur le fait que sa publication, qui était préjudiciable à la mémoire de Colomb, est due uniquement au fils même du découvreur et à son panégyriste Las Casas, qui ne se seraient pas prêtés à la fabrication d'une pièce de ce genre.

Le fait que les pièces attribuées à Toscanelli sont préjudiciables à la gloire de Colomb, telle qu'il la comprenait dans les égarements de sa vive imagination, n'est pas contestable, puisqu'elles reportent à un autre le mérite auquel il attachait le plus de prix : celui d'avoir conçu l'idée d'aller aux Indes par l'occident et d'avoir montré comment cela pouvait se faire. Mais si cet argument est valable, il s'applique

autant à la production de ces pièces jusqu'alors inconnues qu'à leur fabrication. Cette production est cependant l'œuvre, sinon du propre fils du découvreur, ce qui peut être mis en question, du moins de son historiographe attitré, qui fut un de ses plus ardents panégyristes. Il faut donc que, malgré l'inconvénient qu'il y avait à grandir l'astronome florentin aux dépens du Génois, un intérêt supérieur ait déterminé leur action.

A la lumière des faits que nous connaissons, cet intérêt peut être déterminé.

13. — Les motifs du faux.

Colomb avait des ennemis et des envieux. Etranger, sans aucun antécédent connu, sans famille, cosmographe médiocre, marin sans expérience, il était parvenu tout d'un coup à une très grande situation, que son caractère altier, son amour du gain et l'absence de facultés affectives ne faisaient pas pardonner.

On savait qu'il s'était documenté sur toutes les entreprises maritimes qui avaient eu pour objet quelque exploration ou découverte du

côté de l'occident, qu'il tenait note de toutes les informations de ce genre qu'il obtenait, qu'il recherchait le commerce de ceux qui pouvaient lui fournir des indications sur l'existence de terres nouvelles à découvrir ; on savait enfin qu'il avait connu un pilote qui passait pour lui avoir confié des informations précieuses, et on voyait par son propre langage qu'il possédait des données sur ce qu'il se proposait de découvrir qu'il regardait comme si certaines qu'elles ne pouvaient avoir été suggérées par des spéculations théoriques.

De là à croire et à dire que ses découvertes lui avaient été indiquées, il n'y avait qu'un pas, et nous savons par Las Casas, par Oviedo et par Gomara notamment, que ce pas avait été franchi. Las Casas est particulièrement explicite sur ce point. Il nous dit que l'histoire du pilote anonyme était, au moment de la découverte, dans toutes les bouches et qu'il l'avait apprise des propres compagnons de Colomb, qui lui même en parlait.

Il n'y a pas de doute que la portée de cette histoire fût singulièrement exagérée et que les ennemis de Colomb, les Pinzon surtout, auxquels il avait tant d'obligations qu'il ne reconnut jamais, au contraire, devaient la raconter sous des

couleurs tout à fait préjudiciables à l'heureux Génois.

A l'époque où Fernand Colomb terminait la biographie de son père, en 1537 ou 1539, où Oviedo et Gomara écrivaient leurs ouvrages, 1534 et 1554, où Las Casas mettait la dernière main à son livre, 1550-1561, où Luis Colon, petit-fils du découvreur, obtenait de Charles-Quint l'autorisation de faire détruire les écrits préjudiciables à la renommée de son aïeul, l'histoire du pilote, auquel Colomb aurait été si redevable, était très répandue et faisait tort à sa mémoire, en l'atteignant dans sa prétention d'avoir conçu, le premier, un dessein d'ordre scientifique qui donnait à son entreprise un caractère particulier et qui mettait son auteur au-dessus de tous les navigateurs et découvreurs de son temps.

Or c'est précisément à ce moment qu'on vit apparaître les pièces attribuées à Toscanelli, pièces que personne ne connaissait, et d'après lesquelles cet astronome, qui mourut en 1482, aurait entretenu une correspondance avec Colomb relativement au passage aux Indes par l'ouest et lui aurait donné des indications géographiques nécessaires pour mener à bonne fin ce dessein.

Dans les circonstances où elle avait lieu, cette publication ne pouvait avoir d'autre objet que de réagir contre l'opinion qui s'accréditait de plus en plus, que l'entreprise de 1492 n'avait eu d'autre objet que la recherche de certaines îles ou terres qui avaient été indiquées à Colomb. Si tel n'avait pas été le résultat attendu de cette publication, que rien autrement n'obligeait à faire, les parents et amis de Colomb ne l'auraient pas faite. Elle eut, d'ailleurs, l'effet désiré, car si la croyance à l'intervention de Toscanelli dans l'entreprise de 1492 faisait de cet astronome l'initiateur de la découverte de l'Amérique, cette croyance donnait aussi un autre caractère à cette entreprise, qui, dès lors, paraissait avoir été motivée par une conception scientifique et non par le vulgaire dessein de mettre à profit les indications d'un autre. Ce qui est certain, c'est que la légende de la recherche du Levant par le Ponant, qui devait finir par prendre une si grande place dans l'histoire, ne commença à s'accréditer qu'après la publication des pièces attribuées à Toscanelli. Jusqu'alors on avait considéré l'entreprise de 1492 comme la considéraient les auteurs contemporains et comme la montraient les documents officiels.

On pourrait se demander ici qui est l'auteur

de cette habile supercherie, qui nous a dupés pendant si longtemps. Mais c'est là une question à laquelle on ne peut répondre que par des suppositions dont aucune ne s'impose.

Est-ce Barthélemy Colomb, qui était le cosmographe de la famille ? Est-ce Luis Colon, qui tripota dans les papiers de son grand-père et qui méditait de les publier ? Est-ce Fernand Colomb, qui, dit-on, manquait de scrupules ? Est-ce un autre ? On n'en sait absolument rien. Tout ce qu'on peut dire, c'est que cet auteur devait tenir de près à Colomb et croyait servir sa mémoire. Quel qu'il soit, les deux légendes qu'il a si puissamment contribuées à accréditer ont fait leur temps : et elles doivent disparaître du livre de l'histoire.

Mais, disons-le bien haut, en disparaissant, elles ne feront pas tort à la mémoire du grand Génois, car la vérité lui fait plus honneur que ses chimériques spéculations.

CHAPITRE X

LES AUTRES TÉMOIGNAGES ALLÉGUÉS.

1. — *Celui de Colomb.*

On ignore où et quand Colomb a avancé pour la première fois que son expédition avait été organisée pour aller chercher les Indes aux extrémités de l'Asie en prenant par l'ouest. Peut-être est-ce dans la lettre qu'il écrivit aux souverains de Castille à son arrivée en Portugal quand il fut obligé d'y relâcher, lettre qui n'a jamais été retrouvée, mais dont l'existence ne peut être contestée, puisque ses destinataires en ont accusé réception [1], et que Januarius témoigne l'avoir vue [2]. Ce serait dans cette lettre, à moins que ce ne soit dans celle qu'il adressa aux mêmes souverains dès son retour à Palos [3], et qui est également perdue, qu'il fau-

1. *Histoire critique*, vol. II, pp. 266-270.
2. *Histoire critique*, vol. II, pp. 270-271.
3. *Histoire critique*, vol. II, pp. 267-268.

drait voir le point de départ de la légende sur la recherche du Levant par le Ponant qui devait s'accréditer si profondément qu'il semble impossible de la détruire.

Il est dans la nature des choses cependant que Colomb, qui était enthousiaste et expansif, ait formulé sa prétention de vive voix avant de le faire par écrit, et qu'elle ait pu tout d'abord obtenir quelque créance. Ainsi Pierre Martyr qui vit notre Génois dès son retour, rapporte, en 1497, qu'il croyait avoir découvert des îles voisines de l'Inde, fait très douteux, dit cet intelligent et curieux épistolier [1].

Toujours est-il que c'est dès son retour à Palos que son attitude change. L'évolution commencée dans son esprit après son départ des Antilles est maintenant achevée, et son opinion d'avoir voulu aller aux Indes et d'en être revenu trouva probablement sa première expression dans l'une des deux lettres mentionnées plus haut.

Mais ce n'est pas là qu'il l'a formulée explicitement. C'est d'abord dans sa lettre de 1498, où il expose son système cosmographique, d'après lequel l'espace maritime séparant les deux ex-

1. *Lettres* de P. Martyr, nos 130, 133, 134 et 135, édition de 1670.

trémités du monde n'était que de 120 degrés, puis dans celle de 1503, où il revient sur le sujet et dit qu'il a abordé la région dans laquelle se trouve le Paradis terrestre. On ignore si la première de ces deux lettres a été publiée du vivant de Colomb ; cela est cependant probable, bien que nous n'ayons pas de preuve du fait [1].

La seconde lettre paraît avoir été publiée en Espagne aussitôt après sa réception, mais il ne reste aucun exemplaire de cette édition [2].

On peut donc regarder comme certain que ces deux pièces, si importantes pour l'histoire de la conception cosmographique de Colomb, furent à peine connues de ses contemporains et n'eurent aucune influence sur la formation de leur opinion à cet égard.

Si l'on voulait préciser la date de la formation des idées qui y sont exposées, on trouverait facilement qu'elles viennent principalement de l'*Imago Mundi* de d'Ailly, que Colomb ne connut qu'après sa découverte, puisque l'exemplaire de cet ouvrage qu'il a annoté et que nous possédons encore appartenait à son frère Barthélemy, qui

1. *Histoire critique*, vol. I, p. 102.
2. *Etudes critiques*, nº 4 des sources, p. 288.

était en Angleterre et en France, et qui ne rejoignit son aîné qu'en 1494 [1].

Remarquons, en tout cas, et c'est là l'essentiel, que ces deux lettres, où Colomb a dit pour la première fois, à notre connaissance, que son but en 1492 était l'Asie, sont postérieures à sa découverte, et qu'il n'existe pas une ligne de lui antérieure à 1492, où il soit question du dessein de se rendre aux Indes asiatiques par la voie de l'occident.

2. — *Celui des Rois Catholiques.*

Les défenseurs de la tradition colombienne, sur le caractère de l'expédition de 1492, ont dit qu'une lettre de Colomb qu'on trouve aujourd'hui en tête de son Journal de bord prouve que le dessein de se rendre aux Indes asiatiques par l'ouest est antérieur à cette expédition. Dans cette lettre, qui est adressée aux Rois Catholiques, Colomb leur rappelle qu'eux-mêmes lui ont ordonné de se rendre aux Indes, non par la voie ordinaire de l'est, mais par celle de

1. *Etude critique*, vol. I, p. 471.

l'ouest [1]. Si la pièce où se trouve ce passage à été écrite avant le départ de la grande expédition on doit lui attribuer une valeur très sérieuse, mais elle n'est pas datée, les archives espagnoles n'en ont gardé aucune trace, elle n'existe pas dans les papiers de famille des héritiers et descendants du découvreur, et son propre fils, qui avait sous les yeux le Journal de son père auquel il fait de larges emprunts, la passe sous silence.

Remarquons que, si les souverains avaient réellement donné l'ordre que mentionne Colomb, le fait ne serait pas resté inconnu à tous ceux dont la coopération était nécessaire pour l'exécution d'un si vaste dessein, alors qu'il est avéré que pour tous les compagnons de Colomb il s'agissait seulement de la découverte de certaine île ou terre. La critique a constaté en outre un anachronisme entre certain fait mentionné dans cette lettre et le Journal de bord dont elle serait le prologue [2].

Il est probable que cette lettre, dont Las

1. *Journal de bord* de Colomb, éditions diverses ; Las Casas, vol. I, p. 261. *Histoire critique*, vol. I, p. 91. Vol. II, p. 255. Textes et traduction, p. 506.

2. Navarrete, vol. I, p. 2, nº 6. Harrisse, *Christophe Colomb* vol. I, pp. 381-382. *Histoire critique*, vol. II, p. 255.

Casas aura trouvé le brouillon dans les papiers de Colomb, a été réellement écrite par ce dernier, mais c'est sûrement après sa découverte et il est vraisemblable qu'elle n'a jamais été envoyée à ses destinataires. Dans ces conditions il n'y a pas à en tenir compte.

3. — *Celui de la lettre au Grand Khan.*

On a vu que, dans tous les faits qui se sont produits depuis le moment où Colomb conçut son grand dessein jusqu'à l'heure où il finit par obtenir l'oreille des Rois Catholiques, on ne peut en relever aucun qui donnerait à penser qu'il visait à autre chose qu'à la découverte de quelque île ou terre nouvelle dont il croyait connaître l'existence et même la situation.

On a vu aussi que, dans son traité avec les Rois Catholiques qui fixe et précise ce qu'il proposait de faire en échange des privilèges qu'il demandait, il n'est question que d'îles et terres nouvelles à découvrir dans la mer Océane, c'est-à-dire dans l'Atlantique.

Cependant, dans cette dernière phase de ses efforts pour obtenir une sanction royale, sans laquelle il ne pouvait rien, il y a un fait

à mentionner, qui est en contradiction avec tous ceux constatés jusqu'à présent. En même temps que Colomb demandait des privilèges et des avantages inconciliables avec une découverte dont l'objet ne serait pas des terres nouvelles n'appartenant à aucun souverain reconnu, il se faisait donner une pièce qui indiquerait, si elle ne pouvait être expliquée, l'intention de se rendre jusqu'aux extrémités de l'Asie orientale. C'est une lettre pour le Grand Khan.

L'authenticité de cette pièce est incontestable, et on conçoit qu'elle ait été regardée comme une preuve décisive que, dès l'origine, Colomb se proposait de pousser jusqu'aux limites orientales de l'Asie. Cependant, elle est en contradiction avec tous les autres faits connus. On s'est donc demandé si l'existence de cette pièce extraordinaire ne pouvait être expliquée autrement que par le dessein prêté au futur amiral d'entrer en relations avec un grand potentat de l'Asie.

Cela n'est pas impossible.

Ce fait, en apparence anormal, peut, en effet, s'expliquer par les engagements pris par Colomb envers Pinzon, qui avait à cœur la découverte de Cypangu et qui, ainsi qu'on l'a dit plus haut, ne décida les gens de mer de Palos et de Moguer à faire partie de l'expédition projetée

qu'en leur parlant des richesses de cette île qui pourraient être pour eux une source de fortune. Nous ne savons pas ce que Colomb promit à ce marin influent dont il ne pouvait se passer, mais il n'est pas douteux qu'il lui promit quelque chose. Las Casas en convient et tous les critiques admettent la probabilité du fait. Pinzon n'avait pas besoin de Colomb. Pourquoi lui et ses frères se seraient-ils mis au service de cet étranger, s'ils n'avaient aucun intérêt à le faire ?

Il est évident que cet intérêt était la perspective de découvrir Cypangu, et on ne voit pas pourquoi Colomb n'aurait pas favorisé ce dessein, qui ne nuisait en rien au sien. On peut donc supposer que c'est pour complaire aux vues de son lieutenant que le chef de l'expédition demanda ces lettres de créance pour le grand Khan, dont la domination s'étendait, pouvait-on croire, jusqu'à Cypangu et aux autres îles de l'Asie orientale. Cette hypothèse — ce n'est pas autre chose, — trouve une certaine confirmation dans les dépositions de quelques-uns des compagnons de Colomb, qui établissent qu'à un moment les équipages, qui désespéraient de faire la découverte promise, parlèrent de retourner en arrière et que Pinzon s'y refusa énergi-

quement en disant qu'il ne retournerait pas à Palos sans avoir trouvé l'île qu'il cherchait.

Si cette explication de la lettre destinée au grand Khan n'était pas admise, il faudrait en chercher une autre plus acceptable, car, en bonne critique, on ne saurait considérer ce document comme prouvant seul ce que tous les autres contredisent.

4. — *Résumé de ce qui précède.*

Dans les chapitres qui précèdent, on a scrupuleusement fait connaître tous les documents ainsi que toutes les raisons qui forment les bases de la tradition courante, que l'expédition de 1492 a été faite principalement pour frayer une nouvelle route vers les Indes orientales, et on a montré que cette tradition était uniquement d'origine colombienne, alors que tout ce que nous savons par d'autres sources que celles-là la contredisait nettement.

Il faut opter entre ces deux manières de comprendre le grand événement. Si l'on pensait que c'est la tradition colombienne qui est l'expression de la vérité historique, il faut se résoudre à voir dans tous les faits connus antérieurs à la

grande découverte, dans tous les documents authentiques de cette période autres que ceux d'origine colombienne, dans tous les actes et propos du Génois même, des indications trompeuses, auxquelles on doit préférer celles qui viennent uniquement des seuls Colomb, que la critique a montrées être de valeur très contestable.

A moins d'en arriver là, on est conduit logiquement à conclure qu'il y a des motifs suffisants pour regarder la tradition colombienne sur le grand événement de 1492 comme s'étant formée sous l'influence des Colomb, dans le but de détruire la croyance, qui s'accréditait de plus en plus, que le grand Génois n'avait découvert que ce qui lui avait été indiqué, et de montrer que l'objet de son entreprise était au contraire d'un caractère scientifique et désintéressé.

On ose croire que ceux qui liront cet ouvrage sans idée préconçue demeureront convaincus que la recherche du Levant par le Ponant en 1492 est une légende qui ne repose sur aucune donnée acceptable et qu'il faut écarter complètement.

CHAPITRE XI

LE VRAI MÉRITE DE COLOMB.

L'objet de ce petit livre n'étant que de faire connaître le vrai Colomb et le caractère réel de l'entreprise de 1492, qui se termina par la découverte de l'Amérique, on n'a pas à suivre le grand Génois au delà de son premier voyage, dont seul l'objet a été dénaturé par la légende.

La question qui se pose maintenant est de savoir si la restitution historique que nous venons de tenter porte atteinte à la mémoire de Colomb. En d'autres termes, le découvreur lui-même sort-il diminué de cette enquête instituée pour contrôler les assertions d'origine colombienne par celles qui ont une autre source ?

Il faut dire, tout d'abord, que lors même qu'il en serait ainsi, ce ne serait pas une raison pour écarter les résultats obtenus par une saine et sage critique. L'historien n'a pas à tenir compte de ces considérations, car il sait que la vérité porte en elle-même son enseigne-

ment et que seule elle est utile et moralisatrice. Aucun sophisme ne saurait lui faire préférer l'erreur ; mais il n'y a pas lieu, ici, d'hésiter, par égard pour la mémoire de Colomb, entre la légende et l'histoire vraie : c'est cette dernière qui fait le plus honneur à celui qu'il faut continuer à appeler le grand Génois.

Le Colomb de la légende est un homme qui s'éprend d'une idée chimérique qu'il tente de réaliser et qui a pour conséquence de l'amener à se butter contre des terres dont il ne soupçonnait pas l'existence et qu'il prend pour les extrémités de l'Asie orientale.

Le Colomb de l'histoire est un simple ouvrier que les hasards de la vie ont conduit en Portugal, où il se trouve jeté dans un milieu de gens de mer audacieux. dont les navigations vers les régions nouvelles sont la principale occupation. Il prend goût à leur profession, s'intéresse à leurs aventures, recueille avec enthousiasme les récits des découvertes qu'ils ont faites ou qu'ils ont voulu faire, les contrôle les uns par les autres et arrive à la conviction qu'il reste à découvrir des terres ou îles nouvelles à l'ouest.

Fort de cette conviction, que ses études et ses méditations confirment, il se met résolument à la recherche de ces îles, dont la logique des

faits lui a démontré l'existence, et finit par les trouver.

Eh bien ! lequel de ces deux hommes mérite le plus l'expression de notre admiration et de notre reconnaissance pour l'œuvre accomplie ? Est-ce celui qui, imbu d'une idée fausse, fait par hasard une grande découverte qu'il n'avait pas prévue, ou est-ce celui qui a patiemment réuni tous les éléments du problème de l'existence possible de terres jusqu'alors inexplorées, que tout le monde se posait à cette époque, qui a su tirer, de nombreuses indications contradictoires, incertaines ou fallacieuses, la juste conclusion que des terres nouvelles existaient réellement dans une région déterminée, et qui les a trouvées là même où il avait jugé qu'elles devaient se trouver ?

N'est-il pas évident que c'est au Colomb de l'histoire, à celui qui a fait sciemment une grande chose, et non au Colomb de la légende, qui a été servi par le hasard, que nous devons le juste tribut de notre gratitude et de notre admiration ? Cette conclusion ne saurait être écartée ou modifiée en disant que le Colomb de la tradition est celui sous les traits duquel le découvreur lui-même a voulu être connu de la postérité. Le fait n'est malheureusement que trop cer-

tain. Par suite d'une évolution dans l'ordre de ses idées, dont on saisit difficilement la progression, mais qui prit vraisemblablement naissance dans le fait que les terres qu'il croyait trouver à une distance des Canaries relativement courte ne furent découvertes que bien plus loin, Colomb, qui était parti avec l'intention arrêtée de chercher les îles sur l'existence desquelles il avait réuni des indications qu'il croyait sûres, revint de sa grande entreprise avec des idées bien différentes de celles qui avaient déterminé sa conception et mourut avec la singulière illusion qu'il avait fait tout autre chose que ce qu'il s'était proposé originellement de faire. Cette illusion, sous l'empire de laquelle il fit ses trois autres voyages, et à laquelle rien ne put le faire renonçer, empoisonna ses derniers jours, car, malgré ses efforts incessants, il ne put faire partager sa croyance à personne et s'éteignit avec la triste conviction que son œuvre n'était pas comprise.

Colomb lui-même est donc le premier auteur de la légende que la critique a tant de peine aujourd'hui à détruire. Mais il faut dire à sa décharge qu'il ne porte pas seul la responsabilité de l'avoir introduite dans l'histoire, où elle s'est si solidement implantée. Les modernes, les

poètes, les peintres, les statuaires, ont aussi contribué à la formation de la légende en y ajoutant de nombreux traits tirés de leur imagination, et leur part de collaboration à l'histoire du Colomb de fantaisie que tout le monde connaît est bien plus grande qu'on pourrait le croire.

Ce n'est ni Colomb, ni son fils, ni ses contemporains, qui placent son arrivée en Portugal en 1470. Ce sont les modernes qui ont fixé cette date. A cette époque, Colomb, qui avait à peine 21 ans, travaillait encore la laine à Gênes.

Ce ne sont pas eux non plus, ses biographes attitrés, qui ont avancé qu'il avait conçu le dessein de chercher le Levant par le Ponant dès son jeune âge, avant de se rendre en Portugal, car ils disent au contraire que c'est la lecture des papiers de son beau-père qui détermina sa vocation, ce qui place le fait deux ou trois ans seulement avant qu'il ne s'ouvrît au roi de Portugal. Ce n'est pas eux qui ont écrit, comme Harrisse, Ruge et d'autres l'ont fait, qu'il n'eut jamais d'autres desseins que d'aller aux Indes orientales et que la découverte de nouvelles terres le laissait indifférent : ils disent juste le contraire.

Ce n'est ni son fils, ni son biographe Las

Casas, ni aucun de ses contemporains qui le font comparaître devant la célèbre Université de Salamanque pour y soutenir une thèse scientifique contre d'éminents docteurs et théologiens.

Ce n'est pas encore à eux qu'il faut imputer cette partie de la légende qui nous montre la reine Isabelle sacrifiant ses diamants pour faire face aux frais de l'expédition de Colomb : à cette époque, les joyaux de la couronne étaient déjà engagés et nous savons, d'ailleurs, comment ces frais furent couverts.

Tout cela, sans parler de la prétendue pauvreté de Colomb, qui laissa par testament des millions que ses héritiers se disputèrent, — de l'ingratitude des Rois Catholiques, qui le comblèrent de faveurs, et de bien d'autres particularités aussi inexactes, que l'on trouve un peu partout, tout cela est l'œuvre des auteurs modernes. Aucun de ces faits imaginaires ne prend sa source dans des écrits d'origine colombienne ou dans ceux des contemporains.

Ce n'est pas seulement par des erreurs de commission que les modernes ont dénaturé l'histoire véritable de Colomb, en croyant, de bonne foi, l'embellir par des traits nouveaux et

grandir l'homme ; ils en ont aussi changé le caractère par des erreurs d'omission. C'est ainsi que tous écartent, comme calomnieux, le récit de l'histoire du pilote, qui, d'après tous les auteurs du temps, à commencer par Las Casas, donna des renseignements utiles à Colomb. A une seule exception près, tous les auteurs du temps ont cru à cette histoire, mais aucun d'eux n'y a rien vu de préjudiciable au découvreur du nouveau monde. Cela est si vrai que l'un des plus illustres descendants du grand Génois, Pedro Colon, troisième duc de Veragua et vice-roi du Mexique, a cité cette histoire comme étant à l'honneur de son ancêtre. Et c'est bien ainsi, effectivement, qu'il faut la considérer.

Les renseignements que Colomb a pu obtenir de cette source ou de toute autre, ne diminuent en rien la valeur de sa découverte. Son entreprise fut l'œuvre de sa vie ; elle n'est pas sortie toute formée des confidences d'un autre ; elle est le résultat de nombreuses indications, patiemment recueillies, longuement méditées, et dont une puissante intelligence pouvait seule tirer la conclusion qu'il en a tirée. Seul, en effet, entre tous les hommes de son temps, il a compris qu'il devait exister des terres inconnues

à l'ouest, et seul il a eu l'énergie et la persévérance nécessaires pour se mettre à leur recherche et pour les découvrir. Il y a là une preuve frappante de la supériorité de Colomb sur tous les navigateurs de son temps, qui n'ont fait que suivre ses traces.

Il importe peu que, dans une heure d'aberration, il ait cru avoir fait ce qu'il n'a pas fait. Son œuvre, qui est unique, n'est pas moins grande, et il faut dire, contre lui-même, que s'il a fait connaître au monde l'existence d'un second hémisphère, ce n'est pas en cherchant à aller aux Indes, comme tout le monde le croit, mais parce qu'une pénétrante analyse des données qu'il avait réunies lui en avait révélé l'existence.

J'ai donc conscience d'avoir remis Colomb à sa place, sans l'avoir diminué dans ce qui fait sa véritable grandeur. Ayant le devoir de dire la vérité, je n'ai pas caché ses défaillances morales. J'ai dit qu'il ne répugnait pas à descendre au mensonge quand il y allait de son intérêt, qu'il était vaniteux, violent et avide, et j'ai constaté à regret qu'on ne pouvait relever dans sa vie aucun de ces traits de bienveillance qui sont la parure des grandes âmes.

Mais que nous importent ces taches? Colomb

possède un titre de gloire que rien ne peut ternir et qui ne sera jamais égalé. Il a découvert l'Amérique, et il l'a découverte non par accident ou par hasard, en cherchant à gagner les extrémités de l'Asie, mais parce qu'après avoir tout fait dans ce but, il l'a poursuivi jusqu'à ce qu'il l'eût atteint.

En ce qui concerne ce grand fait, je résume dans les six propositions suivantes ce que je crois avoir démontré :

I. — L'entreprise de 1492 fut organisée par Colomb pour découvrir des terres nouvelles et particulièrement une île, sur laquelle il avait recueilli des indications qui lui inspiraient toute confiance, île qu'il ne nomme pas, mais qui était vraisemblablement Antilia.

II. — Pinzon, dont le concours était absolument nécessaire à Colomb, ne s'associa à son entreprise que pour découvrir Cypangu, dont on lui avait parlé à Rome comme d'une île d'une richesse prodigieuse, mais dont il ne connaissait que vaguement la situation.

III. — C'est après avoir été entraîné au delà des limites où il croyait trouver l'île qu'il cherchait que Colomb se persuada qu'il avait pénétré dans la mer des Indes et que son Antilia était la Cypangu de Pinzon.

IV. — La croyance que Toscanelli aurait conseillé à Colomb de se rendre aux Indes en prenant par l'ouest et que ce fut là l'objet de l'entreprise de 1492 repose uniquement sur des témoignages colombiens que contredisent tous ceux qui n'ont pas cette origine.

V. — Les faits connus et la critique des documents existants autorisent à dire que les pièces attribuées à Toscanelli sont apocryphes et qu'elles ont été fabriquées pour réagir contre l'opinion qui tendait à s'accréditer généralement que Colomb n'avait trouvé que ce qu'on lui avait indiqué, en montrant, par le témoignage d'un savant connu, que l'entreprise de 1492 avait eu, comme le disait Colomb, un objet bien plus important que la découverte de nouvelles îles.

VI. — Les preuves que ces pièces sont apocryphes abondent. Mais, lors même qu'on les considérerait comme insuffisantes et qu'on persisterait à croire que Toscanelli a réellement conseillé à Colomb de passer aux Indes en prenant par l'ouest, cela laisserait subsister le fait dûment établi que la grande entreprise de 1492 n'a eu d'autre objet que la découverte des îles mêmes qui furent découvertes, d'où il faut conclure sans hésitation que les deux légendes

populaires de la recherche du Levant par le Ponant et de Toscanelli initiateur de la découverte de l'Amérique sont dépourvues de toute sanction historique.

APPENDICE

RÉCAPITULATION ET JUSTIFICATION DE NOS CONCLUSIONS

APPENDICE

Dans l'exposé qu'on vient de lire de la carrière de Colomb, telle que la critique permet de la tracer pour la période comprise entre sa naissance et sa découverte, on a dû omettre bien des raisons qui justifient les conclusions formulées et passer rapidement sur d'autres, ainsi que sur les objections que mes propositions ont soulevées ou peuvent soulever.

Les questions posées ayant une importance historique considérable, je donne, dans les pages qui vont suivre, un tableau complet de tous les faits qui s'y rapportent et j'indique, à côté de l'interprétation qu'ils comportent, selon moi, celles que d'autres ont proposées. On verra là jusqu'à quel point l'acceptation de la tradition colombienne, que la recherche du Levant par le Ponant faisait l'objet de l'expédition de 1492, a égaré les meilleurs esprits.

Ce résumé oblige à quelques répétitions, qu'on excusera en raison de l'avantage qu'il y a à montrer dans leur liaison logique tous les éléments du problème à résoudre.

Pour ne pas surcharger cet appendice de notes bibliographiques, on renvoie le plus souvent à notre *Histoire de la grande entreprise de 1492*, où l'on trouvera toutes les références justificatives nécessaires.

I. — Preuves que Colomb avait des indications sur une île qu'il a cherchée et qu'il a découverte dans son expédition de 1492-1493.

1. — Le texte de son contrat avec les Rois Catholiques, où il n'est question que d'îles à annexer à la couronne de Castille, et la clause I particulièrement, où il dit que ce qu'il s'engage à découvrir, il l'a déjà découvert : *que ha descubierto.*

2. — Le refus de Colomb de s'expliquer sur ce qu'il propose de découvrir, de crainte qu'on ne surprît son secret. Quel secret pouvait-on lui dérober, s'il s'agissait de traverser l'espace mari-

time séparant les deux extrémités du monde pour gagner celles de l'Asie ?

3. — La déclaration qu'il fait à ses équipages au départ des Canaries qu'on trouverait terre à 700 ou 750 lieues, et les instructions qu'il donne à ce sujet.

4. — Le témoignage de Las Casas que Colomb possédait une carte où *nos Indes* (les Antilles) étaient marquées et en laquelle il avait une telle confiance qu'il ne doutait pas de trouver les îles qui y étaient indiquées.

5. — Cet autre témoignage du même Las Casas que Colomb parlait de l'île à découvrir comme s'il l'avait sous clé et comme s'il y était allé en personne.

6. — Le fait qu'il alla expressément aux Canaries pour prendre le parallèle de Gomera, le 28°, qui n'était pas celui conduisant aux Indes, dont cependant il ne voulait pas s'écarter.

7. — Le texte de son Journal de bord, qui montre que, dans tout le cours de l'expédition, on chercha une île dont Colomb disait connaître la situation.

8. — Le désappointement de Colomb, dont témoigne aussi son Journal de bord, de ne pas trouver cette île où il croyait qu'elle devait être.

9. — La déclaration de son fils Fernand Colomb, qu'Española (Haïti) était l'île que son père cherchait et qu'il était certain de la trouver.

10. — Le témoignage d'anciens historiens et chroniqueurs espagnols : Gomara, Garibay, Acosta, Fructuoso, Mariana, le P. Simon, Vasconcellos, Garcilaso et autres, qui disent que Colomb tenait ses renseignements sur l'île découverte d'un pilote qui, par fortune de mer, y avait abordé. (Voir sur ce sujet notre ouvrage : *La lettre et la carte de Toscanelli*, pp. 115 et sq.)

11. — Le témoignage de Las Casas qui consacre un chapitre à l'histoire de ce pilote, qu'il ne trouve pas incroyable, et qui dit qu'au temps de la découverte les compagnons mêmes de Colomb affirmaient qu'il avait trouvé ce qui lui avait été indiqué. Las Casas ajoute que la Providence, qui avait assigné au grand Génois la

mission de révéler l'existence du nouveau monde, a bien pu l'éclairer de cette manière sur ce qu'il devait faire. (Las Casas, chap. XIII du vol. I, p. 103. Voir aussi notre *Histoire critique*, vol. II, p. 222 et sq.)

A tous ces faits, voici ce qu'on oppose :

L'histoire du pilote qui aurait renseigné Colomb est un conte de matelot qui ne peut en imposer qu'aux esprits crédules (Sophus Ruge). — C'est une fabrication grossière (Haebler). — Chaque ligne témoigne du fait (Markham). — Elle ne peut être prise au sérieux (Gallois). — C'est une légende haineuse née de la malveillance (Gallois, Markham). — Elle a été inventée par les ennemis de Colomb (Humboldt, Tarducci, Gaffarel). — Une ignoble calomnie (Roselly de Lorgues). — Elle n'a été produite qu'après la mort de Colomb (Luigi Hugues). — Las Casas n'en n'a pas dit un mot (Washington Irving).

L'impossibilité d'expliquer autrement que par des renseignements venant d'un témoin oculaire la précision des indications que Colomb croyait avoir sur l'existence et la situation de l'île cherchée, suffit pour montrer que l'histoire du pilote révélateur repose sur un fond de

vérité. Si Colomb n'avait pas été renseigné, il n'aurait pas agi et parlé comme il l'a fait. Lors même qu'on n'aurait pas dit qu'il avait obtenu de quelqu'un des indications d'un caractère précis, ses actes et ses propos l'auraient fait voir. L'authenticité de l'histoire de ce pilote résulte clairement de la certitude de Colomb.

II. — *Preuves que l'objet de Colomb en 1492 était uniquement de découvrir les îles mêmes qui furent découvertes.*

1. — Le témoignage de Maldonado, grand personnage, membre de la commission royale qui examina et rejeta les ouvertures de Colomb, que cette commission n'eut devant elle qu'une proposition relative à des découvertes d'îles nouvelles (*Pleitos de Colon*, Madrid, 1894, vol. II, pp. 101-103).

2. — Le plaidoyer de Santangel, grand fonctionnaire de la couronne, pour engager la reine à accepter les propositions de Colomb, où il énumère longuement les avantages qu'il y aurait à traiter avec lui, mais où il ne dit pas

un mot de l'intérêt qu'il y avait à connaître une route plus courte pour aller aux Indes, connaissance qui assurerait à la Castille le monopole du commerce des épices.

3. — Le texte des capitulations entre les Rois Catholiques et Colomb, qui montre que celui-ci n'a contracté avec eux que pour la découverte d'îles et terres nouvelles.

4. — Les dépositions faites sous serment par de nombreux témoins des préparatifs de l'expédition à Palos, en 1492, et celles de plusieurs des compagnons mêmes de Colomb, qui montrent qu'il ne s'agissait pour eux tous que de la recherche des îles qui ont été découvertes.

5. — La cédule des Rois Catholiques accordant des armes à Colomb, où ils mentionnent les services qu'il a rendus, sans parler de la route des Indes.

6. — Le fait qu'il n'y a pas trace que Colomb ait parlé d'aller aux Indes asiatiques avant sa découverte.

7. — Le fait que c'est en 1498 qu'il exposa

pour la première fois son système cosmographique basé sur la proximité supposée des côtes orientales de l'Asie.

8. — Les indications suivantes, qui montrent que c'est après son premier voyage qu'il adopta ce système : 1° la connaissance tardive qu'il eut de l'*Imago mundi* du cardinal d'Ailly, source de ses idées sur le peu d'étendue de l'espace maritime à l'ouest, ainsi qu'en témoignent les notes qu'il mit à un exemplaire de cet ouvrage appartenant à son frère Barthélemy, dont il resta séparé pendant près de 10 ans et qu'il ne revit qu'en 1494; 2° le témoignage du cosmographe Jaime Ferrer que, jusqu'en 1495 au moins, Colomb admettait la mesure du degré de Ptolémée, ce qui est inconciliable avec sa théorie que l'Asie pouvait être atteinte facilement en prenant par l'ouest, théorie qui est basée sur les idées de Marin de Tyr et sur la mesure du degré d'Alfragan. (Voir sur ce point notre *Histoire critique*, vol. II, pp. 338 et sq.)

9. — Le mémoire de Colomb aux Rois Catholiques de 1501 environ, où il se plaint qu'on n'a pas récompensé ses services, qu'il rappelle, mais parmi lesquels il ne fait pas figu-

rer la découverte de la route des Indes par l'ouest, qui serait le plus important de ses services. (*Memorial de agravios del Almirante* dans les *Nuevos autografos* de la duchesse d'Albe, Madrid, 1902, in-fol.)

10. — Le fait significatif et si peu remarqué que tous les historiens espagnols de l'époque qui ont raconté la grande découverte ignorent qu'elle aurait été faite en cherchant à aller aux Indes par l'ouest : Bernaldez qui s'est entretenu avec Colomb, Oviedo qui assista à sa réception triomphale à Barcelone, en 1493, et qui connut personnellement ses deux fils ainsi que plusieurs de ses compagnons dont il a recueilli les témoignages, Gomara qui a pu aussi connaître quelques-uns de ceux-là, Garibay qui fut historiographe de la couronne et pour lequel toutes les sources officielles d'information furent ouvertes, gardent le silence à cet égard. D'autres font de même. Tous parlent de l'entreprise de 1492 comme si elle n'avait eu d'autre objet que la découverte des Antilles. Oviedo, dont le témoignage en cette matière a tant de poids, le dit explicitement. (*Historia general*, liv. II, ch. III, vol. I, p. 181.) C'était là l'opinion générale avant les publications colombiennes, dans la seconde

moitié du XVIe siècle. (Voir pour plus de détails à ce sujet le chapitre « Témoignage des contemporains » dans notre *Histoire critique*, vol. II, pp. 287 et sq.)

On croit écarter les conclusions qu'imposent les faits qui viennent d'être exposés par les suppositions et les arguments suivants :

Le grand dessein de Colomb a pu faire l'objet d'un contrat particulier avec les Rois Catholiques qui est resté inconnu. (Thacher.)

Colomb a pu parler de ce dessein avant sa découverte dans des pièces aujourd'hui perdues. (Markham.) Il l'a fait, d'ailleurs, dans la lettre prologue de son Journal de bord. L'expression de *las Indias* dans ce même journal, les lettres de créance pour le Grand Khan et la déclaration faite à Lisbonne que l'expédition revenait de la découverte d'Antilia et de Cypangu, confirment aussi la tradition colombienne que le but de l'expédition de 1492 était les Indes asiatiques.

On ne saurait opposer à des faits acquis des suppositions gratuites. Quant aux arguments tirés de la lettre de Toscanelli, de celle destinée au Grand Khan, et de celle qui précède le Journal de bord, ainsi que de l'usage de l'expression de *las Indias* et de la déclaration faite à Lisbonne, on a vu aux pages précédentes ce

qu'ils valent. Mais les défenseurs de la tradition colombienne s'en tiennent surtout aux témoignages de Colomb, qui était, représente-t-on, un honnête homme, de Las Casas, qui avait une nature d'élite, et de Fernand Colomb, qui était un esprit distingué. Ces témoignages, selon eux, suffisent pour établir que l'expédition de 1492 avait le caractère qu'ils lui donnent. L'histoire en a ainsi jugé, et il n'y a plus à revenir là-dessus.

Il faut dire, cependant, que ces témoignages ne peuvent se concilier ni avec les documents qui ne sont pas d'origine colombienne, ni avec les faits connus. S'ils étaient fondés, ce serait tous les autres qui nous induiraient en erreur ! Si on admettait cela, on reconnaîtrait une fois de plus que la critique la mieux justifiée est impuissante à rectifier une tradition populaire que le temps a sanctionnée.

III. — *Preuves alléguées que l'objet de l'expédition de 1492 était la recherche du Levant par le Ponant.*

L'insuffisance de ces prétendues preuves du grand dessein attribué à Colomb a déjà fait

l'objet de plusieurs pages du présent ouvrage.

Cependant on revient ici sur le sujet pour compléter le résumé esquissé aux deux paragraphes précédents et aussi parce qu'on ne saurait trop insister sur le peu de valeur des documents et des témoignages sur lesquels repose la légende colombienne de la recherche du Levant par le Ponant.

Le témoignage de Colomb.

1. — Il a affirmé que son objet avait toujours été d'aller aux Indes, et que c'est ce qu'il entreprit de faire en 1492. Colomb n'était pas un imposteur. Son témoignage ne peut être récusé.

Il peut l'être dans cette circonstance, parce que c'est seulement après sa découverte qu'il a tenu ce langage. C'est dans ses lettres de 1498 et de 1503 qu'il a parlé pour la première fois des Indes orientales et de leur proximité des côtes occidentales du vieux monde. Une preuve qu'il nourrissait ces idées avant sa découverte serait seule concluante.

2. — Son langage dans la lettre prologue au journal de sa découverte, où il dit qu'il va se

rendre aux Indes par une voie autre que celle suivie jusqu'alors.

Cette lettre, qui n'est ni datée ni signée, ne fait pas partie du Journal de bord, avec lequel elle ne s'accorde pas sur quelques points. C'est Las Casas qui l'a mise en tête de ce Journal, et tous les critiques s'accordent à reconnaître que ce n'est pas sa place. Elle est inconnue à Fernand Colomb et ne se trouve ni dans les archives de l'Etat, bien qu'adressée à la reine, ni dans celles de Veragua. Sa teneur montre qu'elle est bien de Colomb, mais elle a dû être écrite après son retour de sa découverte et peut-être n'a-t-elle jamais été envoyée à sa destination.

3. — L'expression de *las Indias* dans le Journal de bord, où Colomb dit à plusieurs reprises que ces îles étaient son but.

C'est Las Casas qui emploie cette expression dans son analyse du Journal de Colomb Elle s'applique non aux Indes orientales, mais aux Indes occidentales. Du temps de Las Casas, *las Indias* était la seule expression employée pour désigner les nouvelles découvertes occidentales. Son *Historia de las Indias* n'est que celle de ces découvertes.

4. — Le fait qu'il a pris des lettres de créance pour le Grand Khan, dont il n'avait pas besoin s'il ne se proposait pas de pousser sa navigation jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie.

Au premier abord, ce fait paraît concluant, et il faut suivre de près les différentes phases de l'organisation de l'expédition de 1492 pour voir qu'il ne l'est pas. Ainsi qu'on l'a dit au chapitre V, Colomb trouva à Palos de si grandes difficultés à se mettre en état de prendre la mer, qu'il ne put les surmonter qu'en s'assurant le concours de Pinzon, qui était revenu de Rome avec l'idée d'aller à la découverte de Cypangu. Il y a lieu de croire que Colomb, qui s'était mis en rapports avec Pinzon dès son arrivée à Palos, refusa d'abord de prendre en considération son projet, mais que, devant l'impossibilité où il se trouva de se passer de ce marin dont l'influence était grande parmi les gens de mer, il consentit à ce que l'expédition qu'il préparait s'occupât aussi de Cypangu. Ce serait dans ce but qu'il aurait demandé des lettres de créance pour le Grand Khan, dont probablement il ne croyait pas qu'il aurait l'occasion de faire usage, car dans son opinion l'île qu'il cherchait était située bien avant la région asiatique où l'on plaçait Cypangu.

Toujours est-il qu'à partir du moment où il s'arrangea avec Pinzon, celui-ci, qui jusqu'alors s'était abstenu, embrassa avec ardeur le projet de Colomb et entraîna l'adhésion des marins de la région, en leur vantant les richesses de Cypangu et en leur assurant qu'ils en reviendraient avec une fortune.

Si cette explication n'était pas acceptée, il faudrait se résoudre à voir dans cette demande de lettres de créance pour le Grand Khan un fait inconciliable avec tout ce que nous savons de la conception de l'entreprise de 1492, de sa préparation et de sa mise à exécution. Pour plus de détails à ce sujet, voir notre *Histoire critique,* vol. II, pp. 139-143.

5. — La déclaration faite à Lisbonne en 1493, lors du voyage de retour de l'expédition de Colomb, qu'elle revenait de la découverte d'Antilia et de Cypangu.

Cette déclaration ne prouve rien. Colomb croyait réellement avoir trouvé Cypangu. Après avoir dépassé de 600 lieues le point où il pensait découvrir l'île qu'il cherchait, il prit la direction que Pinzon indiquait comme conduisant à Cypangu et découvrit Haïti, dans laquelle il reconnut cette Cypangu.

6. — Le témoignage de Fernand Colomb et de Las Casas. Les deux premiers biographes du grand Génois possédaient tous ses papiers et étaient en position de savoir exactement ce qu'il avait voulu faire. L'honorabilité de l'un, l'intelligence et le savoir de l'autre ne peuvent être mis en question. Il n'y a aucune raison de mettre en doute l'exactitude de leur témoignage.

Il y en a une au contraire. A l'époque où ils confirmaient ainsi les déclarations répétées du grand Génois que son objet avait toujours été les Indes, on disait couramment que ses découvertes lui avaient été indiquées. Il importait donc à sa gloire de montrer que ces découvertes étaient pour lui secondaires et que l'objet essentiel de l'entreprise de 1492 avait été la réalisation d'une grande conception scientifique.

La critique a montré d'ailleurs que ces assertions du fils du découvreur et de Las Casas, qui était le confident de sa famille, ne peuvent se concilier ni avec les documents qui ne sont pas d'origine colombienne ni avec les faits connus. Si elles étaient fondées, ce serait tous les autres témoignages ainsi que tous les faits relevés qui nous tromperaient.

7. — Le témoignage de l'astronome Toscanelli, qui, avant l'expédition de 1492, aurait envoyé à Colomb copie d'une lettre dans laquelle la route des Indes par l'ouest était recommandée et indiquée.

Il y a dix raisons pour une de croire que cette lettre est apocryphe. Les trois principales sont les suivantes :

Elle est supposée avoir été envoyée en 1474 au roi Alphonse de Portugal, qui s'inquiétait alors de la route à prendre pour aller aux Indes, et elle est restée inconnue à tous les auteurs du temps, les Colomb exceptés. On n'en a trouvé aucune trace dans les papiers de Toscanelli.

Elle est l'expression des idées mêmes de Colomb, dont nous connaissons la source, qui n'est pas cet astronome.

Elle ne traduit pas l'opinion de ce savant sur la route à prendre pour aller aux Indes, puisque, d'après un auteur italien son contemporain, Voglienti, il conseilla aux Portugais de prendre celle de l'est.

Il importe peu d'ailleurs que cet astronome florentin ait conseillé à Colomb de se rendre aux Indes par la voie de l'ouest, si, comme nous croyons l'avoir montré, ce n'est pas ce que le grand Génois a voulu faire en 1492.

Conclusion.

On voit qu'en réalité il n'y a d'autres preuves alléguées en confirmation de la tradition colombienne que l'expédition de 1492 avait les Indes pour objet, que le témoignage des auteurs mêmes de cette tradition : c'est-à-dire de Colomb, de son fils Fernand et de son panégyriste Las Casas, témoignage unique auquel on ne peut ajouter que le fait de la remise à Colomb d'un passeport pour le Grand Khan, fait qui s'explique par la participation à la grande entreprise de Pinzon, dont l'objet était la découverte de Cypangu.

TABLE DES MATIÈRES

Préface. 1
Introduction. 5
1. Les sources colombiennes. 5
2. Formation de la tradition. 7
3. Les premiers critiques. 9
4. Les deux légendes : celle de la recherche du Levant par le Ponant et celle de l'intervention de Toscanelli. 11
5. La véritable question est celle de l'objet de l'entreprise de 1492. 13
6. Quelques adhésions. 16
7. Les critiques italiens. 18
8. Nécessité de montrer que le but de Colomb n'était pas les Indes. 19
9. Ce qu'a réellement fait Colomb. 21

CHAPITRE Ier

CE QU'ON SAIT DE COLOMB JUSQU'A SON ÉTABLISSEMENT EN PORTUGAL.

1. Ses prétentions nobiliaires. 23
2. Sa véritable famille. 25

3. La date de sa naissance. 27
4. Le lieu de sa naissance. 30
5. Ce serait la Corse ! 33
6. Il serait juif espagnol ! 34
7. Son savoir. 37
8. Les longs voyages qu'il aurait faits. . . . 40
9. Sa prétendue campagne pour le roi René. . 41
10. Son voyage à Chio en 1475. 42
11. Son arrivée à Lisbonne en 1476. 43
12. Son voyage en Angleterre et en Islande. . 47
13. Résumé du chapitre. 48

CHAPITRE II

COLOMB EN PORTUGAL. — FORMATION DE SON PROJET.

1. Son mariage avec Felippa Moniz Perestrello. 51
2. Origine de son projet d'après son fils et Las Casas. 53
3. Ce que devaient être les papiers de Perestrello. 55
4. L'île Antilia. 58
5. Les propositions au roi Jean II. 60
6. Conclusions à tirer des faits établis jusqu'ici. 64

CHAPITRE III

COLOMB EN CASTILLE. — PRÉSENTATION ET REJET DE SON PROJET.

1. Son arrivée en Castille et à la Rabida. . . 67
2. Son séjour à Séville et chez Medina-Celi. 1486. 69

3. Communication de son projet aux Rois Catholiques. 70
4. Commission chargée d'étudier ses propositions. 71
5. Notre ignorance des termes de ces propositions. 72
6 La légende des conférences de Salamanque. 74
7. Ses relations avec Béatrix Enriquez. . . . 75
8. Sa correspondance avec le roi Jean II. . . 78
9. Rejet de ses propositions. 1490. 79
10. Les motifs de la commission. 80
11. Résumé du chapitre. 82

CHAPITRE IV

INTERVENTION DE PINZON EN FAVEUR DE COLOMB.

1. Retour de Colomb à la Rabida. 85
2. Informations qu'il recueille là. 87
3. Martin Alonso Pinzon et son île Cypangu. . 89
4. Accord probable entre Colomb et Pinzon. . 92
5. Indications que c'est l'île Antilia que cherchait Colomb. 94
5. Colomb est rappelé à la cour. 96
7. Colomb ne vise toujours qu'à la découverte d'une île qu'il croit connaître. 98

CHAPITRE V

LE TRAITÉ ENTRE LES ROIS CATHOLIQUES ET COLOMB. — ORGANISATION DE SON ENTREPRISE.

1. La conférence de Santa-Fé. Colomb congédié pour la seconde fois. Janvier 1492. . . . 103

2. Il est rappelé et on fait droit à toutes ses demandes. 105
3. Les capitulations du 17 avril 1492. Singulière déclaration de Colomb. 107
4. Ordonnances royales pour l'exécution des capitulations. 30 avril 1492. 109
5. Difficultés éprouvées pour l'organisation de l'expédition. 111
6. Pinzon entraîne les plus hésitants en leur parlant de Cypangu. 113
7. Les trois navires formant l'expédition. . . 115
8. Résumé du chapitre. 117

CHAPITRE VI

LA DÉCOUVERTE.

1. Le départ. Instructions de Colomb qu'on trouverait terre à 750 lieues. 119
2. Colomb cherche *las Indias* (les Antilles). . 121
3. Pinzon cherche Cypangu. 124
4. Pinzon fait changer la route suivie pour gagner Cypangu. 126
5. Colomb se croit arrivé aux régions asiatiques. 129
6. Il identifie Española (Haïti) avec Cypangu. 133
7. Résumé du chapitre. 135

CHAPITRE VII

ÉVOLUTION DANS LES IDÉES DE COLOMB. — LE RETOUR. — ESCALE AU PORTUGAL.

1. Sa première lettre rendant compte de sa découverte. 18 février 1493. 137

2. Sa relâche à Lisbonne. 138
3. Sa persuasion qu'il revenait des Indes. . . 139
4. Incrédulité des souverains. Les Bulles. . . 142
5. Le témoignage négatif des contemporains. . 144
6. Conclusions qu'imposent les faits. . . . 147

CHAPITRE VIII

LA THÈSE COLOMBIENNE.

1. Comment elle s'est formée. 149
2. La découverte du Pilote anonyme. . . . 150
3. L'intervention historique du fils de Colomb et de Las Casas. 152

CHAPITRE IX

LE TÉMOIGNAGE DE TOSCANELLI.

1. La correspondance qu'il aurait eue avec Colomb. 155
2. La provenance des pièces qui lui sont attribuées. 159
3. Le silence de Colomb. 161
4. Le témoignage de Fernand Colomb. . . . 162
5. Le témoignage de Las Casas. 164
6. La transcription attribuée à Colomb. . . 167
7. L'authenticité des pièces. 169
8. Preuves de la supercherie. 170
9. Raisons qui montreraient que ces pièces sont authentiques. 172
10. Réminiscences qu'aurait eues Colomb. . . 173
11. Identité de la cosmographie de Colomb avec celle attribuée à Toscanelli. 174

12. Le préjudice que le faux aurait causé à Colomb. 176
13. Les motifs du faux. 177

CHAPITRE X

LES AUTRES TÉMOIGNAGES ALLÉGUÉS.

1. Celui de Colomb. 183
2. Celui des Rois Catholiques. 186
3. Celui de la lettre au Grand Khan. . . . 188
4. Résumé de ce qui précède. 191

CHAPITRE XI

LE VRAI COLOMB.

APPENDICE

1. Preuves que Colomb avait des indications sur l'île qu'il a découverte. 208
2. Preuves que son objet en 1492 était la recherche de cette île. 212
3. Preuves alléguées que l'objet de l'expédition de 1492 était le passage aux Indes par l'ouest. 217

Poitiers. — Société française d'imprimerie.

391706

HAm
V681v

Vignaud, Henry
Le vrai Christophe Colombe et la légende.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 22 04 09 013 1